

CALENDRIER COLIGNY.
Festival de WGNASAD. p. 170.

Vol. XI

FASCICULE 1

ÉTUDES CELTIQUES

FONDÉES PAR

J. VENDRYES

MEMBRE DE L'INSTITUT

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique*



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL, 95

—
1964-1965

SOMMAIRE

Paul-Marie DUVAL , Observations sur le Calendrier de Coligny (IV)...	7
J. B. COLBERT DE BEAULIEU , Notes d'Épigraphie monétaire gauloise (IV).....	46
Roger Sherman LOOMIS , Did Gawain, Perceval and Arthur hail from Scotland?.....	70
Kenneth H. JACKSON , Some popular motifs in Early Welsh Tradition.....	83
Edouard BACHELLERY , Les gloses irlandaises du manuscrit Paris Latin 10290.....	100
Calvert WATKINS , Old Irish <i>céssaid</i>	131
Jacques ANDRÉ , <i>Biunrun</i>	135
Léon FLEURIOT , Mélanges brittoniques.....	137
NÉCROLOGIE : Arthur Wade WADE-EVANS , par E. BACHELLERY	165
CHRONIQUE : Congrès de Cardiff, E. BACHELLERY	169
BIBLIOGRAPHIE : Jean MARX , Jean LOICQ , E. BACHELLERY , Léon FLEURIOT	170
PÉRIODIQUES : Jean GAGNEPAIN , E. BACHELLERY	204

Pour tout ce qui concerne la rédaction des *Études celtiques*, s'adresser à M. Edouard Bachellery, 7, rue de l'Orient, Versailles (S.-et-O.).

1882

1882

ÉTUDES CELTIQUES

PAR

J. YNDRE

PROFESSEUR DE GRAMMAIRE

À LYON

PARIS, ÉMILE PAILLARD, ÉDITEUR, 1882

ÉTUDES CELTIQUES



ÉMILE PAILLARD, ÉDITEUR, 1882

Vol. XI

FASCICULE I

ÉTUDES CELTIQUES

FONDÉES PAR

J. VENDRYES

MEMBRE DE L'INSTITUT

PUBLIÉES PAR

ÉDOUARD BACHELLERY, PAUL-MARIE DUVAL, JEAN GAGNEPAIN

MICHEL LEJEUNE, JEAN MARX

AVEC LE CONCOURS

DE PLUSIEURS SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique*



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL, 95

—
1964-1965

OBSERVATIONS SUR LE CALENDRIER
DE COLIGNY, IV*

PAR
PAUL-MARIE DUVAL

A. — COMMENT DOIT-ON CITER LES NOMS DES MOIS ?

Les noms des douze mois ordinaires et des deux mois intercalés dans le cours des cinq années inscrites sur la table de bronze ont fait l'objet d'études diverses, dont on trouvera la bibliographie dans la dernière en date, qui est due à M. Jord Pinault¹. Mon propos n'est pas de reprendre ici l'analyse étymologique, qui n'est pas de ma compétence mais de mettre au point pour chaque nom, d'après les différentes formes les plus complètes qu'ils présentent dans l'inscription, la façon dont on peut le citer couramment sans présumer, pour ceux qui sont connus seulement sous une forme abrégée, d'une ou de plusieurs formes complètes restituées conjecturalement. Je rappellerai seulement en passant et indépendamment de cette étude surtout épigraphique les étymologies certaines ou les plus vraisemblables proposées à ce jour pour quelques-uns de ces noms.

* Voir : *Observations...*, à propos d'une explication nouvelle, dans *Hommage à Albert Grenier* (coll. Latomus, LXIII, 1, 1962, p. 544-558); — *Observations...*, II, dans *E. C.*, X, 1, 1962, p. 18-42; *Observations...*, III, dans *E. C.*, X, 2, 1963, p. 374-412.

1. Jord Pinault, *Notes sur le vocabulaire gaulois, I. Les noms des mois du Calendrier de Coligny*, dans *Ogam*, XIV, 1962, p. 143-154. — Les formes données par Holder (*A.-C. S.*) sont tributaires des premières lectures, parfois faites un peu rapidement.

On sait que les noms de mois ordinaires sont cités sous deux formes : au nominatif en tête du mois, précédés du mot *mid* cité le plus souvent sous la forme abrégée *m* (complets : *Riuros*, *Gulios*, *Equos*, *Canllos* et *Gantllos*) ; au génitif (ou exceptionnellement, au nominatif ou à un autre cas) dans les notations quotidiennes d'un autre mois ou, parfois, du mois lui-même (certainement complets : *Riuri*, *Equi*, *Canlli*). Pour les mois intercalaires, l'en-tête comporte plusieurs lignes parmi lesquelles il est impossible de savoir quel mot représente avec certitude le nom du mois, qui n'est pas connu non plus par d'autres notations.

Voici, dans l'ordre où les mois sont gravés sur la table, les formes complètes ou les plus complètes de leurs noms, au nominatif, au génitif ou à un autre cas (entre parenthèses, la référence à l'année et au jour auxquels est emprunté l'exemple type, ^a désignant un jour de la 2^e « quinzaine », *atenoux*, et In 1, In 2, les mois intercalaires) :

EN-TÊTE nominatif	NOTATIONS QUOTIDIENNES	
	génitif	? (il faudrait un génitif)
1. <i>samon</i> (II)	— <i>samoni</i> (In 2, 13)	
2. <i>duman</i> (II)	— <i>dumani</i> (Sa. IV, 1 ^a) — <i>dumanni</i> (In 1, 5 ^a)	
3. <i>riuros</i> (III)	— <i>riuri</i> (Du. I, 7)	— <i>riuro</i> (Ri. V, 4) — <i>riuros</i> (Ri. II, 4)
4. <i>anagan</i> (II)	— <i>anagantio</i> (Ri. I, 7)	— <i>anagtios</i> (Ri. IV, 7)
[a]nagtio (III)	— <i>anacantio</i> (Ri. I, 8)	
5. <i>ogron</i> (II)	— <i>ogroni</i> (In 2, 3 ^a)	— <i>ogronu</i> (In 2, 14 ^a)
2ogronn- ou -ni (I)	— <i>oc[roni]</i> (In 2, 5)	
2ogronn (IV)		
6. <i>cut[ios]</i> (III)	— <i>cutio</i> (Og. III, 1 ^a)	
<i>gulios</i> (V)	— <i>qutio</i> (In 2, 6 ^a) — <i>qutio</i> (Og. IV, 1 ^a)	
7. <i>giamon</i> (III)	— <i>giamoni</i> (In 2, 4 ^a)	
[giam]oni (II)		
[gia]mo < ni > (IV)		
8. <i>simiuis</i> (IV)	— <i>simiuisonn</i> (In 2, 6 ^a)	
<i>seuiu</i> [...] (II)	[.....] <i>sonna</i> (In 1, 2) — <i>simiso</i> (Eq. I, 6 ^a) — <i>simis</i> (In 2, 5 ^a)	

	[...] <i>mius</i> (Gi. IV, 1)
	<i>seuiuiso</i> (Eq. II, 13)
9. <i>equos</i> (I)	— <i>equi</i> (Si. I, 3)
10. <i>elembiu</i> (II)	— <i>elembi</i> (Ed. II, 3)
11. <i>gedrini</i> (I)	— <i>aedrini</i> (In 2, 8 ^a)
edrini (V)	— <i>edrini</i> (El. I, 8 ^a)
[.....] ^s (II)	
12. <i>canllos</i> (I)	— <i>canlli</i> (I, 6)
<i>gantllos</i> (I, IV)	

1. **Samon-**. Le génitif *samoni* ne permet pas de restituer avec certitude un nominatif **samonios*, puisque pour le nominatif nous avons seulement *samon-* : **samonos* est tout aussi possible, ainsi que *samoni-* suivi de toute autre désinence. On préfère parfois **samonios* par analogie avec *giamoni(os?)* qui peut se déduire du nominatif [giam]oni- : mais cela reste conjectural, d'autant plus que *giamoni-* peut être suivi d'une autre désinence. Il est plus prudent de retenir : *samon-* ; le génitif *samoni* peut être considéré aussi comme une abréviation : *samoni(?)*.

On met souvent le radical de ce nom en rapport, d'une part, avec les noms celtiques de l'« été », d'autre part, avec le nom de la fête irlandaise de *samain*, qui se rattacherait lui aussi à la même racine¹. On connaît les anthroponymes *Sammonicus* et *Samonicus*.

2. **Dumann-**. A partir du génitif *duman(n)i* (avec absence fréquente du second *n*), même incertitude pour le nominatif *duman-* : **dumannios*, **dumannos* ou *dumanni-* suivi d'une autre désinence ? Nous retiendrons : *dumann-* ; le génitif peut être considéré aussi comme une abréviation : *dumanni(?)*.

Étymologies diverses, dont aucune ne s'est imposée.

1. Françoise Le Roux, *Le calendrier gaulois de Coligny (Ain) et la fête irlandaise de Samain (Samonios)*, dans *Ogam*, IX, 1957, p. 337-342 ; — *Études sur le festiaire celtique*, *ibid.*, XIII, 1961, p. 485-488 ; — Ch.-J. Guyonvarc'h, *Notes d'étymologie et de lexicographie gauloises et celtiques*, *ibid.*, IX, 1957, p. 43 ; XIII, 1961, p. 474-477.

une autre alternance mais surtout pose le même problème que le génitif *anagantio-*, avec cette difficulté en moins qu'il n'y a pas de forme **culios* correspondant au génitif (s'il ne s'agit pas là d'une erreur pour un nominatif) *anag(an)lios*. On pourrait donc admettre : soit, avec M. Pinault, un génitif **qutiontos* abrégé en *quliō-* et un nominatif **quliōs* venant de **qulionts*, soit un nominatif et un génitif **quliōs*. On retiendra par prudence : **culios*, sans oublier les graphies **qulios* et *gulios*.

Le rapprochement depuis longtemps signalé avec le nom du mois Κουύτιος du calendrier de Chalcéon en Locride doit toujours être rappelé au sujet de ce nom, ainsi que l'existence d'un nom propre peut-être celtique, *Culio*, *Cutius*, en pays danubien (C.I.L., III, 4083, 7628) et en Cisalpine (V, 3924, 6000^a).

7. **Giamoni-**. L'abréviation du nominatif, [giam]oni (fig. 2, 2^e ligne, II), comme la graphie amorcée [gia]mo <ni> terminée par erreur en [gia]mom (fig. 2, 3^e ligne, V) ne laissent pas de doute sur la restitution **giamoni-* mais le nom complet n'est pas forcément **giamonios* : la désinence peut être tout autre. Nous retiendrons **giamoni-* ; le génitif **giamoni-* peut être considéré aussi comme une abréviation : **giamoni* (?-).

Le radical désigne l'« hiver ». On connaît par des inscriptions gallo-romaines les noms propres *Giamos*, *Giamillus*, *Giamonius*, etc.

8. ***Simiuisonna-**. C'est au génitif qu'on trouve les formes les plus complètes, certainement abrégées, *simiuisonn-* et *[simiui]sonna-*, avec une alternance *i-e* que révèlent le génitif *semiuiso-* et le nominatif *semi[u...]*. La désinence manque : *-as* (*-atis*) ou *-acos*? Nous retiendrons : **simiuisonna-*.

Le nom du « soleil » paraît être contenu dans la deuxième partie de ce mot.

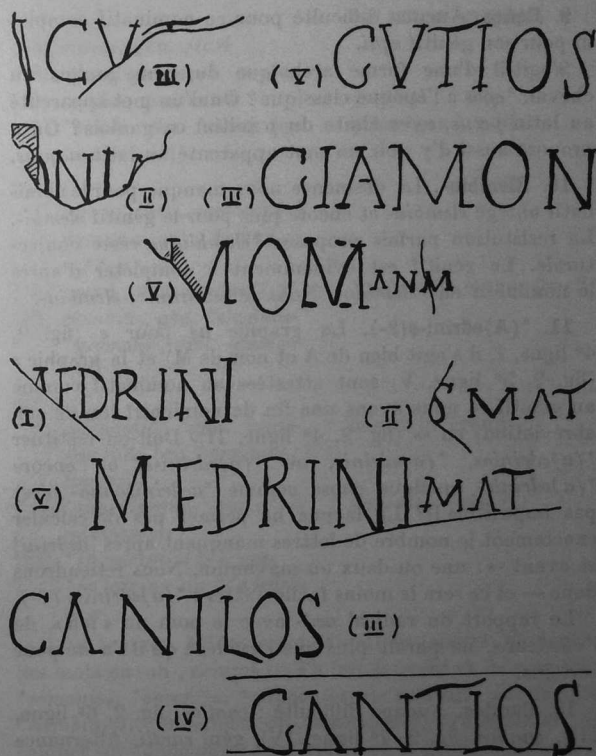


Fig. 2. — Quelques noms de mois (en tête de mois ; le chiffre romain indique l'année). De haut en bas : (Échelle 1 : 1).

m *Cu[li]os*, *Gulios*. (Dans les notations quotidiennes, parfois *qulios*)
[Giam]oni m[at], *Giamon*, *[Giam]mo <ni> anm* (*M* gravé par erreur au lieu de *NI* préparés)

Aedrini, *[Edrini- ?]s mat*, *m* *Edrini mat*
Canilos, *Gantlos* (avec traits directeurs).

9. **Equos.** Aucune difficulté pour ce nominatif complet ni pour son génitif *equi*.

S'agit-il d'une forme archaïque du nom gaulois du cheval, **epos* à l'époque classique? Ou d'un mot apparenté au latin *pecus*, avec chute du *p* initial en gaulois? On a proposé aussi d'y voir un mot apparenté au latin *aequus*.

10. **Elembiu-.** La désinence nous manque pour le nominatif abrégé *elembiu-* et encore plus pour le génitif *elembi-*. La restitution parfois proposée **elembiuos* reste conjecturale. Le génitif est évidemment à compléter d'après le nominatif en **elembiu-*. Nous retiendrons : *elembiu-*.

11. *(A)**edrini-s**(?-). La graphie *ae* pour *e* (fig. 2, 4^e ligne, I, il s'agit bien de A et non de M) et la graphie *e* (fig. 2, 5^e ligne, V) sont attestées au nominatif comme au génitif et nous avons une fin de nominatif (ou de son abréviation) en -s (fig. 2, 4^e ligne, II). Doit-on restituer *(a)*edrinios*, *(a)*edrinis*, ou *(a)*edrini-s*, ou encore *(a)*edrinis-* (quelque chose comme **aedrinisonna-* n'est pas impossible!)? La lacune ne permet pas de calculer exactement le nombre de lettres manquant après [*aedrini*] et avant -s : une ou deux au maximum. Nous retiendrons donc — et ce sera le moins facile à citer : *(a)*edrini-s* (?-).

Le rapport du radical *aed-* avec le nom du « feu », de l'« ardeur », ne paraît plus aussi évident qu'il l'a été pour certains.

12. **Cantlos.** Aucune difficulté : *cantlos* (fig. 2, 6^e ligne, III), *ganilos* (fig. 2, 7^e ligne, IV), gén. *canlli*. Alternance *c-g*.

Du plus sûr au moins sûr — du plus complet au moins complet —, il conviendrait donc de retenir les formes suivantes pour les noms des douze mois ordinaires du calendrier :

autres graphies

- (3) *riuros*, gén. *riuri*
 (9) *equos*, gén. *equi*
 (12) *cantlos*, gén. *canlli* *ganilos*
 (6) **cutiōs*, gén. **cutiōs* (ou *cutio* (gén.), *gutios*
 **cutionlos*?),

puis :

- (1) *samon-*, gén. *samoni*(?-)
 (2) *dumann-*, gén. *dumanni*(?-)
 (5) *ogron-*, gén. *ogroni*(?-) ? *oc[roni]*; *ogronu* (cas ?)
 (10) *elembiu-*, gén. **elembiu-*
 (7) **giamoni-*, gén. *giamoni*(?-),

enfin :

- (4) *anagantiō-*, gén. *anag(an)tiōs* (ou **anagantiontos*?) *anacantio* (gén.)
 (8) **simiuisonna-*, gén. **simiuisonna-* *semiuiso-* (gén.)
 (11) *(a)*edrini-s*(?-), gén. *(a)*edrini-* ou *(a)*edrini-s-*

Il est tentant, évidemment, d'uniformiser les désinences des mots en -*on-*, comme on l'a fait souvent et de supposer **samonios*, **ogronios*, **giamonios*, de restituer par facilité **elembiuos*, **dumannos* ou **dumannios*, *(a)*edrinios*, de calquer un **anagantios* sur **culios* et le génitif **anagantio* (?) sur *cutio* (?) ou le gén. **culios* sur **anag(an)tiōs*... J'espère avoir montré la hardiesse de telles restitutions, pourtant bien souvent avancées et me permets de souhaiter qu'on ne cite plus les nominatifs des noms de mois ordinaires que de la façon suivante, en choisissant, dans les cas d'alternance de consonnes, la graphie la plus fréquente,

dans la première. Il se présente aux jours 5, 11, 3^a, 5^a, 7^a, 9^a, 11^a, 13^a, 15^a; exceptionnellement et probablement par erreur aux jours 6, 6^a et 14^a. Enfin, il figure systématiquement au même jour dans les cinq années, sauf s'il est remplacé par *n* ou *nsds*¹ du second état du Calendrier (v. ci-dessous).

C. — LES TRANSFERTS DE NOTATIONS QUOTIDIENNES

Le Calendrier comporte une disposition étrange, qui n'est connue dans aucun autre et qui présente un développement considérable : l'emprunt, par certains jours, des notations quotidiennes respectives des jours correspondants d'un autre mois dont le nom, mis (sauf de rares exceptions) au génitif, est le plus souvent ajouté à la notation transférée pour indiquer son origine. En termes de calendrier actuel, ce phénomène peut s'exprimer par l'exemple suivant : le 19 mai, jour de saint Yves, empruntera la notation du 19 juin, jour de saint Gervais, suivie du nom de ce mois ; on aura ainsi en mai : « 19, Saint-Gervais, de juin » au lieu de : « 19, Saint-Yves ».

Ce phénomène de transfert doit pouvoir faire l'objet d'une explication générale. Mais il se présente de trois façons différentes, qui doivent être étudiées séparément. Définissons d'abord ces systèmes et trouvons-leur des noms : seul, jusqu'à présent, MacNeill les a étudiés de façon méthodique, approfondie et les a dénommés, en langue anglaise².

1. Le système le plus général, qui porte sur tous les mois ordinaires du Calendrier et se répète identiquement

1. *Observations...*, I, p. 37.

2. E. MacNeill, *On the Notation and Chronography of the Calendar of Coligny*, dans *Eriu*, X, 1926-1928, cf. p. 7-12.

d'une année à l'autre, sauf de rares exceptions, est un système d'emprunts réciproques, d'échange entre des jours de deux mois voisins. Pour reprendre notre exemple moderne, au 19 mai, jour de saint Yves, on trouverait « 19, Saint-Gervais, de juin » et au 19 juin, jour de saint Gervais, on aurait « 19, Saint-Yves, de mai ». MacNeill a appelé cet échange « transference by interchange ». Nous l'appellerons plus simplement « échange ». Il se compose de deux transferts, l'un par « emprunt progressif », portant sur le mois suivant, l'autre par « emprunt rétrogressif », sur le mois précédent.

Ce qu'on échange — et ceci est essentiel —, c'est la notation quotidienne complète¹ ; le nom du mois au génitif n'y est qu'ajouté, pour identifier l'origine de la notation. Voici deux exemples, où le 1^{er} mois emprunte *d* au 2^e, qui lui emprunte *md* :

<i>Samon-</i> II (mois <i>matu-</i>)	<i>Dumann-</i> II (mois <i>anmatu-</i>)
1 ^a <i>d duman(ni)</i>	1 ^a <i>m d samoni</i>
<i>Riuros</i> III (mois <i>matu-</i>)	<i>Anagantio-</i> III (mois <i>anmatu-</i>)
1 <i>d anag(antio-)</i>	1 <i>m d riuri</i>

On le voit, les mois subissent deux par deux ces échanges. Mais les paires de mois ne se succèdent pas régulièrement, à raison de six dans l'année : il y a 7 paires car, parfois, un même mois appartient à deux paires successives. Le tableau que voici montre la suite des mois se prêtant à ces échanges ; il est présenté de façon à tenir compte de la qualité *mal(u)-* ou *anmat(u)-*, « favorable » ou « défavorable », des 12 mois ordinaires (les mois qui participent à deux échanges, l'un par emprunt progressif, l'autre par emprunt rétrogressif, sont en italiques) :

1. Sauf, peut-être, les signes triples qui suivent le chiffre du jour : il est difficile d'en décider, cf. *E. C.*, X, 2, 1964, p. 396-398. Voir aussi *infra*, p. 44, n. 1, les notations qui s'échangent.

<i>matu-</i>	<i>anmat(u-)</i>	<i>matu-</i>	<i>anmat(u-)</i>	<i>matu-</i>	<i>anmat(u-)</i>
1. Sam. — 2. Dum.					
3. Riur. — 4. Anag.					
5. Ogr. —		6. Cut.			
	7. Giam. —	8. Sim.			
		8. Sim. — 9. Equ.			
		10. Elem. — 11. Aedr.			
		11. Aedr. — 12. Cant.			

Il est remarquable que les deux mois qui participent à un double échange, *Simiuisonna-* et *Aedrin-s(-)*, ne sont liés à l'un des deux mois avec lesquels ils font échange que par le 1^{er} jour (fig. 2) : en l'espèce, *Simiuisonna-* et *Giamoni-* (et c'est le seul échange de *Giamoni-*), *Aedrin-s(-)* et *Cantlos* (et c'est le seul échange de *Cantlos*). Le mois *matu-* (*Simiuisonna-*, *Aedrin-s(-)*) est lié par son 1^{er} jour au mois *anmatu-* (*Giamoni-*, *Cantlos*) qui, lui, n'a pas d'autre échange.

1-2	7-8	} 7-8-9
3-4	8-9	
5-6	10-11	} 10-11-12
	11-12	

On voit que ces échanges sont disposés différemment dans les deux moitiés de l'année : par trois paires successives de deux mois (1-2, 3-4, 5-6) dans la 1^{re}, par quatre paires successives dans la 2^e (7-8, 8-9, 10-11, 11-12) par participation, deux fois, d'un mois à deux échanges. Il n'y a pas lieu de faire intervenir avec MacNeill¹ la notion trop précise de « triades » pour la 2^e partie car seul un mois est lié à deux autres dans les groupes 7-8-9 et 10-11-12, c'est le mois du milieu : il n'y a pas échange entre 7 et 9 ni entre 10 et 12. Néanmoins, la différence de groupement dans les deux séries de six mois contribue à distinguer ces deux « semestres » qui paraissent une survivance de

1. MacNeill, *op. cit.*, p. 9.

la plus ancienne année indo-européenne¹ ; quant aux deux groupes de trois mois du 2^e semestre, ils peuvent correspondre à deux saisons.

D'autre part, les échanges lient entre eux des mois qui sont le plus souvent de nature différente, l'un *matu-*, l'autre *anmatu-* : dans un seul cas il s'agit de deux mois *matu-*, *Ogron-*, *Cutios* et l'exception ne se répète pas pour deux mois *anmatu-*. Il paraît donc vraisemblable que les couplages ont été choisis pour éviter qu'il y ait deux mois dans l'année qui ne contiennent aucun jour *matu-* (réserve faite des transferts annulant l'intercalation pour certaines années, v. le § 2). Si l'on avait, en effet, fait simplement 6 paires successives de mois, 1-2, 3-4, 5-6, 7-8, 9-10, 11-12, on aurait eu sur ces 6 paires, outre une de deux mois *matu-* (5-6), une autre de deux mois *anmatu-* (9-10) ; tandis que, sur 7 paires, on en a seulement une de mois *matu-* (5-6). Cette paire elle-même n'aurait pu être évitée qu'en introduisant dans la 1^{re} moitié de l'année le système employé dans la seconde, en faisant participer un mois à deux échanges : par exemple *Anagantio-* avec *Riuors* et avec *Ogron-* ; mais il aurait fallu lier ensuite *Cutios* et *Giamoni-*, c'est-à-dire une moitié de l'année à l'autre, ce qu'on a peut-être voulu éviter et il aurait été encore nécessaire de lier aussi *Giamoni-* à *Simiuisonna-* puis *Simiuisonna-* à *Equos*. C'était une plus grande complication, qui risquait d'être inextricable.

Il est possible qu'une raison des échanges ait été d'introduire des jours *matu-* (*md*) dans les mois *anmatu-*, qui n'en avaient pas originellement : 3 en *Dumann-*, 1 en *Anagantio-*, 1 en *Giamoni-*, 9 en *Equos*, 3 en *Elembiu-*, 1 en *Cantlos* et des jours *d* dans les mois *matu-*, qui n'en comptaient pas à l'origine : 3 en *samon-*, 2 en *Riuors*, 8 en *Simiui-*

1. J. Loth, *L'année celtique d'après les textes irlandais, gallois, bretons et le Calendrier de Coligny*, dans *Rev. celtique*, 25, 1904, v. p. 125-127.

sonna-, 3 en *aedrin-s*(?-). Mais ce n'est pas la raison essentielle : le panachage est plutôt un résultat du système des échanges, adopté pour une autre raison. En effet, il est des échanges qui portent sur des jours de même nature : par exemple en *Simiuisonna- 2^a* et *Equos 2^a*, sur *d amb* ; en *Elembiu- 3^a* et *Aedrin-s*(?-) *3^a*, sur *d amb* encore, — sans parler des 4 jours *md* qu'*Ogron-* et *Culios* se prêtent réciproquement. Quelle est donc la raison profonde des échanges ? De lier un mois à un autre (ou à deux autres), semble-t-il ; et il faudrait peut-être chercher du côté des « paires de mois » portant un même nom nuancé par une épithète (« grand - petit », par exemple), qui existent encore dans les calendriers primitifs et dont on trouve des traces chez les peuples de langues indo-européennes, Germains, Indiens, Grecs, Celtes insulaires peut-être¹ : le système des échanges tel qu'il nous est parvenu n'en serait, en tout cas, qu'une survivance profondément transformée, peut-être en partie sous l'influence des saisons de trois mois.

Il y a, on le voit sur le tableau de la figure 3, quelques exceptions ou anomalies à l'échange régulier, c'est-à-dire composé de deux emprunts inverses en un même jour :

Samon-3 et *Dumann-2^a* : y a-t-il échange avec décalage de jour ? Dans cette hypothèse, la notation de *Dumann-2^a* aurait été transférée en *Samon-3* au lieu de *Samon-2^a* parce que ce dernier jour a déjà une fête importante, unique dans le Calendrier : *trinix Samoni*. Mais pourquoi aurait-on choisi *Samon-3* et non pas *Samon-2*, par exemple, qui correspondrait mieux, d'une quinzaine à l'autre mais jour pour jour, à *Dumann- 2^a* ?

Riuos 8^a et *Anagantio- 4* : c'est le même cas d'échange avec décalage de jours, si l'on admet que la notation d'*Anagantio- 4* a été transférée en *Riuos 8^a* et non en *Riuos 4* parce que ce dernier jour a déjà une fête importante, unique dans le Calendrier, qui serait *brigio- Riuri*.

Anagantio- 2 emprunte le nom de *Riuos*, seulement dans l'année V

¹ J. J. Loth, *o. c.*, p. 124 ; M. Nilsson, *Primitive Time-Reckoning* (1920), p. 224.

(il est vrai, après la notation exceptionnelle : *d ... go*), et sans échange : erreur pour *iuos* qu'on attend ici.

Simiuisonna- 14 : l'échange avec *Equos 14* manque exceptionnellement dans l'année I, où il est remplacé par *N S D S* ; pourtant *N* n'est pas incompatible avec un élément d'échange (voir plus loin) et *N S D S* est une forme plus complète de *N*. Oubli ?

Simiuisonna- 11^a emprunte la notation d'*Equos 11^a*, seulement dans l'année I, et sans échange : erreur pour *iuos* qu'on attend ici.

Equos 3 n'emprunte pas la notation de *Simiuisonna-3*, dans l'année III seulement, alors que *Simiuisonna-3* emprunte bien la notation d'*Equos 3* : oubli ?

Aedrin-s (?) *2^a* : l'échange avec *Elembiu- 2^a* manque exceptionnellement dans l'année V, où il est remplacé par *N* (qui pourtant n'est pas incompatible avec un élément d'échange : *Sam-* II, 1 *n duman* ; *Ogr-* III, 2^a *n Culio* ; *Equos* IV, 3 *n semiui...*, etc.). Oubli ?

2. Un autre système de transfert, qui ne porte plus sur tous les mois ni sur toutes les années et ne comporte que des emprunts, unilatéraux, est celui que MacNeill a dénommé « intercalary displacement » et que nous appellerons « transfert annulant l'intercalation ». Il existe dans *Intercalaire 1* et les 12 mois de la 1^{re} année qui suivent ce mois, dans *Intercalaire 2* et les 12 mois, 6 de la III^e année et 6 de la IV^e, qui le suivent : soit dans deux séries de 13 mois consécutifs, inaugurées chacune par un mois intercalaire (fig. 4). Les transferts portent sur trois sortes de notations :

1^o Emprunt de la notation complète du même jour du mois suivant, suivie du nom du mois prêteur, et ne portant que sur les 7^e, 8^e et 9^e jours de chaque quinzaine, soit sur 6 jours par mois. Ces emprunts sont unilatéraux et progressifs, un mois empruntant toujours les notations du mois suivant et chaque notation prêtée au mois précédent étant, par conséquent, remplacée par celle qui est empruntée au mois suivant. Seul le 13^e mois n'emprunte pas au mois suivant mais il participe au système par l'emprunt que lui fait le mois précédent. On aurait par exemple, en termes de calendrier moderne :

7 janvier, « Saint-Romuald, de février » ; — 7 février, « Saint-Thomas d'Aquin, de mars » ; — 7 mars, « Saint-Clotaire, d'avril », etc. ;

22 janvier, « Sainte-Isabelle, de février », etc.

[illegible]

Fig. 4. — Schéma des 62 mois du Calendrier (à lire de haut en bas ; les chiffres romains indiquent les années), montrant : 1° hachurés, les deux séries de 12 mois subissant les *transfers annullant l'intercalation*. La petite flèche indique le dernier emprunt de chaque série, fait à un 13^e mois qui, lui, n'emprunte pas au mois suivant ; — 2° les deux séries de 30 mois (hachurés à droite et blancs) fournissant les *prêts aux jours intercalaires*. Les chiffres arabes désignent les jours des deux quinzaines (2^e quinzaine : *), à raison d'un par mois, dont les notations sont prêtées aux jours correspondants des mois intercalaires : *Intercalare 1* emprunte un jour à chacun des 30 mois précédents, qui devraient être analogues à ceux qui suivent *Intercalare 2*, comme l'indique la grande flèche ; *Intercalare 2* emprunte un jour à chacun des 30 mois qui le précèdent. C'est dans les mois non hachurés ni fléchés des années II et III, IV et V (2 fois 18 mois) que sont commémorés par la notation n_i à un an et parfois aussi à deux ans de distance, les jours des mois précédents qui ont prêté le double de leur notation.

Voici un exemple portant sur trois mois consécutifs :

<i>Dumann- I (anmatu-)</i>	<i>Riuri I (matu-)</i>	<i>Anagantio- I (anmatu-)</i>
7 [m]d riuri	7 d anagantio(- -)	7 md og[roni]
8 [m]d riuri	8 d anagantio(- -)	8 md ogroni
9 [m]d riuri	9 d anagantio(- -)	9 md ogroni

On voit que chacun des jours en question emprunte au même jour du mois suivant la notation *primitive*, celle qu'il possédait *avant* d'emprunter lui-même la notation du même jour du mois suivant : ainsi *Dumann-* emprunte

à *Riueros* non pas le *d* qui lui viendra de *Anagantio*— mais le *md* que ce mois *matu-* comportait normalement avant tout transfert et dont l'existence est confirmée par sa présence aux mêmes jours des autres années, qui ne subissent pas les transferts annulant l'intercalation. En termes modernes : le 7 janvier emprunte au 7 février la Saint-Romuald et non la Saint-Thomas d'Aquin transférée de mars en février. Ces transferts ne peuvent donc être empruntés. Ils s'opèrent mois par mois, successivement, chacun d'entre eux ne tenant pas compte de celui qui suivra le sien en portant sur le mois suivant. Et c'est normal, de ne pas emprunter à l'avance une notation qui n'a pas encore été transférée dans le mois suivant. — D'autre part, quand il y a notation d'échange en un jour subsistant le dit transfert, elle est empruntée au même titre que les notations primitives (voir plus loin, § 6, *mois ordinaires*).

Ces transferts ont pour résultat, comme les échanges, un certain panachage des jours *matu-* et des jours non *matu-* mais leur raison d'être est autre car, dans la 1^{re} série de 13 mois, il se produit deux fois que six jours *matu-* soient transférés dans un mois *matu-* (*Intercalaire 1, Ogron-*), une fois que six jours non *matu-* soient transférés dans un mois *anmatu-* (*Equos*) et, dans la 2^e série, une fois que six jours d'un mois *anmatu-* (*Elembiu-*) soient transférés dans un mois *anmatu-* (*Equos*).

Pourquoi donc ces transferts, au nombre de 6 par mois, occupant par groupes de 3 le milieu de chaque quinzaine ? On ne peut que constater, d'une part, avec MacNeill (p. 13), qu'ils annulent pendant un an l'effet retardateur de l'intercalation sur certaines notations en avançant celles-ci d'un mois dans l'état intercalaire du calendrier, donc en les laissant à leur place primitive dans le temps réel ; d'autre part, que les deux groupes de 3 jours correspondent approximativement à la période du 2^e et du 4^e quartiers de la lune, si le mois commence avec la lune.

Il est remarquable qu'à la fin de la 1^{re} série de 13 mois présentant ces transferts, il soit spécifié avec insistance que la série s'arrête avec *Cantlos* : en ce mois en effet, aux 6 jours en question le propre nom du mois est inscrit, au génitif, *canlli*, au lieu de *samoni* qu'on aurait si la série des transferts continuait. Le 13^e mois de la série ne fait ainsi que prêter une notation au 12^e mois ; il n'emprunte pas lui-même au mois suivant. Une lacune nous empêche de savoir si, en *Cutios* de la IV^e année qui termine la 2^e série de 13 mois, le nom même de ce mois était aussi inscrit aux 6 jours en question pour bien marquer l'arrêt de la série avec ce mois, qui prête encore au mois précédent sans emprunter lui-même. On notera que, contrairement aux échanges, qui ne débordent pas le cadre d'une année, ces emprunts annulant l'intercalation, dans la 2^e série, chevauchent d'une année sur l'autre, de *Cantlos* III à *Samon*- IV (fig. 4) ; et que 2 mois sur 12 ne comportent qu'en une année au lieu de deux ce genre de transfert : *Cutios* en I, non en IV et *Cantlos* en III, non en I.

2^o La seconde espèce de transfert annulant l'intercalation porte sur le mot *iuos*, dont le sens est inconnu. *Iuos* est une notation de base, constante dans les cinq années. D'une part, elle se présente en groupe toujours à cheval sur une fin de mois et le début du mois suivant (à raison de 5 au maximum dans l'un des mois, 4 au maximum dans l'autre, soit 9 au plus). Mais tous les mois ne la comportent pas : si l'on fait abstraction des transferts, on trouvera *iuos* seulement à cheval sur *Samon*- et *Dumann*-, *Riuos* et *Anaganlio*-, *Cutios* et *Giamoni*-, *Equos* et *Elembiu*-, à la fin d'*Aedrin*-s(?) seulement, enfin sur *Cantlos* et le *Samon*- de l'année suivante. Les transferts annulant l'intercalation le font figurer aussi en plus, aux années I et III, en *Intercalaire* 1 et *Samon*-, en *Dumann*- et *Riuos*-, *Ogron*-

et *Cutios*, *Cutios* et *Intercalaire* 2 (à l'année III), *simiui-sonna*- et *Equos*, (*A*)*edrin*-s(?) et *Cantlos*. Ces transferts diffèrent toutefois de ceux qui portent sur les 7^e, 8^e et 9^e jours des deux quinzaines en ce que : 1^o ils portent seulement sur le mot *iuos*, non sur le reste de la notation quotidienne dont il fait partie ; 2^o le nom du mois prêteur n'est pas transféré pour indiquer l'origine de l'emprunt ; 3^o la notation *iuos* prêtée n'est pas remplacée. — D'autre part, *iuos* se présente isolément de deux façons, dans certains mois seulement : aux jours 13, 2^a, 3^a, 5^a et, accompagné de *sindiu*, aux jours 9 et 10^a. Les problèmes de détail posés par *iuos* sera traité dans une étude ultérieure. Le mérite de la découverte revient à MacNeill.

L'annulation de l'intercalation se produit ainsi à chacun des 12 mois en question, aux jours 7-8-9, et en certains de ces mois, aux premiers ou aux derniers jours, autour du 1^{er} quartier, ainsi qu'à quelques autres jours (les *iuos* isolés).

3^o Il faut examiner à part le cas du premier jour du mois intercalaire, qui emprunte lui aussi la notation du mois suivant : c'est certainement un transfert de même nature que les deux cas précédents. Il porte, comme 1^o, sur la notation complète. Le 1^{er} jour d'*Intercalaire* 2, en plus de l'emprunt ordinaire à un jour d'un mois précédent, emprunte sans échange la notation du 1^{er} jour du mois suivant, *Giamoni*- III, comme pour se rattacher à lui. Par analogie, on pourrait penser que le 1^{er} jour, malheureusement en grande partie lacunaire, d'*Intercalaire* 1 empruntait, en plus de la notation d'un jour d'un mois précédent, celle du 1^{er} jour du mois suivant, *Samon*-I. Il est remarquable que, si le premier jour de chaque mois intercalaire était lié ainsi au 1^{er} jour du mois qui le suivait, le texte restitué de ce premier jour serait semblable dans chaque intercalaire :

Int. 1, 1^{er} jour :

I M A T D S[imiu is in]
GIA[m dumanni iuos]

Int. 2, 1^{er} jour :

[I mat] D SIMIVIS
[in giam d] VMANNI IVOS

Dans *Intercalaire 1*, la 1^{re} notation S[imiu is(onna-) in] GIA[m(oni)] est le prêt, au 1^{er} jour intercalaire, de la notation du 1^{er} jour du 30^e mois précédent (compté à rebours), *Giamoni-*, d'une année que nous supposons semblable à l'année III. Cette notation résulte d'un échange avec *Simiuisonna-1*, d'où le texte, qui signifie : « *mat d* de *Simiuisonna-*, pris dans *Giamoni-* ». La 2^e notation, [dumanni iuos], entièrement restituée, est l'emprunt unilatéral au 1^{er} jour du mois suivant, *Samon-*, de l'année I, dont la notation résulte d'un échange avec *Dumann-1*. Comme cette notation, *d*, est moins forte que celle, *md*, de l'emprunt précédent, elle n'est pas mentionnée : on inscrit seulement, dans ce cas, le nom du mois pour bien marquer qu'on lui a pris quelque chose. Quant à *iuos*, il ne fait pas partie de cet emprunt : il est prêté par le mois suivant, pour annuler l'intercalation, comme ceux des deux jours suivants.

Dans *Intercalaire 2*, l'ordre est inversé : c'est la 1^{re} notation, [mat] D SIMIVIS [(onna-) in giam(oni-)], qui est l'emprunt unilatéral au 1^{er} jour du mois suivant, *Giamoni-* de l'année III, dont la notation résulte d'un échange avec **Simiuisonna-1* ; et c'est la 2^e notation, [d] VMANNI IVOS, qui est le prêt, au 1^{er} jour intercalaire, de la notation du 1^{er} jour du 30^e mois précédent (compté à rebours), *Samon- I*, jour dont la notation résulte d'un échange avec *Dumann- I*, 1 : mais comme cette notation, *d*, est moins forte que la précédente, *md*, là aussi on n'aura inscrit que le nom du mois au génitif.

3. Un troisième système de transfert, unilatéral comme le précédent, affecte les 62 mois de l'année inscrits sur la table, à raison de 30 jours par mois intercalaire et d'1 jour par mois ordinaire. Chaque jour intercalaire en effet emprunte la notation du jour correspondant d'un mois ordinaire de l'année, dans l'ordre régulier des mois. Ou plutôt, cette notation est répétée, accompagnée du nom de son mois au génitif en guise d'étiquette d'origine, au jour correspondant du mois intercalaire. Il ne s'agit donc pas à proprement parler de transfert, d'emprunt ou de prêt véritable : ces mots ne doivent être employés ici que par commodité. En réalité, c'est comme le double de sa propre notation qu'un jour de chacun des 30 mois en question délègue ou prête au jour correspondant d'un mois intercalaire. On a ainsi deux séries de 30 « prêts », l'une commençant avec le 1^{er} jour de *Giamoni-* et se terminant avec un jour tenant lieu du 30^e de *Cantlos* (mois de 29 jours), l'autre enchaînant sur le 1^{er} jour de *Samon-* et finissant avec le 30^e de *Culios* (fig. 4). MacNeill a appelé ce prêt fait aux jours intercalaires « serial notation ». Nous dirons : « prêt aux jours intercalaires ».

Ces deux suites de 30 mois prêteurs se composent chacune des 30 mois qui précèdent le mois intercalaire, et non le suivent comme certains l'ont pensé¹. Du moins, le fait est patent pour *Intercalaire 2*, dont les notations

1. Par exemple S. de Ricci, *Rev. celtique*, 24, 1903, p. 314-315. MacNeill ne s'est pas prononcé sur ce point. Le fait que le 1^{er} jour du 2^e mois intercalaire reçoit deux prêts différents dont l'un vient du mois suivant (sur cet emprunt isolé, voir plus haut, § 2, 3^e) et l'autre, selon le principe des prêts aux mois intercalaires, d'un autre mois (1^{er} jour), de même que le 2^e jour empruntera la notation d'un mois suivant celui-là (2^e jour, etc.), suffit à prouver que ces emprunts sériels viennent bien des 30 mois précédents : car s'il s'agissait des mois suivants, on aurait deux fois le même emprunt, fait au premier jour du mois suivant. Le fait a été déjà affirmé, sans commentaire, par C. Lainé-Kerjean, *Le calendrier celtique*, dans *Zeitschrift für Kelt. Philolog.*, 23, 1943, p. 251, 265.

quotidiennes récapitulent celles des 30 mois précédents à raison d'un jour par mois. Pour *Intercalaire 1*, la chose est moins évidente parce que nous ne possédons pas les 30 mois qui le précèdent. Mais si nous admettons que ces 30 mois étaient semblables à ceux qui suivent *Intercalaire 2*, c'est-à-dire à ceux qui forment la deuxième moitié d'un groupe de cinq années dont l'analogue pouvait exister avant celui que nous avons sur la Table, l'hypothèse se trouve justifiée car les notations d'*Intercalaire 1* correspondent précisément à celles de ces trente derniers mois du Calendrier. Les intercalaires récapitulent les 30 mois précédents.

Voici ces deux séries de 30 prêts (emprunts progressifs « à distance », pourrait-on dire ; nous indiquons seulement le nom du mois et le chiffre du jour qui prêtent, non la notation elle-même ; les crochets distinguent les jours lacunaires dans l'inscription ; on trouvera les mêmes faits plus haut, sous forme de tableau, fig. 4) :

1 ^{re} série (Int. 1) :		2 ^e série (Int. 2) :	
année, mois et jour qui prêtent	jour intercalaire qui emprunte	année, mois et jour qui prêtent	jour intercalaire qui emprunte
= III Giam. 1	1	I Sam. 1	1
Simiv. 2	2	[Dum. 2]	2
Equ. 3	[3]	[Riur. 3]	3
[Elem. 4]	[4]	[Anag. 4]	4
[Aedr. 5]	[5]	Ogr. 5	5
Cant. 6	[6]	Cut. 6	[6]
= IV [Sam. 7]	[7]	Giam. 7	[7]
[Dum. 8]	[8]	Simiv. 8	[8]
[Riur. 9]	[9]	Equ. 9	9
Anag. 10	[10]	[Elem. 10]	10
[Ogr. 11]	[11]	[Aedr. 11]	11
[Cut. 12]	[12]	Cant. 12	12
[Giam. 13]	[13]	II Sam. 13	13
[Simiv. 14]	[14]	Dum. 14	14
Equ. 15	[15]	[Riur. 15]	15
[Elem. 1 ^a]	[1 ^a]	Anag. 1 ^a	1 ^a
Aedr. 2 ^a	2 ^a	[Ogr. 2 ^a]	2 ^a

1 ^{re} série (Int. 1) :			2 ^e série (Int. 2) :		
année, mois et jour qui prêtent	jour intercalaire qui emprunte		année, mois et jour qui prêtent	jour intercalaire qui emprunte	
= V Cant. 3 ^a	[3 ^a]		[Cut. 3 ^a]	3 ^a	
Sam. 4 ^a	4 ^a		Giam. 4 ^a	4 ^a	
[Dum. 5 ^a]	5 ^a		Simiv. 5 ^a	5 ^a	
[Riur. 6 ^a]	6 ^a		[Equ. 6 ^a]	6 ^a	
Anag. 7 ^a	7 ^a		Elem. 7 ^a	7 ^a	
Ogr. 8 ^a	[8 ^a]		Aedr. 8 ^a	8 ^a	
Cut. 9 ^a	[9 ^a]		Cant. 9 ^a	9 ^a	
[Giam. 10 ^a]	[10 ^a]	III Sam. 10 ^a	Sam. 10 ^a	10 ^a	
[Simiv. 11 ^a]	[11 ^a]	Dum. 11 ^a	Dum. 11 ^a	11 ^a	
Equ. 12 ^a	[12 ^a]	[Riur. 12 ^a]	[Riur. 12 ^a]	12 ^a	
Elem. 13 ^a	[13 ^a]	[Anag. 13 ^a]	[Anag. 13 ^a]	13 ^a	
Aedr. 14 ^a	[14 ^a]	Ogr. 14 ^a	Ogr. 14 ^a	14 ^a	
Cant. [15 ^a]	15 (?)	[Cut. 15 ^a]	[Cut. 15 ^a]	15 ^a	

Cette succession de prêts, pressentie par Espérandieu¹ dès le lendemain de la découverte, a été amplement vérifiée par la suite, malgré les lacunes nombreuses d'*Intercalaire 1* : elle se confirme, en effet, chaque fois que les deux jours concernés sont conservés, ce qui se produit heureusement souvent dans *Intercalaire 2*. Ces transferts complètent, pour les mois intercalaires, mois *matu-*, le panachage des jours *matu-(md)* et des jours non *matu-(d)* : il introduit, de ces derniers, 8 dans *Intercalaire 1* et 6 dans *Intercalaire 2*. Mais la raison d'être de tels prêts est évidemment de donner un contenu aux jours intercalaires, qui sont des jours « blancs » par définition et de faire du mois intercalaire une sorte de récapitulation des trente mois précédents — deux fois 12 et une fois 6, soit deux ans et demi —, représentés chacun par un jour. « Rassemblement, résumé » est le sens que J. Loth a cru pouvoir proposer pour le mot *ciallos* qui figure en tête d'*Intercalaire 2*². Les notations diffèrent, d'ailleurs, dans les deux mois.

1. Espérandieu, *Calendrier de Coligny, reconstitution...*, Saint-Maixent, 1898 ; 16 p.

2. J. Loth, *L'année celtique...*, p. 119.

MacNeill a eu le mérite de remarquer que la notation *n* est, un certain nombre de fois, disposée comme les notations prêtées à un mois intercalaire par 30 mois ordinaires (qui, nous le savons aujourd'hui, sont les 30 mois qui le précèdent) : c'est-à-dire à partir du 1^{er} jour de *Samon-* ou de *Giamoni-*, en avançant d'un jour à chaque mois¹. Mais il a cru que c'étaient les jours prêtés eux-mêmes dont la notation était remplacée par *n*, et cela dans les 30 mois prêteurs. En réalité, le phénomène est plus complexe : d'une part, c'est dans l'année ou les deux années suivant celle qui prête au mois intercalaire, que, au même jour que celui du prêt, la notation courante est remplacée par *n* ; d'autre part, cette sorte de rappel, de commémoration ou d'anniversaire n'a lieu que dans les 18 mois qui suivent l'année qui annule l'effet de l'intercalation par les transferts concernant les 7^e, 8^e et 9^e jours des deux quinzaines, — c'est-à-dire pendant les 18 mois qui séparent la fin de la première année suivant le mois intercalaire du mois intercalaire suivant (fig. 4). Ainsi les deux années et demie qui séparent les deux mois intercalaires dénotent, de façon variable, en six jours par mois d'abord, l'influence de l'intercalation précédente, puis en un jour, celle de l'intercalation suivante. Nous reviendrons avec plus de détail et tableau à l'appui sur ce phénomène curieux de rappel dans une étude ultérieure.

4. *Citations du nom du mois dans le mois lui-même.* Bien que ces notations ne soient apparemment pas le résultat de transferts, elles peuvent s'y rattacher par opposition ou souci de précision, comme nous l'avons vu à propos des transferts annulant l'intercalation (plus haut, § 2, 1^o, p. 28 :

1. MacNeill, *op. cit.*, p. 10-11.

Canllos) et même de certains échanges (plus haut, § 1, p. 24 : *Riuuros* 4).

Riuuros 13 : comporte le mot *riuri* après la notation exceptionnelle *deuor iug* et [- -] *m iug*.

Riuuros 8^a : l'emprunt à *Anaganlio-*, c'est-à-dire la notation *d*, est accompagnée de la mention *riuri*, qui suit la notation exceptionnelle *petiux* (années III et V) ; cette mention *riuri* manque à l'année III après *petiux*.

Riuuros 10^a : comporte *riuri* à l'année II après *petiux*, *riuri* 7 (*d* ?) *riuri*, après *md* suivi d'une lacune à l'année III, [*ri*] *uri* après une lacune à l'année V.

Giamoni- 1 ajoute *gia(moni)* à la notation qu'il emprunte à *Simiuisonna-* 1, et cela seulement dans l'année III.

Canllos 14^a, à l'année I, comporte *cant* après la notation exceptionnelle *d iuo dib* ; il ne le comporte pas, non plus que *dib*, à l'année V : *d iuo* (II, III et IV sont lacunaires).

5. *Anomalies?* Outre les oublis ou erreurs probables dont il a été question plus haut (§ 1, p. 24-25), il faut signaler les difficultés suivantes :

en *Simiuisonna-* I, 15 : avant *equi*, des restes de lettres attestant un mot qui ne figure pas dans la notation complète des années II et III, *d equi*. Ce mot aurait pour pendant, dans la notation d'échange correspondante inscrite en *Equos* 15, le mot exceptionnel *ganor* ;

en *Aedrin-s* (?) IV, 1, la lacune où l'on attendrait *canlli* d'après les années I et V, en vertu de l'échange avec *Canllos*, est suivie d'un *s* qui termine le mot manquant et précède *iuo* ; aurait-on *canllos* au nominatif ou un autre mot ?

6. *Interférences de transferts.* Récapitulons. Les échanges s'appliquent aux 60 mois ordinaires, à des jours fixes dans les cinq années et selon des couplages de mois propres à chaque semestre. Ils règnent seuls sur 36 mois et se combinent avec les transferts annulant l'intercalation dans deux séries de 12 mois comprenant chacune un mois intercalaire, soit dans 24 mois, aux seuls jours 7-8-9 des deux quinzaines. Ces deux systèmes de transfert se combinent enfin avec les prêts aux jours intercalaires dans les deux mois intercalaires, auxquels cette dernière espèce de transfert est réservée : ces mois ne font qu'emprunter par elle soit des éléments d'échanges, sans participer eux-mêmes

à ces échanges, soit des notations primitives de jours subissant l'emprunt annulant l'intercalation, sans emprunter cet emprunt lui-même. Chacune des espèces de transferts est simple en elle-même mais la coexistence de deux ou plusieurs d'entre elles en un même jour ne se résout pas par la seule juxtaposition : il y a des transferts plus forts que d'autres et certaines priorités qui se révèlent permettent d'entrevoir des degrés d'ancienneté dans les différents transferts et des états successifs dans la constitution du Calendrier. C'est évidemment dans les mois intercalaires, dont chaque jour est par nature doté d'un transfert, que ces croisements sont les plus fréquents et les plus complexes, notamment aux jours 7, 8 et 9 des deux quinzaines.

Mois ordinaires. — Il n'y a interférence qu'aux jours 7-8-9 des deux quinzaines, entre deux sortes de transferts seulement : les transferts annulant l'intercalation et un échange dont un élément doit faire l'objet de ce transfert. Cela ne se produit en réalité, dans l'état actuel de la Table, qu'au 8^e jour de l'une ou de l'autre quinzaine, ce jour étant le seul de ces trois jours à faire l'objet d'un échange. Deux cas s'offrent à l'examen (en caractères gras), aux années I et IV :

	I	II	III	IV	V
Sam. 8	md s(a)mo(ni)	d duma(nni)	[---du]manni	md s(amani)	[---dumanni]
Dum. 8	[---] riuri	md samoni	md samoni	[---riuri]	[---samoni]
Ogr. 8 ^a	[md ogro cutio]	[---cutio]	md cutio	md ogro cutio	md cutio
Cut. 8 ^a	n giam[inis r]	[---ogroni]	[---ogroni]	[md ogroni]	[m]d ogroni

Regardons les années qui ne subissent pas le transfert annulant l'intercalation, c'est-à-dire les années II, III et V. Nous y trouvons, dans les deux cas, les notations d'un échange : *Samon-* emprunte *d* à *Dumann-* qui lui prend *md*, *Ogron-* prend *md* à *Cutios* qui lui emprunte également *md*, puisqu'il s'agit de deux mois *matu-*. Aux années I et IV, soumises au transfert annulant l'intercalation, chacun

des deux mois de chaque couple emprunte la notation du mois suivant : *Dumann-* 8 comporte donc [---] *riuri* et *Cutios* 8^a, *n Giam. inis r* en I. *Samon-* 8 emprunte, lui, la notation qu'il trouve en *Dumann-*, c'est-à-dire celle que ce mois lui a déjà empruntée par échange : *md samoni* ; il devrait, pour que tout soit clair, y ajouter le nom du mois (au génitif, *dumanni*) auquel il reprend ainsi sa propre notation. C'est ce que fait *Ogron-* qui, empruntant à *Cutios* la notation qui s'y trouve déjà, venant de lui par échange, *md ogroni*, y ajoute le nom, au génitif, de ce mois auquel il reprend cette notation perdue : *cutio* (---), ce qui donne : *md ogro(ni) cutio*(---) ou *cutio*(---).

Il ressort de cette analyse une évidence : non seulement les éléments d'échange s'empruntent comme les notations ordinaires mais les échanges sont antérieurs aux transferts qui entraînent l'emprunt de leurs éléments ; *les échanges sont antérieurs aux transferts annulant l'intercalation*, ils remontent à un état du calendrier plus ancien que ces transferts¹ ; ils sont apparemment antérieurs à l'intercalation elle-même ou tout au moins au stade d'organisation scientifique du calendrier auquel les conséquences de l'intercalation se sont traduites par des transferts réguliers ; d'ailleurs, ils ne concernent que les mois ordinaires. On peut dès lors décomposer comme suit cette évolution (entre crochets brisés, la précision omise) :

1 ^{er} temps	{ Sam. 8 <i>d dumanni</i>	{ Ogr. 8 ^a <i>md cutio</i> (---)
(échange)	{ Dum. 8 <i>md samoni</i>	{ Cut. 8 ^a <i>md ogroni</i>
2 ^e temps	{ Sam. 8 <i>md samoni</i>	{ Ogr. 8 ^a <i>md ogro(ni)</i>
(transfert annulant l'intercalation)	{ <i>< dumanni ></i>	{ <i>cutio</i> (---)
	{ Dum. 8 [---] <i>riuri</i>	{ Cut. 8 ^a <i>n giam. inis r</i>

Il est non moins révélateur et tout aussi régulier, que le mois qui précède le premier mois de ces deux paires,

1. Affirmé déjà par C. Lainé-Kerjean, o. c., pour qui les échanges sont antérieurs aux autres emprunts.

Cantlos dans le premier cas, *Anagantio-* dans le second, aux années soumises aux transferts annulant l'intercalation, emprunte, en ce 8^e jour, non pas le résultat du transfert annulant l'intercalation dans le mois suivant mais le résultat de l'échange préexistant en ce mois : ainsi *Cantlos* III, 8 empruntant la notation de *Samon-* IV, 8 qui le suit, porte *d duman(n)i* parce que ce transfert se place après le 2^e temps, alors que l'échange est fait mais avant le 3^e temps où va se faire, dans l'ordre des mois, le transfert annulant l'intercalation concernant *Samon-* (*md samoni* <*du-manni*>), suivant celui qui concernait le mois précédent *Cantlos*. De même, *Anagantio-* emprunte à *Ogron-*, aux années I et IV, la notation résultant de l'échange avec *Cutios* : *md cutio* en précisant même, à l'année IV, qu'elle la prend bien à *Ogron-* : *md quti(o-) ogroni*, et non pas celle qui va résulter du transfert annulant l'intercalation concernant *Ogron-* : *md ogro(ni) qutio* (- - -). On peut donc compléter comme suit le schéma évolutif qui résulte de ce qui précède :

1 ^{er} temps	Cant. (III) 8	d	Anag. 8 ^a	d
(échanges Sam.- Dum. et Ogr.- Cut.)	{ Sam. 8	d dumanni	{ Ogron. 8 ^a	md cutio (---)
	{ Dum. 8	md samoni	{ Cut. 8 ^a	md ogroni
1 ^{re} mi-temps	Cant. (III) 8	d duman(n)i	Anag. (IV) 8 ^a	md quti(o---)
(transferts annulant l'intercalation concernant Can- ilos et Anag.)	{ Sam. 8	< samoni > d dumanni	{ Ogr. 8 ^a	ogron(i) md cutio(---)
	{ Dum. 8	md samoni	{ Cut. 8 ^a	md ogroni
2 ^e temps	Cant. (III) 8	d duman(n)i	Anag. 8 ^a	md qutio(---)
(transferts annulant l'intercalation concernant Sa- mon- et Ogr.)	{ Sam. 8	< samoni > md samoni	{ Ogr. 8 ^a	ogron(i) md ogro(ni)
	{ Dum. 8	< dumanni > md samoni	{ Cut. 8 ^a	qutio(---) md ogro(ni)
2 ^e mi-temps	Cant. (III) 8	d duman(n)i	Anag. 8 ^a	md qutio(---)
(transferts annulant l'intercalation concernant Du- mann- et Cutios)	{ Sam. 8	< samoni > md samoni	{ Ogr. 8 ^a	ogron(i) md ogro(ni)
	{ Dum. 8	< dumanni > [---]riuri	{ Cut. 8 ^a	qutio(---) n giam.inis r

D'où il ressort que, dans la constitution progressive du Calendrier, non seulement les échanges sont antérieurs aux transferts annulant l'intercalation mais ceux-ci portent sur les éléments d'échange déjà établis au mois suivant avant que ne s'opère le prochain transfert annulant l'intercalation, c'est-à-dire celui précisément qui portera sur le mois suivant.

Mois intercalaires. — Ici, trois sortes de transfert peuvent interférer : les deux précédents, plus le prêt aux jours intercalaires, puisqu'il affecte tous les jours du mois. C'est à certains des jours 7, 8 et 9 que se croisent les trois principales espèces de transfert connues dans le Calendrier ; ailleurs, on trouve seulement combinés le prêt aux jours intercalaires avec un échange ou avec un jour subissant le transfert annulant l'intercalation. Commençons par le cas le plus simple :

a) Prêt aux jours intercalaires portant seulement sur un élément d'échange :

Int. 2, 2^a : la notation *md quti(o---)*, par échange déjà empruntée par *Ogron-* à *Cutios*, est transférée avec la précision *in ogro* [---], marquant qu'elle est bien prêtée par *Ogron-*. On a ainsi : *md quti(o---) in-ogro* [---].

Int. 2, 3^a : la notation *d ogroni*, par échange déjà empruntée par *Cutios* à *Ogron-*, est transférée avec la précision *quti(io---)*, marquant qu'elle est bien prêtée par *Cutios*. Il n'y a toutefois pas *amb*, qui figure en *Cutios* V, 3^a ; *Cutios* II, 3^a qui prête la notation, n'existe plus : *amb* n'y figurait peut-être pas, par erreur. On a : *d ogroni* <*amb*> *quti(io---)*.

Int. 2, 6^a : la notation *d simiuisonna* (---), par échange déjà empruntée par *Simiuisonna-* à *Equos*, est transférée avec la précision erronée *qutio(---)* au lieu de *equ* (---). Il n'y a pas *amb*, qui figure en *Equos* V, 6^a par erreur et ne devait pas figurer dans la II^e année, à laquelle la notation est empruntée.

Ces exemples, les seuls conservés, montrent que l'élément d'échange est régulièrement prêté et mettent en valeur la précision avec laquelle est indiquée l'origine de la notation empruntée.

b) Prêt aux jours intercalaires portant sur un jour qui subit le transfert annulant l'intercalation et coexistant

avec l'emprunt annulant l'intercalation opéré par le jour intercalaire lui-même :

les jours 7-8-9 intercalaires des deux quinzaines empruntent les notations de jours 7-8-9 de deux autres mois différents : 1° le mois suivant, comme tous les jours 7-8-9 des deux séries de 12 mois sujets aux transferts annulant l'intercalation ; 2° l'un des 30 mois précédents, en vertu du prêt aux jours intercalaires (fig. 4). Mais un jour, même intercalaire, ne peut pas porter deux notations quotidiennes à la fois : ici commence la rivalité entre les notations, dont l'une doit toujours supplanter l'autre. Seulement, il faut tout de même que l'emprunt à un autre mois soit attesté : alors on garde le nom du mois (au génitif) de la notation sacrifiée, à côté de la notation victorieuse accompagnée elle aussi du nom de son mois d'origine.

Int. 1, 7^a : emprunte, 1°, au mois suivant (*Samon-I, 7^a*) non pas la notation empruntée par ce jour au mois suivant en vertu du transfert annulant l'intercalation, *d dumanni amb* mais la notation normale, *primitive* de ce jour, qu'on trouve aux années ne subissant pas le transfert annulant l'intercalation (en *Samon- II*, par exemple) : *d amb* (là encore, nous constatons qu'on n'emprunte pas, vers l'avant, le résultat d'un transfert qui est censé n'être pas encore fait, contrairement à l'échange qui appartient à un état plus ancien). Mais cette notation elle-même est éclipsée par celle que ce même jour emprunte, — 2°, à l'un des 30 mois qui le précèdent, en l'espèce *Anagantio-* d'une année que nous supposons analogue à la V^e, où l'on trouve *n i(n)ni(s)r*, qui est la notation normale, primitive, de ce jour¹. *N* éclipsant donc ici *d amb*, on ne garde de la

1. Si la notation prêtée venait d'une année suivant l'intercalation, l'annulation de celle-ci étant déjà opérée au moment où le prêt a lieu, c'est la notation transférée pour annuler l'intercalation qui serait prêtée au jour intercalaire, non la notation de base qu'elle a remplacée. Ainsi

1^{re} notation que le nom de son mois d'origine, *samoni* et la notation retenue est inscrite sous sa forme la plus complète, *nsds in(n)is r* avec le nom de son mois d'origine *Anagan(tio-)*. On a ainsi :

VII *nsds sam[o]ni anagant(io---) inni s r[-----]tit*, où la lacune et les dernières lettres attestent l'existence, peut-être d'un développement de *r*, en tout cas d'une notation supplémentaire, probablement non empruntée, qui doit être particulière à ce jour d'*Intercalaire 1* et se termine par *-tit*.

Faut-il conclure que *n, nsds* est plus fort que *d amb*? Ou que le prêt au jour intercalaire a priorité sur le transfert annulant l'intercalation venant du mois suivant? Un autre cas va nous répondre.

Int. 2, 7^a, n giamoni elembi : emprunte, 1°, au mois suivant, *Giamoni- III, 7^a* non pas la notation empruntée par ce jour au mois suivant, *d simi(uisonna-) amb* mais la notation de base, qu'on trouve aux années ne subissant pas les transferts annulant l'intercalation : *n inis r*, réduite ici à *n* par le transfert au jour-intercalaire et accompagnée du nom de son mois d'origine, *giamoni* ; — 2° à l'un des 30 mois précédents, en l'espèce *Elembiu-* de la II^e année, la notation de base *d amb* mais celle-ci, bien que venant d'un transfert au jour intercalaire, est éclipsée comme dans le cas précédent et seul le nom de son mois d'origine, *elembiu-*, est retenu. Il faut donc bien conclure que *prêt au jour intercalaire et transfert annulant l'intercalation sont sur le même plan* mais que, parmi les notations qui s'empruntent, *n s d s, n inis r, n* sont plus fortes que *d amb*.

Int. 2, 8^a, n giamoni aedrini, confirme la règle : mais ici ce n'est pas *d amb*, c'est *m d* de *Aedrini-s(?) II* qui

Samon-IV, 7 prête à *Intercalaire 1* non sa notation primitive *prinni loudin* mais celle qu'il a empruntée à *Dumann-IV* annulant l'intercalation, *n inis r*.

est supplanté par *n* de *Giamoni*- III. Ainsi, *n* est également plus fort que *m d*.

c) Prêt aux jours intercalaires portant sur un jour subissant le transfert annulant l'intercalation et ayant enregistré un échange :

c'est le cas le plus complexe, qui se présente seulement aux jours 8 et 8^a d'*Int*. 1. Ils ne sont, malheureusement, pas conservés. Étant donné ce que nous avons dit de l'ancienneté des échanges, il y a tout lieu de penser que les éléments d'échange devaient être empruntés au même titre que les notations de base. Cela ne faisait en tout, d'ailleurs, que deux notations empruntées, comme dans le cas précédent ; des deux, l'une devait l'emporter par sa propre force. Nous ignorons, en fin de compte, laquelle était la plus forte, de *md* et de *d*, de *d* et de *d amb*.

8. *Fréquence et distribution des échanges*. Seuls parmi les transferts principaux avec les *iuos* isolés, les échanges n'occupent pas des jours fixes dans le mois (v. fig. 3) et ne sont pas non plus répartis également ni dans les deux « quinzaines » du mois ni dans tous les mois de l'année.

L'importance des lacunes étant compensée par le fait que nous disposons de cinq années pour chaque mois, que les échanges s'y répètent, sauf de rares exceptions (qui sont probablement des oublis), aux mêmes jours et qu'ils portent toujours sur deux mois, nous n'avons aucune incertitude sur le nombre des échanges réguliers, qui figurent tous au tableau ci-dessus¹ : il y en a 24 (en comptant les deux possibilités d'échange avec décalage de

1. Si les échanges n'existaient pas, pour un même jour, dans chacune des 5 années nous n'aurions pas la même certitude quant à leur nombre, car 6 jours du Calendrier sont pour nous complètement lacunaires pour les notations fondamentales : *Ogron*- 1 et 2, (*A*)*edrin-s*(?) 3, 4, 6 et 7 (pour le 1^{er} état) ; pour (*A*)*edrin-s*(?) 8 et 9, on trouve la notation primitive, empruntée, aux mêmes jours d'*Elembiu*.

jour entre *Samon*- 3 et *Dumann*- 2^a, *Riuros* 8^a et *Anagantio*- 4), répartis comme suit dans l'année en 7 paires de mois (en italiques, les mois participant à deux échanges) :

1 ^{er} semestre		2 ^e semestre	
Sam.-	Dum. 4	Giam.-	Sim. 1
Riur.-	Anag. 2	Sim.-	Equ. 9
Ogr.-	Cut. 4	El.-	Aed. 3
		Aed.-	Cant. 1

Nous avons déjà dit l'essentiel (plus haut, § 1) sur la répartition des échanges dans l'année. Voyons maintenant de plus près leur fréquence. L'inégalité est frappante entre les paires de mois et par conséquent entre les mois participant à un échange : *Riuros*, *Anagantio*-, *Giamoni*- et *Cantlos* ne participent qu'à 1 échange chacun, contre 9 à *Equos* et 10 à *Simiuisonna*-, tandis que *Ogron*-, *Cutios*, (*A*)*edrin-s*(?) en ont chacun 4, et *Samon*-, *Dumann*-, *Elembiu*-, 3 :

Sam.	4	Giam.	1
Dum.	4	Sim.	1+9 = 10
Riur.	2	Equ.	9
Anag.	2	El.	3
Ogr.	4	Aed.	3+1 = 4
Cut.	4	Cant.	1

Il n'y a pas de rythme discernable dans ce tableau, où seule se distingue par la masse de ses échanges la paire formée par *Simiuisonna*- et *Equos*.

Dans le mois, les échanges n'affectent pas également les deux « quinzaines » :

mois	1 ^{re} quinzaine	2 ^e quinzaine
Sam.	3	1
Dum.	2	2
Riur.	1	1
Anag.	2	0
Ogr.	0	4
Cut.	0	4
Giam.	1	0
Sim.	6	4
Equ.	5	4

mois	1 ^{re} quinzaine	2 ^e quinzaine
Elemb.	0	3
Aedr.	1	3
Cant.	1	0
	22	26

La différence, au total, est si faible qu'elle ne saurait avoir de signification.

En revanche, les *jours* qui fournissent aux échanges sont parfois caractéristiques¹ : il n'y a pas de mois qui n'ait d'échange soit au 1^{er} jour de la 1^{re} quinzaine soit au 1^{er} de la 2^e et parfois même aux deux ; dans 8 mois, c'est le premier jour de la 1^{re} quinzaine, dans 8 mois, le 1^{er} de la 2^e. Dans 6 mois, les 3 premiers jours de la 2^e quinzaine et, dans 2 de ces 6 mois, les 3 derniers jours de la 1^{re} quinzaine enchaînent avec les 3 premiers de la 2^e. Le début et le milieu du mois sont ainsi nettement marqués par des échanges. De même, le 8^e jour de chaque quinzaine — tantôt l'une, tantôt l'autre. Enfin, moins souvent, viennent le 3^e jour de la 1^{re}, le 6^e de la 1^{re} et de la 2^e. Ce sont donc des jours lunaires du mois qui l'emportent, et de beaucoup : 1, 8, 16 ou 13-15 et 16-18, 23, c'est-à-dire, si le mois commence bien avec la nouvelle lune : le jour de la nouvelle lune, le milieu de la lune croissante, la pleine lune et les jours voisins, le milieu de la lune décroissante. Les jours 3, 6 et 21 sont moins explicables.

Cette répartition des jours d'échange, principalement en accord avec les phases de la lune, n'est sans doute pas un hasard si les échanges, comme nous l'avons suggéré, appartiennent bien au premier état du calendrier, à son état lunaire, antérieur à l'intercalation c'est-à-dire à l'effort accompli pour mettre l'année lunaire en accord avec la course annuelle du soleil. Cela est confirmé par le fait

1. Quant aux notations qui s'échangent, ce sont : *d*, *md*, *damb*, *prinni lagel*, *prinni loudin*.

que, contrairement aux échanges, les transferts annulant l'intercalation ne sont jamais empruntés par un autre mois : ils sont bien secondaires par rapport aux échanges.

Tel est ce système des transferts, unique en son genre. Il est courant dans le Calendrier ; il permet d'en distinguer l'état le plus ancien ; il est, dans plusieurs cas, d'une extrême complexité qui prouve de longs tâtonnements, probablement multiséculaires ainsi qu'une rigoureuse mise au point, qui fait honneur aux auteurs successifs du Calendrier. Il était certainement très familier à ceux qui conservaient les secrets de la mesure du temps et prenaient les décrets d'intercalation.

Au premier état, purement lunaire, du Calendrier appartiennent les échanges ; au second état, celui de l'intercalation, les transferts annulant l'intercalation, les prêts aux mois intercalaires, enfin les commémorations par *n* de ces prêts, sur lesquels nous reviendrons dans un prochain article.

N. B. Dans l'article paru précédemment, *E. C. X*, 2, 1964, dans les tableaux des signes triples il y a lieu de transférer les deux signes prêtés par erreur à *Culios IV* (p. 382 et 386) au mois de *Giamoni-V*, jours 8 et 14 (p. 383 et 387) ; de faire subir la même correction au tableau n° III, p. 389 ; et de supprimer en conséquence le dernier membre de phrase du 2^e paragraphe de la p. 396 : « et dans ses 9 jours conservés de la IV^e année ». Cette erreur était due à la mauvaise mise en place d'un fragment, que nous avons pu remettre à sa place authentique sur le monument original.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE MONÉTAIRE GAULOISE (IV) *

PAR
J.-B. COLBERT DE BEAULIEU

1. La légende VARTICE (pl. I, n° 1).

On sait combien sont rares les monnaies gauloises sur lesquelles est empreint avec certitude ou suffisant indice de présomption le nom d'un chef cité par César ou Hirtius dans le *Bellum Gallicum*¹. Sur vingt-huit noms proposés par Sauley², Blanchet n'en avait admis que dix, dont deux à titre de probabilité discutable. Reprenant l'examen de cette importante question, nous n'en avons retenu que neuf, écartant, comme l'avait fait notre prédécesseur, celui de *Vertico*. Pour les monnaies attribuables à ce chef nervien³, les raisons de notre réserve étaient en vérité étrangères à la numismatique.

On lit, sur des espèces rares, de bronze frappé, au revers, le mot VARTICE, disposé de gauche à droite au-dessus d'un cheval aspecté à droite⁴. Ces monnaies furent

* Voir *Études celtiques*, VIII, 1, 1958, p. 141-153 ; IX, 1960, 1, p. 106-138 ; IX, 1961, 2, p. 478-500.

1. Notre étude, *Les monnaies gauloises au nom des chefs mentionnés dans les Commentaires de César*, dans *Hommages à Albert Grenier*, Collection *Latomus*, vol. LVIII, 1962, p. 419-446, pl. XCVIII-XCIX.

2. Félicien de Sauley, *Numismatique des chefs gaulois mentionnés dans les Commentaires de César*, dans *Annuaire de la Société française de Numismatique*, 1867, p. 1-32, pl. I-IV.

3. Cf. *B. G.*, V, 45 et 49.

4. Le type présente au droit une ligne bouletée de six éléments traversant le champ en pal, inscrit dans un cercle plein au pourtour. Au revers, c'est un cheval à crinière perlée, une grosse boule sur le dos et deux autres super-



Planche I. — 1. Revers de BN 8645, à la légende VARTICE, agrandi 3 X. — 2. Revers de BN 4635, à la légende SECISV, agrandi 3 X. — 3. Face inscrite de BN 4630. — 4. Face inscrite de BN 4629. — 5. Face inscrite de BN 4632. — 6. Face inscrite d'une monnaie de la collection P.-C. Vian, d'Avignon. — 7. Droit d'un bronze de type BN 4622, agrandi 3 X. — 8. Face inscrite de BN 5401, agrandie 3 X.

signalées dans le département du Nord, à Maubeuge, à Bouvines, à Bavay, ancienne capitale des *Nervii* (5 exemplaires publiés, à notre connaissance), à Flines-lès-Mortagne ; dans le département de l'Aisne, sur l'oppidum de Pommiers ; dans le département de Meurthe-et-Moselle, à Hussigny-Godbrange ; en Belgique, à Blicquy (Hainaut) ; au Grand-Duché de Luxembourg, à Pétange, sur le site dit du Tietelberg ; en Italie, au col du Grand-Saint-Bernard¹. Un groupement modeste, mais fort net s'établit donc sur l'emplacement présumé de l'ancienne cité des *Nervii* au temps de César.

Cependant, c'est aux *Remi* qu'on avait d'abord donné ces monnaies, parce qu'on avait cru reconnaître en VARTICE le nom du chef rème *Vertiscus*². A Sauley revient le mérite d'avoir fait le rapprochement avec celui de *Vertico*. Blanchet les a décrites dans le chapitre de son *Traité des monnaies gauloises* consacré à celles des *Atrebates*³, mais il ne réfutait pas le classement aux *Nervii*, préférant l'indécision⁴. Cette position embarrassait les numismates. L'alternance *a/e*, étant chose normale devant un *r*, ne posait pas de problème, mais la forme en *-e* faisait, leur disait-on, difficulté. Il est bien connu, en effet, que, sur les monnaies gauloises, les anthroponymes

posées sous son abdomen (rappel de la suite de boules observée au droit). Cercle plein au pourtour.

1. Voir le catalogue dans l'étude de Marcel Thirion, *Le trésor de Fraire...*, dans *Revue belge de Numismatique*, 1962, p. 109. — La découverte de Flines-lès-Mortagne a été présentée comme bien établie par Sauley, dans *Annuaire de la Soc. fr. de Num., o. c.*, p. 21, pl. II, 35. M. Thirion semble l'avoir considérée comme incertaine ou inexacte, sur la foi d'une référence incomplète.

2. *B. G.*, VIII, 12. — L. de La Saussaye (*Revue numismatique*, 1847, p. 324, pl. XIV, 6) et Maxe-Werly (*Essai sur la numismatique rémoise*, Paris, 1862, p. 9-10) furent les auteurs de cette attribution.

3. A. Blanchet, *o. c.*, p. 344-345, fig. 297.

4. *Ibid.*, p. 345.

apparaissent habituellement au nominatif ; or, un nominatif gaulois en *-e* étant exclu, il restait l'hypothèse d'une abréviation et le nom de *Varlice(-)* ne semblait pas pouvoir correspondre à celui du chef nervien *Vertico*. C'est pour cette raison qu'à l'exemple de Blanchet, nous avons jugé prudent d'écarter cette légende de la liste de celles où l'on pouvait avec vraisemblance reconnaître le nom d'un chef de la guerre des Gaules.

Les choses en étaient là lorsque, reprenant l'étude de la plus belle de ces pièces, BN 8645¹, la seule dont la légende soit admirablement empreinte et entièrement lisible, nous avons été frappé par un fait demeuré, semble-t-il, inaperçu. La lettre terminale du groupe VARTICE vient buter en arrière de la crinière du cheval ; il était donc impossible de graver sur le coin une lettre de plus en cet endroit. Immédiatement après la tête du cheval, on observe un cercle centré d'un point, qu'on a toujours supposé être un ornement du champ monétaire, mais que rien ne distingue de la lettre O, qui aurait été méconnue. En effet, le diamètre de ce tracé circulaire équivaut à la hauteur des lettres du groupe VARTICE et nous insistons sur le détail que ce tracé vient au premier emplacement disponible après la tête du cheval, qu'il touche presque. Le graveur a donc agi comme si ce tracé était partie intégrante de la légende. La forme de la lettre O pointée en son centre est assez fréquente en épigraphie monétaire gauloise d'alphabet latin². Contre-épreuve : sur des homotypes anépigraphes, dont le recueil a été publié

1. Selon Sauley, il s'agit de l'exemplaire autrefois collectionné par Téchon d'Anancy et qui, passé dans sa collection personnelle, fut acquis par le Cabinet des médailles, où il porte aujourd'hui le n° 8645 (LA TOUR, pl. XXXV).

2. En voici quelques exemples : ABVCATO (BN 4172-4174) ; SOLIMYC et ATEVLOIB(os) (Musée de Lyon) ; CONTOVTOS (BN 4320) ; Q.DOCI (BN 5431) ; DIASVLOS (BN 4870), mais il en est de nombreux autres. Cf. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, Paris, 1914, p. 19, n. 5.

récemment¹, on ne remarque pas d'annelet centré devant la tête du cheval ; de même sur une pièce frappée, d'un type très proche aussi, dont la légende, différente et incomplète, paraît se terminer par E, à gauche de l'encolure du cheval, aucun annelet centré n'est observable². D'autre part, les nominatifs de seconde déclinaison dont l's n'est pas noté sont fréquents sur les légendes monétaires³.

Nous devons donc présenter à la critique des celtistes l'hypothèse de la lecture VARTICEO(s). Nos amis, MM. Fleuriot et Gagnepain, consultés, ont bien voulu nous répondre et leurs vues sont concordantes :

1° on ne connaît pas de nom gaulois au nominatif en -e ;

2° un neutre du type *cubile* serait surprenant comme nom propre ;

3° *Varliceo(s)* ajouterait un nom à la brève série des anthroponymes en -εος, comme Αιτουμαρεος, Ουλλωνεος, où -εος n'est peut-être qu'une variante graphique de -ιος ;

4° en raison de l'alternance a/e, le nom est sans doute à restituer en *Vertic-eos* ou plutôt *Vertic-ios*, correspondant au latin *Vertic-ius*, dont César, en vertu de l'alternance latine *Varius/Varo*, aurait fait *Vertico*⁴ ;

5° d'un mot long a pu exister un hypocoristique *Vertico*, entendu ou adapté par César d'après les modèles latins ou pour la flexion.

1. Marcel Thirion, *o. c.*, p. 87-98.

2. Il s'agit d'un exemplaire unique, découvert sur le site du mont Beuvray, ayant appartenu à A. de Barthélemy, sur lequel on a cru lire MIE. Cf. A. Blanchet, *o. c.*, pl. III, 17.

3. Voir, par exemple : VIIPOTALO(s), dont nous avons aussi quelques formes complètes (une, entre autres, au musée de Lyon), GARMANO(s) et GARMANOS, LVCOTIO(s) au revers des monnaies sur lesquelles se lit au droit LVCOTIOS.

4. « Il n'est pas sûr du tout, en effet, en dépit de G. Dottin, nous a écrit M. Gagnepain, que le thème *Verticon-* soit gaulois. »

Si la différence structurale entre le nom de *Vartice* et celui de *Vertico* n'est finalement qu'apparente aux yeux des celtistes, le scrupule des numismates devrait céder, car la carte de répartition les invite à attribuer ce monnayage aux *Nervii*. Ils se disent aussi depuis longtemps qu'il serait tout de même étonnant que deux chefs aient porté deux noms aussi proches à la même époque, chez un même peuple. Ainsi serait reconnu sur une monnaie gauloise un dixième nom de chef cité par César.

2. Le nom des *Ségusiaves* sur les monnaies gauloises (planche, n° 2).

Trois monnaies gauloises offrent ou offriraient, selon certains auteurs, le nom des *Segusiavi* : un bronze frappé de petit module (BN 4633-4636), un bronze coulé, dit potin (BN 4628-4632), une pièce d'argent, de facture et de type romanisés (BN 4622-4627). Ces trois espèces ont été classées par les numismates du siècle dernier sous la rubrique des *Segusiavi*¹.

1° Le petit bronze du type BN 4633 (pl. I, n° 2).

Au droit du petit bronze BN 4633, on voit une sorte de tête de Méduse de face. Au revers, une aigle éployée, tête à gauche, au-dessus d'un bucrane de face. En haut du champ, le pied des lettres étant centrifuge et les lettres retournées sur leur axe vertical, se développe la légende, rétrograde et inversée, à lire dans un miroir. En caractères romains, nous déchiffrons aisément SECISV². La seule apparence de difficulté réside en ce fait que le C consiste

1. Muret et Chabouillet, *Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1889, p. 104, nos 4622 à 4636. — La Tour, *Atlas des monnaies gauloises...*, Paris, 1892, pl. VII, 4622, 4633, 4628.

2. Adrien Blanchet, dans *Traité des monnaies gauloises*, Paris, 1905, p. 426, lisait SECISV, « peut-être SEGISV ».

en un demi cercle, aux extrémités pointées, qui est couché tangentiellement sur la ligne de pied de la légende. Sur les exemplaires de nous connus, rien n'indique de manière certaine que ce soit un G.

On a attribué cette monnaie aux *Segusiavi*¹, mais la carte des lieux de découverte ne rend pas ce classement évident². Le mot *Secisu* serait-il le nom ethnique des *Segusiavi*? Les auteurs du siècle dernier se contentaient parfois d'approximations et nous reviendrons sur le fond de cette question à propos de la monnaie dont la description va suivre. L'archéologie en tout cas ne confirmerait pas cette hypothèse, puisque, selon la remarque formulée par J. Déchelette, cette pièce n'a jamais été recueillie dans le Forez.

2° Le bronze coulé à la légende incuse, du type BN 4628 (pl. I, nos 3-6).

On voit sur la face assimilable au droit du potin de type BN 4628-4632, une sorte de paraphrase de la tête humaine (fort lointaine évocation du type grec de Philippe II de Macédoine³) consistant en deux compartiments à contour semi-circulaire, accolés par leur base, qui est droite et coupe le champ monétaire dans son milieu. Dans l'un des compartiments se voit une légende en creux, ou incuse, et dans l'autre la lettre C, qui lui fait suite³.

1. Bibliographie numismatique sommaire : E. Hucher, *Lettre à M. le Marquis de Lagoy sur la numismatique gauloise*, dans les *Mémoires de la Soc. d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, 1857, p. 18-19, pl., fig. 14. — E. Hucher, *L'Art gaulois...*, Paris, Le Mans, 1868, pl. 28, 2. — A. Blanchet, *o. c.*, p. 426, pl. III, 9.

2. Cf. A. Blanchet, *o. c.*, p. 426, n. 1 : trois exemplaires sur le plateau d'Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or), un à Barry (Vaucluse), un à Vendeuil-Caply (Oise), deux au Mont Beuvray (Nièvre), deux découvertes signalées en Saône-et-Loire, à Lux et à Chassey, un exemplaire près de Lyon et un à Lyon, dans la Saône.

3. Au revers, c'est un animal cornu, debout à droite ; au-dessus, une forme ailée de face, la tête ornée d'une large chevelure flottant à gauche.

Le nombre de ces monnaies est assez modeste ; cependant la carte de répartition montre une distribution couvrant, dans la Côte-d'Or, les arrondissements de Beaune (4 trouvailles signalées) et de Montbard (plusieurs exemplaires sur le plateau d'Alise-Sainte-Reine) ; dans la Saône-et-Loire, l'arrondissement de Chalon-sur-Saône principalement (5 trouvailles signalées) et celui de Mâcon (1 trouvaille signalée) ; dans la Nièvre, 37 exemplaires épars ont été comptés sur le mont Beuvray ; dans le Rhône, un exemplaire à Ecully, au nord de Lyon ; dans le département de la Loire, un seul exemplaire sur l'oppidum d'Essalois¹. La topographie des découvertes, avec un unique spécimen dans le Forez, est donc peu favorable à la reconnaissance qu'on a cru pouvoir faire de l'ethnique des *Segusiavi* sur cette série de monnaies gauloises.

Au fur et à mesure que les pionniers ont pu consulter un matériel plus nombreux, la lecture a pris forme. Lelewel, en 1840, croyait voir SECISI², mais, dès 1846, Duchalais aboutissait à « GELISVC ou SELISVC ou même SELISIC ». Pour cet auteur, la seconde syllabe était LI et non GI. C'est Saulcy qui fit le rapprochement avec le nom des Ségusiaves ; il fut dès lors porté à lire la seconde syllabe GI ; aussi admettait-il SEGISV. Lenormand optait pour

Devant l'animal, un motif indéterminé ressemblant à une feuille ; derrière lui, un rinceau en S.

1. Bibliographie numismatique sommaire : Lelewel, *Type gaulois ou celtique*, Atlas, Bruxelles, 1840, pl. VII, 43. — A. Duchalais, *Description des médailles gauloises de la Bibliothèque royale*, Paris, 1846, p. 232-234, pl. III, 3. — E. Hucher, *Bulletin de la Soc. d'Agric... de la Sarthe*, 1857, p. 18. — *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, planches des monnaies, fig. 205. — Muret et Chabouillet, *o. c.*, n° 4628-4632. — La Tour, *o. c.*, pl. VII, 4628. — J.-B. A. Changarnier, *Annuaire de la Soc. fr. de Num.*, 1887, pl. IV, 15. — A. Blanchet, *o. c.*, p. 57, 138, 157, 205, 409 (traite sous les mêmes rubriques de ce type et de BN 4633). — L. Lengyel, *L'Art gaulois*, Paris, 1954, pl. XLIII, 512 (droit seulement).

2. Lelewel, *o. c.*, légende de la figure 43, pl. VII.

le nom d'Alise-Sainte-Reine antique, mais il ne disposait que de mauvais exemplaires. Comme nous avons sous les yeux de bonnes pièces, essayons à notre tour de déchiffrer cette légende, en nous servant particulièrement des bronzes BN 4630, 4632, 4629, ainsi que de deux pièces appartenant à notre ami, M. P.-C. Vian, d'Avignon et d'une magnifique pièce du musée Denon, à Chalon-sur-Saône¹.

Lettre n° 1 : S ou G ? La lettre n° 5 nous montre, en principe, comment l'artiste a rendu la lettre S. Sur les meilleures pièces, la lettre n° 1 nous apparaissait comme un demi-cercle ouvert à droite portant à son extrémité inférieure un tracé descendant presque rectiligne (BN 4632, p. ex.). On était donc peu enclin à y voir un S et l'on acceptait de préférence un G, bien que la forme n'en fût pas habituelle. Un fait décisif a été présenté récemment par M. Maurice Dayet, qui ne laisse plus de doute ; sur la pièce du musée Denon, à Chalon-sur-Saône, la lettre n° 1 et la lettre n° 5 sont de forme similaire et il s'agit d'un S.

Lettre n° 2 : E certain.

Lettre n° 3 : sur plusieurs exemplaires, la lettre n° 3 de la légende présente une forme cursive, qui ressemble fort à un L, mais qui pourrait à la rigueur convenir à un C librement traité ; certains autres exemplaires ne laissent subsister aucun doute : au lieu d'un tracé légèrement courbe, c'est une haste, assez rectiligne (BN 4629 et 4630, pièces du musée Denon et de la collection de M. P. C. Vian), du pied de laquelle part vers la droite une barre légèrement oblique vers le haut. La lecture L ne fait pas réellement difficulté².

Lettre n° 4 : I certain.

Lettre n° 5 : S certain.

Lettre n° 6 : la légende est circonscrite par le tracé périphérique en demi-courbe qui continue celui de cette lettre n° 6. Il ne peut s'agir que d'un I

1. Que M. L. Armand-Calliat, conservateur du musée Denon, accepte tous nos remerciements pour les moulages qu'il a bien voulu nous faire parvenir.

2. Le propos de lire ici le nom ethnique des *Segusiavi* semble avoir déterminé M. Dayet à voir avec opiniâtreté un G dans la forme n° 3 (*Bull. Soc. fr. de Num.*, janvier 1964, p. 318-319, fig.). De même qu'il se refusera à prendre en considération le C terminal, il néglige ici la haste pour ne voir au pied de la lettre qu'une courbe, qui est certes esquissée sur l'original, mais que la photographie a fortement accentuée par le jeu des ombres. Si cette forme graphique devait être un G, nous ne lui connaîtrions pas d'exemple comparable.

ou d'un V. S'il s'agissait d'un I, sa haste serait nettement oblique, tête de la lettre vers la gauche et, surtout, il faudrait négliger le tracé qui part en pied vers la droite et se fond avec le creux qui est à la base de l'intérieur du cadre entourant la légende. Nous devons donc admettre un V voyelle.

Lettre n° 7 : Duchalais a montré une excellente pratique de l'épigraphie monétaire gauloise en incorporant à la suite de la légende la lettre C, qui se voit dans le compartiment faisant face à celui qui contient les six premières lettres. Par un jeu familier aux graveurs monétaires gaulois, ce C est empreint exactement à la place où l'on attendrait l'œil du personnage, qui ne s'y trouve pas ! Cependant, il ne doit subsister aucun doute, il s'agit bien d'une lettre et non d'un détail typologique quelconque, car ce C présente une forme normale en demi-cercle ouvert vers la droite, absolument nette sur BN 4630, notamment et sur la pièce du musée de Chalon-sur-Saône.

Ainsi, la seconde lecture de Duchalais, en faveur de SELISVC est clairement confirmée. C'est vraisemblablement le nom abrégé, au nominatif, d'un chef (*Selisuco* ?), dans les années qui ont suivi la conquête romaine. Même si, à l'exemple de certains auteurs, on se refusait à prendre en considération le C terminal, la lecture SEGISV de Saulcy étant tenue pour bonne, nous ne verrions pas comment on pourrait persister à en faire application à l'ethnique des *Segusiavi*¹.

1. M. Maurice Dayet, qui a eu le mérite de verser au dossier la pièce jusqu'alors inédite du musée de Chalon-sur-Saône, vient encore de proposer l'attribution de cette monnaie aux *Segusiavi* (*Bul. de la Soc. franc. de Num.*, nov. 1963, p. 297-298). « Soit dit en passant, écrivait cet auteur, l'orthographe de ce nom ethnique paraît avoir été quelque peu déformée par César dans ses Commentaires, car eux-mêmes s'intitulent SEGISIAVI sur leurs monnaies. On y notera le substantif *Sego*, apparenté au *Sieg* allemand, et signifiant « victoire ». Mars Segomo était très en honneur dans l'Est de la France, entre le Rhône et le Rhin. » Il est bien impossible de suivre cet auteur ; nous savons, en effet, par la leçon la meilleure des manuscrits, que César a écrit par trois fois le nom des *Segusiavi* (*B. G.*, I, 10 ; VII, 64, 75). Ni Strabon (IV, I, 11), d'autre part, ni Ptolémée (II, 8), ni Plin (H. N., IV, 107), ni les Notes Tironiennes ne sont en faveur de *Segi*. Quant aux inscriptions lapidaires, qui attestent le nom au moins dans le radical *Segu*-et jamais avec une autre forme, elles sont nombreuses (principalement : *CIL* XIII, 352, 1629, 1632, 1640, 1645, 1701, 1711). L'oreille de César n'avait pas été trouvée en défaut pour la forme qu'il a donnée aux noms de chef cités dans les *Commentaires* et reconnus sur les monnaies gauloises (cf.

3^o La pièce d'argent, romanisée, du type BN 4622 (pl. I, n^o 7).

Une pièce frappée, de style et de type romanisés, visiblement émise tardivement en Gaule, dont de bons exemplaires sont conservés à la Bibliothèque nationale sous les numéros 4622 à 4627, montre au droit un buste imberbe, portant un casque avec jugulaire, à droite ; derrière, une lance. Devant la face et se développant circulairement jusqu'à la nuque, le pied des lettres centrifuge, la légende SEGVSIAVS. Grènetis au pourtour. Au revers, Hercule debout, tenant sa massue de la main droite et touchant de la gauche le médecin divinisé Télésphore, posé sur une base. Entre Hercule et sa massue, de haut en bas, pied des lettres centrifuge, la légende ARVS. Grènetis au pourtour¹.

La carte de répartition de cette monnaie, véritablement gallo-romaine, est peu déterminante, car, à basse époque, la dispersion était extrême². Cette légende n'en présente pas moins indubitablement — et c'est la seule, à notre avis — le nom ethnique des *Segusiavi*, sous la forme d'une épithète de nationalité se rapportant peut-être à *Arus*, magistrat monétaire ou chef d'origine ségusiave³.

notre étude dans les *Hommages à Albert Grenier*, signalée plus haut) ; il serait donc peu vraisemblable de supposer qu'il ait déformé gratuitement le nom des peuples.

1. Bibliographie numismatique sommaire : Claude Bouteroué, *Recherches curieuses des monoyes de France*, Paris, 1666, p. 59-62, fig. 51. — Lelewel, *o. c.*, légende de la fig. 8, pl. V. — A. Duchalais, *o. c.*, p. 129, 133, pl. II, 3. — E. Hucher, *Art gaulois*, I, *o. c.*, pl. 7, 2. — *Dict. arch. de la Gaule*, pl. des monnaies, fig. 23. — Muret et Chabouillet, *o. c.*, p. 105, n^{os} 4622-4627. — La Tour, *o. c.*, pl. VII, 4622. — A. Blanchet, *o. c.*, p. 425, fig. 468.

2. Monnaies signalées en Saône-et-Loire, dans le Doubs, dans l'Yonne, dans la Nièvre, ainsi qu'à Jersey ; jamais encore, à notre connaissance, à Lyon ou dans le Forez.

3. De même, nous connaissons une monnaie de bronze frappé (BN 7011) et une monnaie de bronze coulé ou potin (BN 7015) portant pour légende

3. TEVT ou SEG[VS](IA)V(I)? (pl. I, n^o 8 ; fig. 1).

M. Maurice Dayet a récemment proposé une lecture nouvelle pour la légende de l'unique pièce connue du bronze coulé (le *potin* des numismates) de la Gaule de l'Est, BN 5401, sur laquelle les auteurs du XIX^e siècle avaient vu le mot TEVT¹. Se proposant ainsi d'étayer sa théorie de restitution du véritable ethnique des *Segusiavi*, dont César nous aurait transmis une forme inexacte, l'auteur écrivait : « Cette trouvaille (la rencontre de la pièce du musée de Chalon-sur-Saône) m'a donné l'idée de regarder d'un peu plus près le potin ... n^o 5401 ... attribué par La Tour aux Séquanes. Derrière le bandeau, sur la tête, il y a une série de creux et de reliefs ... Ils pouvaient être une inscription — en creux — et non pas en relief, comme d'ordinaire. Un agrandissement photographique a satisfait ma curiosité. Après un sigma lunaire, on distingue nettement un E, suivi d'une lettre qui, comme sur le potin précédent, ressemble plutôt à L qu'à G. Les deux lettres qui suivent sont très indistinctes, et l'inscription se termine par un U renversé en forme de V. Ce qui est lisible suffit pour nous donner le mot CEG (...) V et nous permet

TVRONOS/CANTORIX. On n'a pas manqué de classer ces séries aux *Turones*, au XIX^e siècle, mais nous savons aujourd'hui qu'on ne les trouve pas dans le pays de Tours et qu'elles sont originaires de l'Est.

1. On a signalé des monnaies de ce type dans plusieurs départements : dans la Nièvre, à Larochemillay (Mont Beuvray) ; dans la Côte-d'Or, à Châtillon-sur-Seine (2 ex.), sur le plateau d'Alise-Sainte-Reine et au Mont Afrique ; dans l'Aube, à Troyes. Seule, croyons-nous, la pièce du Cabinet de France présente la légende lisible.

Bibliographie numismatique sommaire : Muret et Chabouillet, *Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1889, p. 122. — H. de La Tour, *Atlas des monnaies gauloises*, Paris, 1892, pl. XVI, 5401. — A. Blanchet, *Traité des monnaies gauloises*, Paris, 1905, p. 141, 246. — L. Le Clerc, *Catalogue des monnaies gauloises du Musée de Troyes*, Troyes, 1917, p. 64, 67.

d'attribuer définitivement cette monnaie aux Ségusiaves¹.

La critique de cette opinion sera brève. L'auteur construit sa lecture et articule son jugement d'attribution « définitive » sur son option en faveur d'un mot en creux, alors que de toute évidence le mot est *en relief* (fig. 1). En réalité, sur la maquette de la pièce ayant

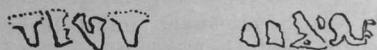


Fig. 1. — A gauche : l'inscription, en relief, de BN 5401, schématisée par le cerne des volumes. Les formes nous apparaissent assez mal venues, parce qu'elles sont mal détournées par les creux, peut-être par suite d'un écrasement partiel du moule. On doit reconstituer la tête des lettres (en pointillé) pour lire la légende. A droite : relevé des creux destinés à dégager les lettres du champ monétaire. M. Dayet propose de déchiffrer des lettres dans les creux et voudrait voir, de gauche à droite, un C (*sigma* lunaire), suivi d'un E, puis d'un G (ici alphabet latin), qui a la forme d'un L. Il suppose à la suite l'existence de deux signes, qu'il ne peut lire, et termine par un V renversé, en forme de *lambda*. Dessins d'après l'agrandissement 3 X (pl. I, 8) de BN 5401.

servi à empreindre le moule, le graveur a fait venir le mot en creusant le champ autour des lettres, en détournant le dessin du mot. Certes, le résultat n'a pas été des plus heureux et le mot TEVT, généralement admis, est mal venu, surtout en tête. De la lettre n° 1, en effet, on ne voit qu'une haste, qui convient aussi bien à un I qu'à un T. La forme n° 2 se présente comme un relief épais avec des irrégularités sur la droite que l'on considère comme les barres de la lettre E maladroitement gravées sur le modèle. La lettre n° 3 est un V honnête. La forme n° 4,

1. *Bul. de la Soc. fr. de Num.*, novembre 1963, p. 297-298. Nous avons allégé la citation, mais, un peu plus loin, p. 298, s'étendant sur des considérations techniques, M. Dayet a comparé à BN 5401 un autre potin (bronze coulé), conservé au musée des Antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye, et nous a fait savoir qu'il avait « pensé un instant qu'ils étaient du même coin ». Cette remarque est singulière sous la plume d'un numismate de la Gaule, car les monnaies de potin, obtenues par *coulée* du bronze dans un moule, ne sauraient provenir de coins, instruments de *frappe*.

enfin, est épaisse et irrégulière, car elle va s'élargissant vers la tête. Ce pourrait être la haste et la barre d'un T grossièrement taillées. Le déchiffrement de cette légende est laborieux et, nous le concédons volontiers, mal assuré ; mais l'existence de formes graphiques, qu'on s'efforce de découvrir dans les creux, ne peut être, étymologiquement parlant, que fantastique¹.

4. Monnaies des Salasses (pl. II et III).

Dans la *Revue numismatique* de l'année 1861, A. de Longpérier publiait, sous le titre que lui emprunte cette note, un mémoire remarquable, qui fait toujours autorité². Après avoir situé d'après les textes l'habitat des *Salassi* (dans le val d'Aoste) et rapporté ce que les anciens nous ont transmis de leur histoire, le savant numismate du XIX^e siècle³ publiait un catalogue des types monétaires attribués à ce peuple et les légendes qu'on y lit. On n'a guère, depuis, ajouté à ces pages⁴. Nous voudrions seulement aujourd'hui revenir sur certaines lectures proposées par Longpérier et admises par Blanchet, en présentant quelques observations.

a) Typologie : au droit de ces espèces, on voit une

1. Une rédaction ambiguë des auteurs du *Catalogue des Monnaies gauloises* (o. c., p. 122) aurait pu suggérer cette méprise. On y lit en effet : « TEVT, gravé en creux sur une tête à gauche ». Dans leur description très sommaire et parfois superficielle des quelque 10.500 pièces du Cabinet des Médailles, les auteurs de ce catalogue ne se sont pas penchés de près sur le cas, unique, de cette inscription obtenue *par réserve du champ*, creusé autour du dessin des lettres qui se trouvent ainsi, elles, en relief sur la maquette ayant servi à empreindre le moule.

2. A. de Longpérier, *Monnaies des Salasses*, dans *Revue numismatique*, 1861, p. 333-347, pl. XV.

3. Né à Paris le 21 sept. 1816, mort à Paris le 14 janv. 1882, Henri Adrien Prévost de Longpérier, M. L., s'occupa activement de numismatique de la Gaule, particulièrement de l'épigraphie monétaire.

4. Pour la bibliographie, cf. A. Blanchet, *Traité des monnaies gauloises*, p. 271, n. 1 et 2, p. 272, n. 2, 4, fig. 129-130.

composition géométrique, qui, en fait, est issue par stylisation poussée du thème de la tête humaine à gauche, encore visible sur certaines pièces muettes¹, probablement plus anciennes (pl. II et, après redressement, pl. III).

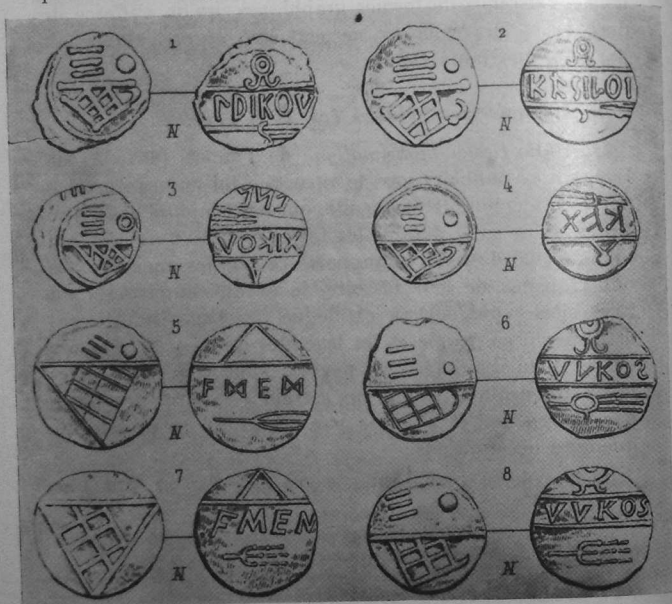


Planche II. — Les monnaies des Salasses, d'après A. de Longpérier, *Revue numismatique*, 1861, pl. XV.

1. Cf. La Tour, *Atlas des monnaies gauloises*, pl. XXXVII, 9270-9271. — Les numismates du XIX^e siècle, qui laissaient parfois courir loin leur imagination, ont cru reconnaître au droit « la représentation des instruments servant au lavage de l'or » (Muret et Chabouillet, *Catalogue des monnaies gauloises*, Paris, 1889, p. 213). L'évolution de ce type, à l'avant, est en effet extrême et rejoint en liberté les monnaies de Gaule les plus audacieuses

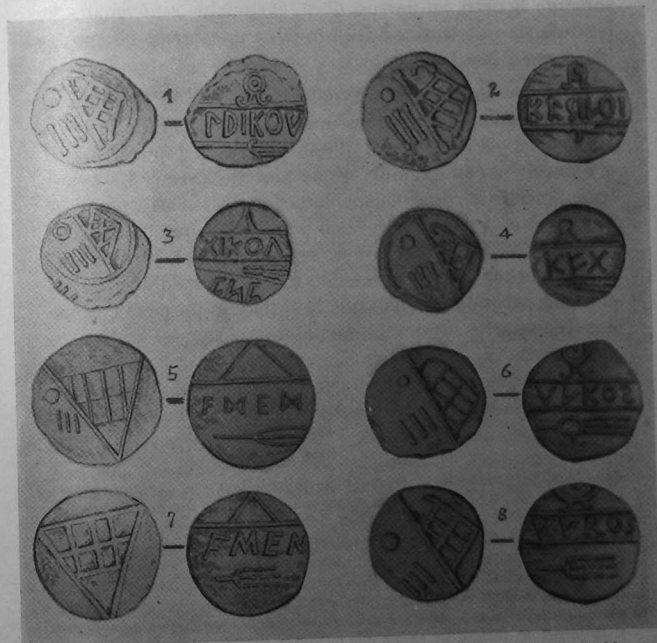


Planche III. — En haut, la monnaie salasse BN 9271 (droit), à double grandeur : déformation de la tête laurée, profil à gauche. — En bas, les monnaies des Salasses, d'après les dessins d'A. de Longpérier (cf. pl. II), tels qu'il conviendrait de les disposer. Au droit, motif dérivé de la tête laurée, avec l'œil en haut à gauche, l'axe en diagonale de la couronne, le réseau résultant de la chevelure (voir, pour des stylisations différentes d'un modèle analogue, pl. I, n° 8 ; et n° 3 à 6 à regarder en tournant de 45° vers la droite).

Les monnaies dont les légendes sont, translittérées en caractères romains, PRIKOV (pl. II-III, 1), KASILOI (pl. II-III, 2) et VLKOS (pl. II-III, 6 et 8) ne peuvent être lues que de gauche à droite. Cette disposition nous permet d'orienter le type monétaire du revers : nous y voyons une sorte de fleuron au-dessus d'un cartouche renfermant la légende ; au-dessous est représentée une forme comparable à un trident à droite.

b) Cette constatation typologique est contraignante ; il serait impossible au numismate d'admettre que le type ait tourné de 180 degrés d'une variété à l'autre, car il n'y aurait aucun exemple d'une pareille liberté. La typologie nous invite donc à considérer les pièces correspondant aux nos 3 et 4 de la figure, non point telles que l'auteur de l'illustration les a présentées, avec le trident surmontant le cartouche, mais en les faisant tourner d'une demi-circonférence, de manière que le type y apparaisse comme il se comporte sur les monnaies aux légendes indiquées plus haut.

Ce n'est pas par hasard ou par inattention que Longpérier avait admis un renversement du type. Sur le dessin dont

dans leur indépendance esthétique, bien qu'ici le lien avec l'original puisse encore être décelé sans hésitation. Nous avons affaire à une tête à gauche, dont la boule ou l'annelet marque l'œil, qui s'est trouvé respecté dans sa forme pour l'essentiel. Le décor quadrillé évoque la chevelure et les trois barres parallèles correspondent à l'ornement qui se voit souvent sous la coupe du cou ou fait corps avec lui. Il faut donc regarder le droit en plaçant, devant soi, la boule en haut et à gauche (pl. III). Au revers, il est beaucoup plus difficile de lier le dessin à celui d'un modèle. Nous nous demandons si la forme en trident ne serait pas le vestige de la queue d'un cheval à gauche. En tout cas, le « jeu décoratif », auquel les auteurs de ces monnaies se sont livrés avec une particulière « ivresse », se résout ici en un « schématisation destructeur, à la stylisation outrancière » (P.-M. Duval, *L'art des Celtes et la Gaule*, dans *Art de France*, IV, 1964, p. 26-27, pl. de la page 24, fig. au bas et à droite, qui est le droit de BN 9271 ; cf. ici, pl. III, en haut), mais dont la tendance géométrique n'est pas sans intérêt.

il disposait et que nous voulons croire fidèle au modèle¹, les lettres du mot KAT peuvent se lire dans le sens rétrograde, sans avoir à être renversées, c'est-à-dire à être mises la tête en pied ; malheureusement ce résultat était obtenu aux dépens du type, puisque l'on devait placer le fleuron au bas du champ et le trident au sommet, ce qui ne peut être accepté par le numismate. Il est nécessaire de retourner le dessin. Pour la pièce correspondant au dessin n° 4, nous aboutissons au même mot KAT, mais la difficulté apparente est que la lettre A se trouve alors à l'envers, la tête en pied.

Pour la légende, disposée sur deux lignes, de la pièce faisant l'objet du dessin n° 3, dont la lecture par Longpérier et Blanchet était ANATIKOV, de droite à gauche, au prix de la même difficulté apparente, nous serons invités à lire TIKOV//ANA².

c) La pièce correspondant au dessin n° 7 a été lue AMEN, avec réserve exprimée par un point d'interrogation, par Longpérier et par Blanchet. Cette lecture, en effet, n'est pas satisfaisante. La lettre n° 2 en partant de la gauche ne saurait avoir la valeur du M romain, à raison de sa forme, dont on ne retrouve guère l'équivalent dans les écritures dérivées des alphabets étrusques ; nous y verrons un S en forme de sigma couché, attesté dans bon nombre d'inscriptions du Nord de l'Italie.

Quant à la dernière lettre, le dessin montre une interruption du rendu, par suite de l'excentration de la frappe

1. Nous n'avons pas rencontré de ces monnaies épigraphes dans les médailliers français.

2. La difficulté est sans doute plus apparente que réelle, car, d'une part, le sens de l'écriture et même celui des lettres sont relativement variables sur les inscriptions des divers alphabets nord-italiques ; d'autre part, c'est une erreur bien connue qu'un graveur burine son texte à l'endroit *sur le coin*, ce qui produit une empreinte frappée à lire dans l'autre sens, ou qu'il retourne à la fois de cette manière et le sens de la lecture et celui des lettres.

sur un flan court, de sorte qu'elle n'est pas complètement empreinte. Il semble hors de doute que l'hypothèse d'un N soit à rejeter. Le dessin n° 5 nous montre une réplique de cette légende, sur laquelle les lettres n°s 2 et 4, en partant de la gauche, sont identiques, alors que, d'autre part, les voyelles A initiale et E pénultième sont les mêmes dans les deux cas considérés. Nous avons certainement affaire à deux graphies d'un même mot, dont la seule différence réside dans la forme de la lettre S. C'est un sigma couché sur le dessin n° 7, une forme plus proprement « lépontique », en cônes opposés et couchés, dans le cas de la pièce représentée par le dessin n° 5. Sur l'un comme sur l'autre, nous lisons ASES.

5. L'abréviation du nom de Nîmes (fig. 2).

L'épigraphie des numéraires des Gaules vient-elle de s'enrichir d'une légende abrégée en caractères grecs par les soins de M. A. Soutou? Il s'agit de l'inscription considérée comme empreinte en caractères celtibériques déformés, sur les espèces cataloguées dans notre médaillier national sous les n°s 2701-2706¹, translittérée par A. Heiss en ISV et en LIIV par Amardel, qui croyait y voir une concordance avec *Livonia* ou *Liguria*, souvenir des Ligures. En 1931, G. H. Hill estimait qu'il s'agissait de la corruption quasi cacographique d'une inscription originale ibérique, tandis que A. Tovar, plus récemment, lisait encore LSM (ou LSN ou LSV)².

1. Il s'agit de monnaies de bronze d'un poids assez irrégulier, allant pour les quatre exemplaires de la Bibliothèque nationale de 6,10 à 10,05 g. Le travail ici commenté est intitulé : *Une monnaie gauloise à légende ibérique controversée: N M Y* (Ogam, XIV, 1962, p. 131-142, pl. 41-43, fig. 3).

2. A. Blanchet concluait à « des lettres celtibériennes lues à tort N M Y » (*Traité des monnaies gauloises*, Paris, 1905, p. 436, n. 1), mais il ne donnait pas d'avis positif.

M. A. Soutou s'est attaché à la question en numismate, nous livrant d'entrée de jeu la conclusion dont il nous invite à suivre la démonstration. En cette inscription jusqu'alors incertaine, il voit « l'abréviation du nom antique de Nîmes transcrite en lettres grecques et apposée sous des types d'inspiration ibérique mais de facture gauloise ». C'est NMY, abréviation de NEMAY, leçon déjà connue en lettres grecques sur les monnaies, du nom incomplet de *Nemausus* ou de celui de ses habitants¹.



Fig. 2. — La légende de BN 2704, d'après un agrandissement 3 X.

Au vrai, nous dit l'A., la lecture d'Amardel tombe par le fait qu'elle négligeait le point médian de la lettre n° 2 ; celle de Tovar n'est guère plus convaincante, puisqu'elle suppose le déplacement, arbitraire, du point de la lettre n° 1, et, finalement, celle de Hill équivaut à un *non possumus*. La critique, objective et recevable, de M. Soutou l'autorisait donc à reprendre ce petit problème *ab ovo*. Nous avons affaire à une monnaie que la topographie des découvertes place entre des jalons assez distants : Toulouse, Foix, Narbonne, Nîmes. Aucun exemplaire n'a jamais été signalé au sud des Pyrénées. C'est une suite rare, dont la distribution se limite au territoire antique correspondant aux plaines du Languedoc.

Le type est ibérique, la facture, gauloise. L'espacement entre les signes nous indique clairement que la légende est formée de trois lettres, de style bouleté. Au sein de ces formes — et de là vient tout l'embarras — il arrive

1. BN 2709-2716 : monnaies d'argent à revers imité d'un type de denier romain. Poids 2,03 à 2,37 g. — La Tour, *Atlas des monnaies gauloises*, Paris, 1892, pl. VII, 2709.

que l'un des points se trouve isolé, sans lien apparent avec le reste du corps de la lettre. Dans le détail, la lettre n° 1 se présente comme une haste oblique vers la droite dont le sommet repose, sans la toucher tout à fait, sur la tête d'une petite haste, presque verticale, tandis qu'un point libre se trouve à droite, en haut du signe. Cet ensemble, atypique, convient cependant à un *nu* aux yeux de M. Soutou. La lettre n° 2 est faite d'une haste un peu oblique vers la droite, suivie, à droite, d'un point situé un peu au-dessus de la ligne de pied et, plus loin, d'une haste oblique vers la gauche. Sur le modèle reproduit en agrandissement¹, on voit une fine ligne unir ces deux derniers éléments du signe, alors qu'elle fait défaut aux deux premiers. Cet ensemble conviendrait à un *mu*. Quant à la lettre n° 3, elle est gravée selon les conventions ordinaires et, bien que sa branche de gauche soit un peu moins ferme, le tout se présente comme un *upsilon* normal. En conséquence, nous sommes invités à lire, dans l'alphabet grec, la légende NMY. Il ne reste plus qu'à développer cette abréviation.

L'auteur a fait son enquête pour aboutir à des considérations de style, auxquelles nous nous permettrons d'ajouter ici quelques remarques dans le même sens. Il arrive d'observer, sur des monnaies tardives de la Grèce, dont la légende est en caractères bouletés, des formes inachevées, sur lesquelles les points ne sont pas reliés au corps de la lettre. Si nous consultons l'un des plus récents recueils de monnaies grecques², nous y voyons, par

1. C'est un des deux exemplaires du musée de Foix, qui paraît provenir de Saint-Jean-de-Verges (Ariège, arr. et canton de Foix). Voir l'article d'A. Soutou, pl. VI, fig. 2.

2. Paul Naster, *La collection Lucien de Hirsch*, Bruxelles, 1959, p. 158, n° 949, pl. L, 949 (rubrique : Macédoine, province romaine — après 148 av. J.-C.).

exemple, le mot MAKHΔONΩN pour lequel non seulement le *kappa* n'est pas complet, du fait que le point supérieur droit n'y est pas uni à la haste, mais encore un *nu* terminal dont la liaison graphique entre les deux hastes est à peine esquissée.

Dans les séries barbares, les exemples de même nature sont légion. Il ne faut pas se dissimuler à quel point les artistes indigènes savaient peu lire et comment leur travail consistait souvent en un artisanat d'imitation. Les points, balisant en quelque sorte le champ de la lettre, ces braves ouvriers les tenaient logiquement pour l'essentiel de la forme et, par corollaire, les tracés intermédiaires pour des accessoires de caractère contingent. Cela au reste correspondait pleinement à leur goût ; ils en ont donné acte par un style épigraphique tout personnel, parfois mué en simple système décoratif. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir, à la planche XXX, l'*Atlas des monnaies gauloises* de La Tour et de regarder la huitième rangée¹. Cette tendance esthétique incoercible, qui assimile tout le reste quand elle le peut, nous la voyons encore admirablement soulignée dans le même ouvrage, en contemplant ce qu'ont pu devenir les tétradrachmes de Thasos sous le burin de ces graveurs. A la planche L, on peut voir le dessin du n° BN 9693, sur quoi la légende est encore relativement proche du modèle, puis celui de BN 9685, où triomphe le système barbare. A distance, l'impressionnisme du modèle est respecté, mais de près il n'y a plus que des points à la place de la légende. Il nous semble donc fondé de placer cette tendance esthétique à la base de la liberté que cherchait à prendre avec les données d'une structure formelle un graveur indigène, sans avoir cons-

1. BN 7577, 7580, 7583, 7585.

science de dénaturer une signification qu'il n'appréhendait qu'obscurément.

Bien que la monnaie ait été signalée à Nîmes même, on pourrait opposer à l'auteur une répartition peu convaincante et même une carte peu claire. En effet, la sanction géographique d'un groupement de découvertes manque. C'est peut-être qu'il s'agit d'une monnaie plus ancienne, dont la distribution était déjà large et qui n'était plus émise lorsque les causes majeures d'enfouissement des autres séries se sont présentées. Nous avons rencontré de telles circonstances à plusieurs reprises¹. Pour localiser une monnaie, c'est-à-dire l'attribuer à un peuple, le critère topographique n'est pas toujours net, lorsqu'il s'agit d'émissions anciennes et de monnaies ayant circulé dans une époque calme. Au contraire, le critère typologique, résultant de comparaisons avec les numéraires de la contiguïté, se trouve souvent déterminant, le monnayage à l'épreuve prenant place comme un carré manquant dans une mosaïque.

L'auteur n'a pas agi de manière inconsidérée en rappelant que l'écriture grecque semble avoir été privilégiée dans la région de Nîmes, comme l'attesteraient les inscriptions lapidaires et les monnaies BN 2698 (LT, pl. VI) et 2709 (*ibid.*, pl. VII) ; mais la plus grande difficulté vient de l'absence des voyelles, dont on n'a pas de réplique en numismatique gauloise, abréviation qui ne serait pas non plus habituelle en épigraphie grecque, en dehors de quelques différents monétaires, et qui demanderait à être établie

1. Voir la question des monnaies d'argent allié des *Veneti*, dans les *Mémoires de la Soc. d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, XXXIII, 1953, p. 17-22 ; aussi *Essai d'attribution du type armoricain à l'octopède*, dans les *Annales de Bretagne*, LXVIII, 1961, p. 71-81 et *Les monnaies de Togirix*, dans *Revue arch. de l'Est*, XIII, 1962, p. 102.

par des exemples du même phénomène empruntés à une langue indo-européenne antique¹. Une enquête caractérisque serait aussi fort utile. On connaît près de trente pièces ; il conviendrait de déterminer le nombre des coins de revers et de vérifier qu'il s'agit bien de formes constantes, en publiant une image de chacun des coins de revers représentés dans cette suite.

1. On ne saurait alléguer ici les monnaies de Numidie, dont les inscriptions sont en caractères puniques et les légendes réduites aux consonnes ; le nom de Syphax se note SPHQ, celui de Vermina devient VRMND et celui de Masinissa MSNSN, etc. Cependant, de telles formes donnent souvent naissance à des incertitudes et à des hypothèses variées. C'est ainsi que, pour une monnaie de Masinissa, selon Berger, E. Babelon objectait que l'on pourrait lire tout aussi bien le nom de Micipsan (*cf.* Jean Mazard, *Corpus nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, Paris, 1955, p. 32). En revanche, G. H. Hill, *Monnaies de la Narbonnaise avec inscriptions ibériques* (1931), p. 12, cite SO (Selo), MM (Μνῆμας), ΘKK, MNT.

DID GAWAIN, PERCEVAL,
AND ARTHUR HAIL FROM SCOTLAND ? ⁽¹⁾

PAR
ROGER SHERMAN LOOMIS

In her chapter on the triads in *Arthurian Literature in the Middle Ages* and in her monumental *Trioedd Ynys Prydein* Mrs. Rachel Bromwich has made such impressive and useful contributions to studies in Welsh literature and the Matter of Britain that one is inclined to welcome every fresh venture of hers in this difficult and obscure field. Her intimate knowledge of the material, as it exists in manuscript as well as in print, and her habitually cautious weighing of evidence seem to guarantee the soundness of her conclusions. And it would seem presumptuous for anyone less adequately equipped to question them. But I must take the risk, for in some of her recent publications, 'Celtic Dynastic Themes and the Breton Lays' (*Études Celtiques*, IX, 439-74) and 'Scotland and the Arthurian Legend' (*Bulletin Bibliographique de la Société Internationale Arthurienne*, 15, pp. 85-95), she has propounded theories on the basis of questionable evidence and has overlooked some, at least, of the possible objections. It is the latter of the two publications (which was read

1. Les *Études Celtiques* ont été heureuses d'accueillir le présent article du très distingué arthurianisant américain. Il va de soi que sur ce sujet qui, depuis bien des années, est la matière de nombreuses et savantes discussions, la contribution et les thèses de M. Loomis ne manqueront pas de soulever certaines observations. Les *Études Celtiques* envisagent d'accueillir ces critiques comme elles ont accueilli l'important travail publié aujourd'hui. — La Rédaction.

at the Arthurian Congress at Aberdeen in 1963) that I venture to criticize, however brashly, in this article. Happily, there is in the first four pages little with which anyone who has given these matters attention would disagree. That Chrétien's *Yvain fils Urien* had a prototype in Owain son of Urien, who fought the Angles of Northumbria late in the sixth century, no one is likely to deny. But is it quite accurate to state that the transference of the names into French took place through manuscript sources 'virtually without change'? The difference in written form between *Owain* and *Yvain* or *Ivain* seems to me striking, even though it concerns only two letters. It could be due to scribal carelessness, but, as I pointed out in *Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, pp. 273, 492, considering the derivation of the poem *Yvain* from Breton *conteurs*, an entirely satisfactory explanation of the hero's name is supplied by the Breton name *Ivan*, which is recorded in the eleventh century. The substitution of *Ivan* for *Owain* could have taken place in written transmission, but more probably, it would seem, in oral; and the second syllable might have been influenced by *Gauvain*. But the ultimate derivation of *Yvain fils Urien* from the historical Owain son of Urien remains uncontested and incontestable. Here we do have a hero of Northumbria or the Scottish border whose fame survived for centuries in Wales and Brittany, not to mention Scotland.

As regards a peripheral matter, the association of Urien in the French Vulgate cycle (not in Chrétien) with a region called *Gorre*, Mrs. Bromwich describes it as 'a vague and geographically unspecified territory'. To be sure, she is quite correct; one cannot find it on any authentic map, but she might have added for the benefit of the curious that in Chrétien's *Lancelot* the land of *Gorre* or

Goirre is identifiable. It is water-girdled, being accessible only by two bridges. It is the land of Meleagant, who is generally identified with Maheloas, lord of the *Isle de Voirre*, and with a Welsh Melwas, lord of *Ynys Wydrin*, 'Glass Island', the Welsh elysium. That *Voirre* could be corrupted into *Goirre* by the scribal substitution of *G* for *V* is demonstrated by the 15th century rendering of *Erec*, where *Isle de Voirre* has become *isle de guerre*. All this I pointed out in *Arthurian Tradition*, pp. 218-22, 484, and there is no mystery as to the origin of the name *Gorre* or *Goirre*. Why the association with Urien? The authors of the Vulgate cycle were Frenchmen who knew almost nothing of British geography, and caprice had free play. We need seek no profounder explanation of the association of Urien with the imaginary land of *Gorre*.

These questions of nomenclature and toponymy may seem of minor significance, but they become important as Mrs. Bromwich tries to generalize from the fact that Urien, Owain, Rhydderch, Gwenddoleu, and Drustan were historic figures of Northern England and Southern Scotland, as most scholars, perhaps all, would admit, to the conclusion that Gawain, Perceval, and Arthur were likewise originally heroes of the North. These are highly controversial questions, and agreement may never be reached, but, unless I am much mistaken, the evidence does not favour the origin of Gawain and Perceval as historic personages of Scotland and Northern England, and even less does it favour the supposition that the historic Arthur won his fame, by his victories, not against the Saxons in Southern England, but against the Angles of Deira and Bernicia. It is to these propositions, though expressed with due caution, that Mrs. Bromwich lends the weight of her prestige as a scholar. But I am sure that I am not the only one to feel that she has overestimated

the arguments in their favour, and that she has underestimated, and to some extent ignored, the arguments against them.

What of Gawain? Every Arthurian student knows that the name Gauvain in Chrétien's *Erec*, *Yvain*, and *Perceval* is replaced in the corresponding (though not necessarily derivative) Welsh tales, *Geraint*, *Owain* and *Peredur*, by Gwalchmai. The same substitution takes place in the Welsh translations of Geoffrey of Monmouth's *Historia Regum Britanniae*. Needless to say—and I am sure Mrs. Bromwich would offer no objection—in all these scores of cases, Gwalchmai has been substituted for Galvain or Gwalgwainus or other similar form. But we are asked to believe that this reversed the original process, and that Gwalchmai was a Briton of the North, like Owain, and that his name was corrupted into Galvain, Gauvain, etc.

To the evidence which shows Gwalchmai to be a substitute for Galvain Mrs. Bromwich opposes two cases which seem to her to prove that Gwalchmai belonged to an earlier Welsh tradition, uncontaminated by French or Anglo-Norman developments of the Arthurian legend. '*Culhwch and Olwen* depicts Gwalchmai as Arthur's nephew, his sister's son, and the *Triads of Horses* list his *Kein Caled*, a name which all are agreed in seeing as the equivalent of Gauvain's famous horse *le Guingalet*.' But the two passages are by no means free from the suspicion of French or Anglo-Norman influence. *Culhwch and Olwen* was probably set down not long before 1100—a period when French Arthurian material had already reached the Po valley, as proved by the Modena sculpture, and must surely have crossed the Severn. Moreover, the passage which introduces Gwalchmai bears the earmarks of an interpolation. *Culhwch* 'called Gwalchmai

the son of Gwyar, because he never returned home without achieving the adventure of which he went in quest. He was the best of walkers and the best of riders. He was Arthur's nephew, his sister's son, and his cousin.' This citation is not included in the long list of Arthur's warriors and seems to be an afterthought. Most significantly, Gwalchmai achieves no adventure, and drops out of the story. If, therefore, as we have good reason to believe, the passage is an addition, due to the spreading renown of French Galvain, it could have been inserted at any time up to the date of the earliest extant manuscript of *Culhwch*, ca. 1300. The references to Gwalchmai in the Dingestow *Brut*, derived from Geoffrey's *Historia Regum Britanniae*, may be much earlier than this interpolation in *Culhwch*.

The *Triad of the Horses* in the Black Book of Carmarthen (ca. 1200), which is offered as another proof of a purely native tradition of Gwalchmai and his horse Keincaled, is hardly more convincing, since one of the three steeds belonged to Gilbert mab Kadgyffro, who bears a Norman name and is identified with one or other of the Counts of Clare who ruled Ceredigion during the first half of the twelfth century. Since this name betrays Anglo-Norman influence, there is no reason why Keincaled, the horse of Gwalchmai, should not be a rendering of 'le Guingalet', Galvain's horse, mentioned in Chrétien's *Erec* at least twenty-five years before the Black Book was transcribed.

The case, then, for Gwalchmai as the original name for which Galvain and Gauvain were substitutes rests on only two texts, as against the scores of passages in *Gereint*, *Iarlls y Ffynnon*, *Peredur*, and the Welsh *Bruts*, where Gwalchmai has patently replaced Gauvain or Gualguainus. Of the two texts one first appears in a manuscript of about 1300, the other in a manuscript of about 1200. The

Culhwch passage has the earmarks of an interpolation; the triad gives evidence of Anglo-Norman contamination. Instead of proving the priority of Gwalchmai over Galvain, these passages tend to prove the opposite.

There are other objections to Mrs. Bromwich's thesis which, so far as I know, have not been answered. No one has explained why William of Malmesbury and Geoffrey of Monmouth, as well as all the French chroniclers and romancers and their derivatives, consistently terminate Gawain's name with an *n* if the original Welsh form was Gwalchmai. No one has explained why the earliest Continental form, *Galvagin*, on the Modena archivolt, dated 1099-1120, is trisyllabic if derived from a dissyllable. No one has explained why in all the vast literature about Gawain there is no trace of Gwalchmai's father or mother, Gwyar. Why, on the contrary, do they agree that Gawain's father was Lot and his mother Morcades or Morgause?

Elsewhere I have elaborated a case for the derivation of *Galvagin* from the trisyllabic epithet *Gwallt-advyn*, meaning 'Bright-Hair'. Slightly corrupted by the omission of *d*, it is applied in *Culhwch* to Gwrvan. It harmonizes with Gawain's famous solar attribute of increasing in strength till noon and then declining. It is nearly synonymous with the epithet *Gwallt-euryn*, 'Golden-Hair', which is applied in *Culhwch* to Gware and in *Pwyll* to Gwri. It is remarkable that while one of the sons of Lot is Galvain, three others are named Gurehes, Guahries, and Agravain, a metathesized form of Gwrvan. Most remarkable is the parallel between Gawain and Gwri. Both were paragons of fine manners, good looks, and prowess. Both Gwri and Gawain were born under circumstances which brought shame to their mothers; both were discovered as foundlings, swaddled in a rich cloth, and their

gentle birth was recognized; both were baptized; both, after a precocious boyhood in charge of foster parents, were given to a prince or emperor to rear; both, after this ruler's decease, inherited his dominions.' In short, the derivation of Gawain from Gwallt-advwyn fits into a whole complex of facts which the derivation from Gwalchmai fails completely to account for. Immensely learned in medieval British history, Mrs. Bromwich seems to have neglected the mythological strain in the Arthurian tradition.

Even if one were to concede that she is right in deriving Gawain from a historical Gwalchmai—a substantial concession considering the flaws in her argument—there is little to prove that he was a hero of the North. No Gwalchmai is listed among the *Gwŷr y Gogledd*. Unlike Urien, Owain, Rhydderch, and Drust, his connection with North Britain or Scotland is not certified by any reliable historical source. He is not mentioned in the *Gododdin* or in the poetry of the *cynfeirdd* which celebrates heroes of that region. Surely, this silence on the part of all the decisive sources of information warrants an attitude of extreme scepticism, and it is not removed by the comparatively late and unreliable evidence Mrs. Bromwich adduces, which consists of William of Malmesbury's statement that Walwen, Arthur's nephew, reigned over Walweitha (Galloway), Geoffrey of Monmouth's assigning to Gualguainus' father the kingdom of Lothian, and the fondness of a few late poets of the Northwest Midlands and the North for Gawain as a hero, particularly the authors of the *Carl of Carlisle* and the *Awntyrs of Arthur*.

Most medievalists will recognize, as the Arthurian scholars Bruce and Brugger have already done, that the connection of Walwen with Walweitha is an instance of that aberration, so characteristic of the period, which linked

place names to persons on the basis of a rough similarity of sound. If this kind of evidence is valid, then Britannia derives its name from Brutus, as Geoffrey of Monmouth informs us! Geoffrey's linking of Lot with Lodonesia is obviously another example of the same aberration, and deserves to be taken just as seriously. If the 14th and 15th century poems which localize Gawain's activities in Cumberland showed signs of preserving an ancient tradition in the way of archaic personal names or archaic plots, one might suspect the survival in this region of a Northern legend of Gawain, in spite of the absence of any proof of a Northern Gwalchmai. But in content and nomenclature these late romances show affinity, not with ancient Welsh traditions but with French romances, an Italian exemplum, and the pious English tale of the Trental of Pope Gregory. The internal evidence of the Northern Gawain romances invalidates the claim that they preserve vestiges of an ancient Celtic legend of Gwalchmai.

Turning our attention to Perceval, let us note that the sole authority adduced by Mrs. Bromwich for his origin as a historic hero of North Britain is *Peredur*, which states that 'Earl Evrauc held an earldom in the North, and he had seven sons, ... and his seventh son was called Peredur.' In the first place, one could scarcely find a less respectable source of Welsh history than this early 13th century narrative, made up principally of blurred and muddled recollections of French and Anglo-Norman romance. Secondly, one seeks in vain for any other notice of a Peredur son of Evrauc. Thirdly, Evrauc himself is patently a character created out of the Welsh name for York, Ebrauc, just as Geoffrey of Monmouth created a King Ebraucus out of the same name. Fourthly, the French romances of Perceval and their derivatives are unanimous and emphatic in representing the hero as a

Welshman, Chrétien even specifying that he first met Arthur's knights near 'li destroit d'Esnaudone', the mountain-pass of Snowdon (*Arthurian Tradition*, p. 490). Fifthly, if one is looking for a prototype of Perceval, one may find a much more satisfactory one than Peredur son of Evrauc in the legendary figure of Pryderi, whose story in the mabinogi of *Manawydan* presents three striking parallels to the *Didot Perceval* (*Arthurian Tradition*, pp. 341-44), and whose association with Brân in *Branwen* seems to be reflected in Perceval's association with Bron, the Fisher King, in the same French romance. Professor Newstead, in fact, has demonstrated at length that Perceval's father also must have been derived from Brân the Blessed (*Romanic Review*, XXXVI [1945] 3-31). I would go so far with Mrs. Bromwich, however, as to grant that the name *Peredur* (as distinct from any historic person so called) suggested the name *Perceval*, providing an intermediate form between *Pryderi* and *Perceval*.

What of Arthur himself, the centre of the great tradition? Did he come from Scotland? Were the triumphs which rendered him glorious mainly localized in North Britain? No text gives the impression that he was born and brought up in the North. He is absent from the list of the *Gwŷr y Gogledd*—a very odd omission if he belonged there. He is not, like Owain and Urien, the subject of early Cumbrian panegyrics. To be sure, as Mrs. Bromwich points out, he was mentioned in the *Gododdin*, which she would put as early as the 9th century at least, and which other scholars have pushed back to the 7th. It is a lament for a disastrous defeat suffered by a warband of Britons from southern Scotland. Of one warrior it is said that 'he fed black ravens on the wall of the fortress, although he was not Arthur'. What does this prove? To Mrs. Bromwich it suggests that Arthur was a Northern British

warrior of an earlier generation. But the text says nothing of Arthur's origin or the sphere of his activities. All that is necessary to account for the allusion is to suppose that these activities were so outstanding that his fame reached the poet of the *Gododdin*, who used him as a standard of comparison. The plain fact is that no one knows and no one can say where Arthur was born or what place he would call his home.

Everyone would agree, I suppose, that his reputation rested on his military exploits and that they were directed mainly against the Angles or the Saxons or both. Most scholars now seem to agree that the date was about 500, and that Nennius's list of twelve victories is not reliable, the names of the sites being borrowed, probably, from a poetic catalogue. Of these, in my opinion,—and I think many scholars would agree,—only two can be identified with certainty, namely, the Wood of Celydon in Strathclyde, and the Urbs Legionis, Chester. All other localizations are based on more or less plausible guesses. Now one of the reasons for rejecting Nennius' list is that at the time when Arthur made his reputation as a battle-leader, there were no Angles, no Germanic invaders, to be found in either Strathclyde or the neighborhood of Chester. The Anglian conquest of Deira and Bernicia did not even begin till much later, and it never got as far as Strathclyde. With these facts and conclusions Mrs. Bromwich, I believe, would agree, but she holds out for the possibility that Arthur might have been fighting Picts or Scots or rival British factions in Strathclyde or near Chester. This possibility cannot be excluded, but it affords no very solid foundation for the claim that Arthur was primarily a warrior of the North.

Where, then, did he achieve his fame? Common sense would answer, where he could find formidable enemies to

fight about the year 500; and that means in Southern England, where the Jutes and Saxons were pressing westward from their settlements in Kent and around Southampton Water. Needless to say, this is supported by the *Anglo-Saxon Annals* and by Nennius. Let me quote the crucial passage: 'In illo tempore Saxones invalescebant in multitudine et crescebant in Brittannia. Mortuo autem Hengisto, Oetha, filius eius, transivit de sinistrali parte Britanniae ad regnum Cantorum... Tunc Arthur pugnabat contra illos in illis diebus cum regibus Brittonum, sed ipse dux erat bellorum.' There is nothing dubious about this. Oetha, son of Hengist, the conqueror of Kent, came down from the North to the South, and it was in the South that a coalition of British kinglets, under the leadership of Arthur, met and checked the Saxon and Jutish drive to the west in a series of battles, probably between Kent and Salisbury Plain. Both Nennius and the *Annales Cambriae* agree in placing the supreme victory at Mount Badon, and both attribute it to Arthur. The latter dates it either 516 or 518, according to the method of calculation. There is nothing in this record, of course, to support the hypothesis of a Northern Arthur; quite the contrary. Mrs. Bromwich herself is inclined to place Mount Badon at Badbury Rings in Dorset.

But she seems to deny, in spite of the combined testimony of Nennius and the *Annales Cambriae*, that Arthur had any part in the Battle of Mount Badon; she goes even farther and credits him only with the battle of Camlann in which he and Medraut (Modred) died. The one memorable historic fact connected with Arthur, according to this interpretation, was his death in battle, and the victory over the Saxons at Mount Badon is denied him.

Why? Because Gildas, the Welshman, writing about

540, though glorying in the check which the victory at Mount Badon had administered to the Saxon drive, with results that lasted for forty years, does not mention Arthur. This silence does, of course, offer a problem, and historians have long recognized it as such, Gildas being almost a contemporary of Arthur. But the lack of testimony by Gildas is by no means sufficient to counterbalance the positive testimony of Nennius and the *Annales Cambriae*. What if 'the style of the allusion to the battle in the Welsh annals is not consistent with the extremely concise style maintained throughout the other early entries'? Does this prove that Arthur had no part in the battle, or that he was a hero of the North?

The historians and the literary historians have advanced adequate explanations of Gildas' silence. Sir John Lloyd remarks: 'If Gildas refrains from giving the name of the victorious commander, that is of a piece with the reticence shown in this respect throughout his book; it is with him the exception to introduce a name, even where the narrative obviously calls for it.' Sir Edmund Chambers is of much the same opinion: 'It is of course odd that Gildas should make no mention of Arthur. He is, however, primarily a preacher rather than an historian, and is chiefly concerned to flagellate the kings of his own day.' Bruce may be quoted to the same effect, and his conclusion is: 'From the silence of such a work no inference can be drawn as to the matter in hand.'

So the battle of Mount Badon took place. It was an overwhelming victory of the Britons over the Saxons. Mrs. Bromwich asserts that 'a locality in southern Britain is beyond dispute'. But she is unwilling to give Arthur any credit for the victory; the only battle associated with him with certainty is, in her opinion, Camlann, of uncertain location, and there he perished.

How, then, did Arthur acquire his celebrity as a warrior if the only authentic record of his career proclaims its disastrous conclusion? This does not make sense. But the argument *ex silentio* is not always decisive, and the silence of Gildas is more than offset by the combined testimony of Nennius and the *Annales Cambriae*, which fits neatly into the historic setting and which ascribes the victory of Mount Badon to Arthur.

When much stronger arguments are put forward to prove that Gawain, Perceval, and Arthur were historic heroes of southern Scotland or northern England, I may be convinced; but till then I shall continue to believe that Gawain and Perceval derived from prominent figures of Welsh mythology, and that Arthur, wherever he was born and brought up, achieved his renown by fighting Oetha, Hengist's son, in the south of England and inflicting on him a sanguinary defeat which stopped for a time the Saxon occupation.

SOME POPULAR MOTIFS IN EARLY WELSH TRADITION¹

PAR

KENNETH JACKSON

In my recent *The International Popular Tale and Early Welsh Tradition* (Cardiff, 1961) I tried to show that Wales, like all the other countries of Europe, has its share in the enormous mass of wandering international tales which characterise so strikingly the oral popular narrative of Europe and Asia, and that this share can be traced already in the very early sources of Welsh literature such as the *Mabinogion*. I should like to add a sort of appendix to this by noting six or seven further motifs seen in early Welsh literature which, though they are not by any means so obviously *international* in the wide sense, if at all, are at any rate clearly paralleled in the literature and folklore of the other Celtic regions of the British Isles. Some of these parallels have already been noticed previously by scholars, but they are mentioned here because this does not always seem to have become very well known; while others have not been pointed out at all before, so far as I know. It may be of some interest to have these brought together. It is not suggested that there is any direct connection in any single instance, but they do seem to be certainly or probably examples of migratory themes or shared and connected beliefs, or at least show certain striking similarities.

1. A lecture delivered at the International Congress of Celtic Studies, Cardiff, July 1963.

The first episode in the Mabinogi of Pwyll, Lord of Dyfed, tells how Arawn, a king of the Otherworld or Fairy World, persuades Pwyll to go there and fight a duel on his behalf against another Otherworld king, Hafgan, who has been oppressing Arawn. Arawn is pledged to meet Hafgan in a year's time and to fight the duel; but he undertakes to transform Pwyll into his own likeness so that no one shall know that he is not Arawn, and in that disguise Pwyll is to fight and kill Hafgan according to a procedure which Arawn carefully prescribes. Now, it is generally believed, and probably rightly, that Pwyll himself represents a mythological being too, in fact another lord of the Otherworld, as his title 'Chief of the Otherworld' and other evidence shows. If so, nevertheless the first Branch of the Mabinogi treats him as a purely human being when the story begins, an ordinary mortal lord over part of South-west Wales, and so far as this part of the story goes it may well represent a tale put together to explain how it was that this person first became associated with the Otherworld and acquired his position as a supernatural ruler there. Of course, his character as an Otherworld god would doubtless be primary, and very much older than this invention, but it is quite natural that a tale might grow up that he was originally a human being who later became a god. Such ideas are familiar in mythology.

The legend that a king of the Celtic Otherworld has hostile relations with another such king or kings; that to succeed in the struggle he requires the assistance of a human being; and that this human being, having gone to the Otherworld to help the first king against his enemies and having defeated them, afterwards himself becomes a king there and remains there as such—all this is closely paralleled in early Irish story and has some important

analogies in modern Irish folklore. The best early instance is 'The Adventure of Laeghaire son of Crimhthann'¹, which probably belongs to the 9th century and is therefore considerably older than the story of Pwyll as we now have it. This tale tells how a king of the fairies, Fiachna son of Réda, comes to Connaught and invites Laeghaire, the son of the king, to come to fairyland and help him against another fairy king, Goll, who has abducted his wife. Fiachna has been seven times defeated by Goll, and they are engaged to fight an eighth battle that very day. Laeghaire, with fifty retainers, follows Fiachna and they fight Goll and kill him, and in reward Fiachna gives Laeghaire his daughter Dér Gréine to wife. In the sequel Laeghaire re-visits his father to say farewell and then returns to Fairyland, where he becomes joint king with his father-in-law; and he never again returns to the world of men.

A better known version of the same motif in early Irish, though it is not quite so close to the story of Pwyll and is clearly less original than the Adventure of Laeghaire, is seen in the 9th century story, *The Sickbed of Cú Chulainn*². Here a message is brought to Cú Chulainn from Labhraidh, a king of the fairy world, inviting him to come there and offering him the love of a beautiful fairy woman, Fann, if he will help Labhraidh in a battle against three other kings of the fairies. Cú Chulainn is persuaded to go and is welcomed by Labhraidh, and he defeats the fairy kings for him and is given Fann as his

1. See the edition, translation, and discussion in *Speculum*, XVII, 377 ff. A. C. L. Brown pointed out the connection between the relevant episodes in this story and in *Pwyll*, already in 1903, in *Harvard Studies in Philology and Literature*, VIII, 46.

2. See edition by Myles Dillon, *Serglige Con Culainn* (Dublin, The Institute for Advanced Studies, 1953).

reward. It is impossible, however, for the tale to continue in what is doubtless the primitive form, since an eternal life as king in Fairyland will not suit Cú Chulainn, whose story is very different; and in due course he returned to Ulster. Evidently a legend more suitably attached to Laeghaire son of Crimthann has become applied to Cú Chulainn, but with a necessary and rather important modification at the end. Indeed there is the same modification in the Mabinogi of Pwyll, since he too returns to the world of men, as he too is required to have further adventures there; but in spite of that, Pwyll is doubtless fundamentally an Otherworld deity, whereas Cú Chulainn is nothing of the kind. The mortal hero's reward, the love of a beautiful fairy woman, is evidently an integral part of the plot, but in the episode in Pwyll this has been very much modified by the introduction of the international themes of the transformation into the likeness of the husband and of the Chaste Brother¹. Such modifications to suit extraneous motifs inserted in the story are a familiar feature in the history of the popular tale. One more early instance in Irish may be briefly mentioned. In the 'Colloquy of the Ancients', dating from the end of the 12th century, Fionn and five others of the Fenians are lured into a fairy hill, and there the fairy sons of Midhir tell him that they have been fighting against Bodhbh Derg, another king of the fairies, and to-morrow are to fight him again, and that they have brought him and his men there to help them, because they are outnumbered². The Fenians fight the army of Bodhbh Derg and do fearful slaughter, but the battle is inconclusive and the tale meanders off into other episodes without the

1. Cf. Jackson, *op. cit.*, pp. 81 ff.

2. W. Stokes, *Acallamh na Senórach* (W. Stokes and E. Windisch, *Irische Texte* IV, 1; Leipzig, 1900), ll. 5005 ff.

theme of final victory and Fionn's reward in the shape of a fairy woman; still less, naturally, the motif that he himself became an Otherworld king.

One may ask why these kings of the fairies call in the assistance of mortals in their wars against their peers. The tales summarised do not specifically say. One would have thought that weak ephemeral mortals would be of little use to the divine, glorious, and immortal inhabitants of the Otherworld. It is arguable, however, that the fairies are themselves but insubstantial, shadowy, and weak when it comes to heroic deeds of strength; that their origin as the spirits of the dead, as Homer's 'strengthless heads of the dead', manifests itself unambiguously here; and that the assistance of a mighty, even if mortal, human warrior is required to give them solidity, just as Homer's ghosts needed a drink of blood before they would speak to Odysseus. The evidence of modern Irish folklore suggests that this interpretation is correct. There is a very interesting little note printed in *Béalóideas* in 1928¹ in which an informant aged 71, living at Ballinskelligs in W. Kerry, declares that the fairy host had no power without a human being in their company. This categorical statement is further borne out by the theme popular in Irish folklore that the fairies of some given region in Ireland hold hurley matches against those of some other region—the Fairies of Munster versus the Fairies of Leinster and so on—and that one side enlists the help of a mortal man who joins their team, in consequence of which they win the match. For instance, in a story from Ballinrobe² a man joins the fairy host of Connaught in playing a game of hurley against the fairies of Munster, and the story-

1. Vol. I, 30.

2. D. Hyde, *Beside the Fire* (London, 1910), p. 86 f.

teller specifically says: 'The fairy host has to have two living men with them when they are fighting or playing hurley, and that was why Domhnall Beag [one of the Connaught fairies] brought Páidín Ó Ceallaigh [the human concerned] with him¹.' The context shows that by 'two living men' he meant one on each side.

It seems evident, then, that in Irish belief the kings of the Otherworld needed the assistance of a human being in their contests with their rivals because the human could in some way supply a kind of power, a *mana*, which the Otherworld people lacked; and it is a reasonable inference that the closely similar episode at the beginning of *Pwyll* is a version of the same popular motif, whether of direct Irish origin or going back to a Common Celtic source. This point was made nearly fifty years ago by Baudiš in an article in *Folklore*² in which he compares 'The Sickbed of Cú Chulainn', but this does not seem to have attracted much attention, and it is probably worth emphasising it again. This means that the presence in the First Branch of the Mabinogi of the theme of Arawn's invitation to the Otherworld to fight his enemy for him requires no explanation other than that it is a motif popular in early Celtic storytelling, and certainly no more elaborate and recherché explanation; and that any theory about *Pwyll* which does not take into account the occurrence of this same motif in the Irish sources is likely to be mistaken.

As an appendix to this one may add that the story of *Pwyll* and Arawn involves a bargain whereby one hero who has offended another undertakes, in atonement for the

1. *Op. cit.*, p. 88.

2. *Folklore*, XXVII (1916), 35. I should like to correct a slip in my *International Popular Tale and Early Welsh Tradition*, p. 122, where I said that Baudiš was 'not aware of the valuable additional proof which exists in modern Irish folklore'. I should have said 'made no use of'.

offence, to kill a king who is the offended hero's enemy. The same motif is seen in the Middle Irish tale 'The Battle of Crinna', where Cormac king of Ireland is engaged in a war with Fergus Blacktooth king of Ulster, and obliges the hero Lughaidh Lágha, who has killed Cormac's own father in battle, to undertake to kill Fergus for him in recompense for this slaying¹. It may be that we have here another instance of a migratory motif appearing both in Ireland and in Wales, at about the same time; the suggestion is at any rate worth making.

Another such comparison which may be made, but with some caution, arises from the episode in the Fourth Branch of the Mabinogi where Lleu's wife Blodeuedd importunes him to let her into the secret of the conditions under which alone he can be killed; and which, it turns out, consist of his taking up an extraordinary attitude in improbable circumstances and being then struck with a spear made under certain narrowly defined conditions. In the sequel when Blodeuedd's adulterous lover Gronw hurls the spear at Lleu he is not in fact killed, but instead he changes into an eagle and flies away with a scream; and, the story continues, 'he was not seen again after that'. Now, it is clear that the story cannot allow Lleu to be killed, as the motif taken by itself demands, since he is reserved for further adventures, and the transformation to a bird is a substitute for this. Such transformations are a well-known symbol for death in folklore—narrative euphemisms, as one might say—and consequently the motif here strictly speaking needs no further explanation. Nevertheless there is a rather interesting parallel in Irish some form of which, one may venture to suggest, may have played a

1. Text of the Book of Lismore, S. H. O'Grady, *Silva Gadelica* (London, 1892), I, 320, 322, translation II 361, 363. The text of the Book of Leinster, facsimile p. 328.

part in shaping the story of Lleu. At any rate the two tales have certain rather striking common features, to which I should like to draw attention without necessarily asserting a direct connection. Let us express the Welsh episode as follows: an inquisitive wife persuades her husband to reveal to her certain secrets, namely, how he can be killed; he does so, but she uses this knowledge treacherously to harm him, and he changes into a bird and flies away, not to be seen again. The Irish version tells that an inquisitive wife pesters her husband to reveal to her certain secrets, namely his powers of magic; he does so, but she breaks a taboo which he had imposed, and he changes into a bird and flies away, never to return. The differences are clear, but so are the likenesses.

This story is found in the form of a legend popular in southern Ireland¹ with reference to Gerald Fitzgerald the fourth Earl of Desmond who lived in the second half of the 14th century; Gearóid Iarla as he is called in Irish tradition. The tale is that Earl Gerald, who lived at Castleisland in Co. Kerry, was a magician. His wife was always at him to get him to show her some of his magic tricks, but he always refused. At last however he gave in and agreed to give a demonstration, but only on condition that she should betray no emotion at the sight, and in particular should not show that she was afraid. When she promised this, he jumped from the castle windows into a lake below, and transformed himself into a series of shapes, each more wonderful or more hideous than the one before. Finally he turned himself into a water-monster and rushed towards the woman with open jaws, as if to swallow her; at which she very naturally screamed

1. E. g. *An Seabhad, An Seanchaidhe Muimhneach* (Dublin, 1932), p. 53, no. 25, from Millstreet, Co. Cork.

in terror. Thereupon Gearóid Iarla was transformed into a wild goose and was obliged to fly off to Loch Gur in Co. Limerick, whence he was never able to return. From this comes the popular saying *Imtheacht Gé an Oileáin, imtheacht gan fílleadh go bráth*—'The departure of the Goose of Castleisland, a departure without returning for ever'. The likeness here to the story of Lleu is of course by no means exact, as already pointed out, particularly over the nature of the secrets and the immediate cause of the change to a bird; though it may be said equally of Earl Gerald that this change stands as a symbol for death as much in his case as it does in Lleu's. At any rate the comparison shows certain remarkable likenesses.

A rather more obvious case of Welsh and Irish analogies is seen in the story of the attempt to catch up with a supernatural being after whom one is sent in pursuit, and how it is impossible to do so no matter how fast one rides or runs. This is familiar to students of Welsh in the episode in the *Mabinogi* of Pwyll where the Otherworld queen Rhiannon comes riding past Pwyll and one of his horsemen is sent after her but is unable to catch her, though he himself gallops and she seems to travel no faster than the ambling pace with which she rode at first—indeed she draws away from him. A well-known parallel to this is found in the Old Irish tale 'The Destruction of *Dá Derga's* Hostel'. King Conaire sees three red-headed riders on red horses before him on the road, dressed in red and carrying red weapons. He sends a man on horseback after them to interrogate them, but though he lashes his horse he is unable to come any nearer than the distance that a man could throw. From the words which the horsemen address to him it appears that they are the messengers of the King of the Dead, and an omen of ghastly

implication for Conaire. This analogue to *Pwyll* is familiar; a less well recognised one is seen in the Early Modern Irish Fenian tale *Féis Tighe Chonáin*¹. This episode tells how Fionn sees an ugly giant passing by carrying a screeching pig and accompanied by a beautiful girl. He sends Diarmaid after them, but however fast Diarmaid runs he is unable to come up with them. The tale then shows an unusual variation; the Fenians thereupon join the chase, but they too fail to catch the strange couple—and not only them, but Diarmaid too. The result is that they are all lured away into a magic mist, and the tale then passes on to other adventures not relevant to the present discussion. The giant with the pig and the girl are of course supernatural beings who are well known elsewhere in Irish story. The motif in the version in *Pwyll* that Rhiannon never seems to ride any faster and yet cannot be caught however fast the pursuer gallops is not stated explicitly in the Irish examples, but may well be implied. There is a curious dream-like quality about this; the nearest thing to it that I know in Celtic literature appears in the scene in *Culhwch and Olwen* where Culhwch and his companions see in the distance in a great open plain the fortress which they are seeking. They travel towards it all that day, and when they think they are near to it they are in fact no nearer than before; and they have to journey for another two days before at last they reach it, and then only with difficulty.

Culhwch and Olwen is a story full of fascinating folklore motifs. Right at the beginning of it we have the episode where the dying queen Goleuddydd makes her husband Cilydd promise not to marry again until a briar shall have grown two-headed on her grave. She secretly orders

1. See the edition by M. Joynt (Dublin, 1936), p. 15.

her tutor to keep the grave cleared once a year so that nothing shall grow there. After her death the king watches the grave to see whether anything has grown yet, but the tutor is keeping it clear, and nothing appears. But after seven years have passed he neglects this duty, and the briar grows and the king is free to marry. This little episode has some striking parallels in Irish folklore¹ in the form of a stock opening to stepmother stories. A dying queen puts her husband under *geasa* not to marry again until the grass has grown a foot high on her grave. Her daughter cuts the grass with scissors every night, but the king watches and eventually catches her at it, after which he feels free to marry again and does so. The immediate sequel in *Culhwch and Olwen* is that the new queen is not told that she has a stepchild and does not discover that she has until she is informed of it by a hag; the queen is unkind to her new-found stepson, as a stepmother should be. Here again is still another favourite theme in Gaelic stepmother stories; one may refer to it in Scottish Gaelic². The beginning of a version of Aarne-Thompson 451, the Twelve Raven Brothers, from Barra, has a witch tell the king's new wife that she has one or more stepchildren who are hidden away in concealment from her, and she advises the queen to sham sick and to pretend that nothing can cure her unless the stepchildren are brought home. This is done, and the story develops in its due course from the consequent theme that she treats them in characteristic stepmotherly fashion. It is rather remarkable that *Culhwch and Olwen* thus begins with two motifs which are typical of the opening of modern

1. E. g. D. Hyde, *Leabhar Sgeulaigheachta* (Dublin, 1889), no. 5, from Ballinrobe; An Seabhac, *op. cit.*, no. 55, from Ballyferriter.

2. E. g. J. G. MacKay, *More West Highland Tales*, I (Edinburgh, 1940), pp. 346 ff.

Irish and Scottish Gaelic tales about stepmothers; the Welsh tale bears various marks of Irish influence, as is well known, but the Gaelic sources for these two motifs are all very recent, so that these cannot be claimed as unquestionably further instances of such influence. None the less it seems likely that they are.

Another such motif, very strikingly shared once more by the Mabinogion and modern Gaelic folklore, was noticed as long ago as 1945 by Delargy in his magnificent Rhys Lecture 'The Gaelic Storyteller'¹. In the story known as the *Dream of Rhonabwy* in the Mabinogion Rhonabwy falls asleep and has an extraordinary dream. It begins with himself and his men being chased by a horseman, and as they run the breathing of the horse blows them further forwards away from itself as it breathes out and sucks them back towards itself, right up to its chest, as it breathes in. Delargy pointed out that there is a close analogy to this in an Irish folktale which he recorded in 1933 in Cárna, Co. Galway, a tale which he has since published in *Béaloideas*². The hero, Sir Slanders, spends a night in a castle with his uncle, who is a giant. When the giant snores Sir Slanders is dragged towards his open mouth and into it as far as the uvula, and when he breathes out in between he is blown up to the rafters; and the unfortunate man passes the night up and down like a ping-pong ball in this uncomfortable manner. I should like to add to this parallel quoted by Delargy that the same motif is found in Scottish Gaelic folklore. A folk version of the tale 'The Healing of Cian's Leg' was recorded last century on Tíree in the Hebrides, probably one of the longest orally-recorded Celtic folktales in existence, about 30,000

1. *Proceedings of the British Academy*, XXXI (1945), p. 219.
2. Vol. XXVIII (1960), 65 ff.; see p. 72 for this motif.

words in length, running to 80 pages of print¹. Here, a sleeping giant blows pieces of firewood back and forth across the cave as he breathes. Another version of the same tale, collected from an Oban shoemaker in 1881 or 1882², contains the motif of a giant in a cave by the sea who draws ships on the sea to him by breathing in, and kills and eats the crews. The hero is warned that when the giant is asleep the doors of his cave are forced to open inwards when he breathes in and are blown shut again when he breathes out, becoming shut so fast that they could not be forced with crowbars. Accordingly, when the hero approaches the cave the doors open and the giant's breathing drags him inside; all the stools, chairs, and pots in the cave are likewise dragged towards the giant's mouth along with him, so that they almost break his legs as they dash together. This motif is not rare in Scottish Gaelic tradition, and once again a theme from modern Gaelic folklore remarkably illustrates an early Welsh one; moreover, it has the air of being more primitive and more natural, and therefore more original, than the Welsh version. That the snores of a giant should drag a man back and forth seems more natural, if I may put it so, in popular storytelling than that the breathing of an ordinary horse should do so, even in a dream. It looks as if the tale of Rhonabwy has adopted a Celtic folktale motif and rather altered it, here.

Lastly, a question not so much of an actual episode appearing in non-Welsh Celtic tradition as well as in early Welsh, as of a concept—the concept of the close connection between death and dumbness. In the Mabi-

1. *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, XIV, 88, 98.
2. See D. MacInnes, *Folk and Hero Tales* (Waifs and Strays of Celtic Tradition, Argyllshire Series, II; London, 1890), pp. 240 ff.

nogi of *Branwen* the Welsh king Bran gives the Irish king a magic cauldron which has this wonderful property: if one of his men is killed, and if the body is thrown into the cauldron, he will be brought back to life again as well as ever by the next day, except only that he will be unable to speak. This silence, this inability or unwillingness to speak, is characteristic of the dead in some popular and popular literary belief. Thus O'Rahilly points out¹ that the account of the attack by the Sons of Mil on the Glass Tower in the middle of the sea, as told by Nennius² at the beginning of the 9th century, contains a reminiscence of this belief; the glass tower in the sea represents an Otherworld or land of the dead, and the point is that when the Sons of Mil address the occupants they do not reply—in effect, this is because they *are* the dead. O'Rahilly specifically compares the passage in *Branwen*; and one might add the well-known fact in popular belief that ghosts are unable to speak to you until you first speak to them. But another interesting parallel to the concept implicit in *Branwen* to which I should like to draw attention is found in the Irish legend of Tonn Tóime, the Wave of Tóime, as told by a Kerry source³. A certain holy man called Tóime founded a monastery at Rosbehy in Dingle Bay, but after his death it was inundated by the sea. Nevertheless once every seven years on May Day morning it was to be seen from the shore, rising out of the sea, and crowds used to gather on the beach to look at it. One time, four women were observed walking there, wearing silk shawls, which they presently hung on the

surrounding wall while they went and combed their hair. One of the onlookers was an O'Shea, who undertook to borrow a horse and ride out to steal one of the shawls—presumably the water was shallow enough, though the story does not say. He did this, but one of the women saw him, and said to another, in a kind of verse,

'You dumb hussy,
do you not see your shawl
being snatched from the monastery
by one of the O'Sheas
from the Strand of the Dead Women?'

The woman who owned the shawl then called on the Wave of Tóime to follow and take the shawl from him; the wave dashed up to him but he escaped it. The woman was then obliged to follow him herself; and the tale develops into the standard legend of the Mermaid or the Lady of the Lake. Here we have supernatural women on what is obviously an Otherworld island, one at least of whom is dumb—once again, the association of dumbness with the dead.

A rather remarkable twist is given to this idea in a story current in Scottish Gaelic. It is a quite well-known one; I quote from a version from Lewis¹. The fairies living in a fairy hill on the island of Bernera in Lewis used to come and borrow the cooking pots belonging to a certain man. One day when the man came home there was no meal ready for him because his pots had been borrowed and not returned. He sent his wife to beg one from a neighbour until the fairies should bring them back, but as she passed by the fairy hill she saw her own pot through the open doorway. Boldly she went in and snatched the pot and ran off, but an old fairy man in the hill let slip

1. T. F. O'Rahilly, *Early Irish History and Mythology* (Dublin, 1946), p. 493; cf. A. C. L. Brown, *The Origin of the Grail Legend* (Cambridge, Mass., 1943), p. 127, n.

2. *Historia Brittonum*, c. 13.

3. An Seabhac, *op. cit.*, no. 30.

1. Celtic Review, V, 155.

two fierce fairy dogs after her. The sequel, of her escape, does not concern us here; the point at present is that as the old man loosed the dogs he spoke a verse, saying,

'Dumb woman
who came to us from the Land of the Dead,
she has taken the cauldron with her in her hand;
loose Guth and let slip Garg.'

Now here we have an interesting paradox, a reversal of the normal conditions; here it is not the fairies who represent the Dead but the ordinary living human beings who do so. The idea is that the divine and blessed Dead or people of the Happy Otherworld live immortally in bliss, whereas in their eyes the race of mortal men are wretched miserable creatures who are themselves virtually no better than dead in the ordinary sense. The best known and most beautiful expression of this concept is of course the 8th century Irish tale 'The Adventure of Conle', where the Otherworld woman entices Conle to go off with her to what she calls the Lands of the Living and tells him that he himself in his present state is merely one of the ephemeral dead. The reason why all this is mentioned here is that in the first couplet of the verse spoken by the old man in the fairy hill, as just quoted, he describes the woman from what he calls the Land of the Dead as 'dumb'—*A bhean bhalbh, thàinig [oirnn] a tìr nam marbh*. Here *balbh* 'dumb' rhymes with *marbh* 'dead', and it is rather remarkable that in the verse spoken by the Otherworld woman of the Tonn Tóime story *balbh* is again rhymed with *marbh* with the same implications—*A mhéirdreach bhalbh* 'you dumb hussy' is rhymed with *ó Thráigh na mBan Marbh* 'from the Strand of the Dead Women'.

What I should like to propose, then, is two things. First, that the association of dumbness with the dead,

which is a familiar feature in popular folk and literary belief, appears for that reason in the motifs in *Branwen* and also in modern Irish and Scottish Gaelic folklore, and that once again we have in this an example of a theme in the Mabinogion paralleled in Gaelic oral tradition. But secondly, I would suggest that this association must have been considerably strengthened, in Gaelic-speaking regions at any rate, by the coincidental fact that *balbh* 'dumb' makes a perfect rhyme with *marbh* 'dead'. Whether early Welsh ever had a cognate **balw* which would rhyme with *marw* 'dead' is of course conjectural, but if it had, the same coincidence would have helped to spread the concept in early Wales.

LES GLOSES IRLANDAISES DU MANUSCRIT PARIS LATIN 10290

PAR
ÉDOUARD BACHELLERY

Les gloses en question ont été découvertes par M. Léon Fleuriot dans le ms. B. Nat. Lat. 10290 qui donne les premiers chapitres du texte latin de la grammaire de Priscien. Ce manuscrit du IX^e siècle présente la particularité de porter, sur ses 42 premiers folios, des gloses en vieil irlandais, vieux gallois et vieux breton.

Pour tout ce qui concerne ce document, nous renvoyons à Léon Fleuriot, *Dictionnaire des Gloses en Vieux Breton* pp. 5, 8, 31 sqq., — *Le Vieux Breton, éléments d'une grammaire*, pp. 13 sq.

L'intention de l'auteur de ces lignes était à l'origine de faire une simple publication des gloses irlandaises que porte ce manuscrit. Mais la comparaison des photostats de ce document avec l'édition du *Thesaurus Palaeohibernicus* t. II du texte latin glosé en irlandais du ms. de St Gall, a montré aussitôt que cette publication posait toute la question de la tradition du texte de Priscien et des gloses latines et celtiques qui y ont été ajoutées, dans les écoles monastiques irlandaises, galloises et bretonnes. Cette question devra être étudiée en collaboration avec des paléographes, et la prise en considération des manuscrits bretons apportera bien des éléments nouveaux. Mais il ne saurait être question d'entreprendre ici ce travail.

Le présent article se bornera donc à publier les gloses irlandaises, en les faisant cependant précéder de quelques

LES GLOSES IRLANDAISES DU MANUSCRIT PARIS LATIN 10290 101

remarques que nous inspire une comparaison rapide du ms. de Paris et de l'édition du *Thesaurus Palaeohibernicus* du ms. de St Gall. Nous espérons attirer ainsi l'attention d'autres chercheurs sur ce problème.

Dans son Introduction au 2^e volume du *Thesaurus Palaeohibernicus* pp. XVIII-XXIV et notes, Strachan, aidé par des communications de Rudolf Thurneysen, a très succinctement décrit quatre manuscrits de Priscien (sans y inclure, bien entendu, le ms. de Paris dont les gloses irlandaises étaient inconnues) qui portent des gloses en vieil irlandais qu'il publie dans le corps du volume. Le texte latin est, dans tous les quatre, étroitement apparenté. De ces quatre le ms. de St Gall est pour nous, on le sait, de beaucoup le plus important par la masse énorme de gloses irlandaises qu'il porte et qui consistent, soit en mots isolés traduisant des exemples grammaticaux, soit en phrases explicatives de la pensée de l'auteur.

Or, dès la première confrontation rapide du texte latin du ms. Paris 10290 avec les passages correspondants du Priscien de St Gall tels qu'ils apparaissent dans le *Thesaurus Palaeohibernicus*, il saute aux yeux que ces deux textes latins sont très étroitement apparentés.

Ainsi, par exemple (éd. Herz I. 149 l. 13 après *aqua*) le ms. de Paris fo 42 b porte la même longue adjonction (*lar quod significat*, etc. signalée *Thes. Palaeohib.* II. XVIII. n. 3) que les quatre manuscrits irlandais de Priscien en question (dont St Gall), mais il est remarquable que dans Paris la leçon corrompue pour *κατοιχίδιον θεόν* est plus proche de la leçon de St Gall que de celle du Fragmentum Ambrosianum. Nous lisons en effet : Paris : *καθον καταιονεων* (sic). — St Gall : *κατον καταιονεων*. — Ambros. : *κατονκαταιον φων*.

De même (Herz I. p. 130), au lieu de : *et lenae feminum est lenonis esse pulentur*, le ms. de St Gall 55 b porte :

et *leenae femininum est leonis* (sic), et le ms. de Paris portait aussi à l'origine : *leenae femininum leonis* avant qu'un correcteur ait plus tard gratté un *e* dans le premier mot et rajouté un *n* au dernier.

Ou encore (cf. Herz I, p. 107), le ms. de Paris 31 b 26 sq. a recopié dans le texte la glose latine erronée à *nitedula* que l'on retrouve Sg. 47 a 9. — Plus loin, fo 32 b 23 la leçon erronée *crebrum crebellum* corrigée postérieurement en *cerebrum cerebellum* correspond à Sg. 48 b 2 qui, avec les leçons correctes en *cer-* donne comme variantes les leçons erronées en *cre-*. Que ces dernières aient bien été dans le texte à l'origine est prouvé par la glose v. bret. *croilir* (Paris) irl. *criathar* (Sg.) « crible ».

Un examen détaillé des textes révélerait certainement de nombreux autres détails qui confirmeraient la très étroite parenté des textes latins irlandais (et en particulier du ms. de St Gall) avec notre ms. de Paris.

Mais cette étroite parenté ne se borne pas au texte latin lui-même. Elle s'étend à toute l'activité érudite dont il a été l'objet et qui est attestée dans les gloses. Pour en dégager exactement la nature et les modalités, il faudrait procéder à une étude comparative minutieuse des gloses latines et des gloses en langues celtiques des différents manuscrits du texte latin de Priscien glosés dans les pays celtiques. La comparaison rapide qui suit entre les gloses du ms. de Paris (dans la partie qui est glosée en langues celtiques) et celles qui apparaissent dans l'édition du *Thesaurus Palaeohibernicus* du ms. de St Gall (dans la partie correspondante, soit fos 1-65) est donc comme nous l'avons dit tout à fait insuffisante. Elle est pourtant très significative.

Tout d'abord, les deux manuscrits portent des gloses latines qui leur sont communes. Un examen du ms. de

St Gall lui-même révélerait, croyons-nous, qu'elles sont nombreuses.

Ces gloses latines, et les quelques douzaines de gloses irlandaises qui se trouvent à la fois dans les deux manuscrits, montrent qu'ils descendent en définitive, soit d'une source commune, soit de deux archétypes très proches l'un de l'autre, copiés et glosés dans une même école monastique irlandaise.

Les deux traditions ont dû ensuite se séparer, celle du ms. de Paris demeurant encore quelque temps en Irlande (ce qui expliquerait la présence dans ce ms. de quelques gloses irl. qui ne se trouvent pas dans le ms. de St Gall), puis passant en Bretagne, où des glossateurs gallois et bretons ont ajouté de très nombreuses gloses en langues brittoniques qui, ainsi que les gloses irl. d'origine, nous sont conservées, toutes recopiées de sa main, par le scribe du ms. de Paris.

De son côté, la tradition du ms. de St Gall, ou peut-être déjà le ms. de St Gall lui-même, a dû demeurer ensuite quelque temps en Irlande avant de passer sur le continent, d'où plusieurs couches successives de très nombreuses gloses irlandaises écrites dans différentes mains.

L'édition du *Thes. Palaeohib.* du ms. de St Gall, qui ne s'occupe en principe que des gloses irlandaises, fait cependant apparaître quelques gloses purement latines communes aux deux ms, comme par exemple Paris 13 a. l. 1 = Sg. 15 b 2.

Mais elle révèle aussi de très nombreux cas où la glose latine, qui se trouve également dans le ms. de Paris, et devait donc provenir d'une source commune, est complétée en vieil irlandais dans le ms. de St Gall : ex. Paris 10 a. l. 10 : .u. 7. o. in praesenti et in praeterito = Sg. 11 a 2 *forcaidder* .u. 7. o. in praesenti 7 in praeterito (« sont conservés .u. et. o. ... »). De même Paris 10 a 14 = Sg.

11 a 4, Paris 12 a 8 = Sg. 14 b 1, Paris 12 b 14 sq. = Sg. 15 b 1, Paris 33 a 15 = Sg. 49 a 5, etc. etc.

Parfois, à la glose latine commune, Sg. ajoute une autre glose irlandaise : Ex. : Paris 16 b 26 : succido .i. sub & caedo = Sg. 22 a 10 : .i. sub & caedo .i. *dofuibnim*. De même Paris 13 a 11 = Sg. 16 a 12, 14 a 30 = 18 a 4, 18 b 25 = 26 a 4, 19 a 31 = 27 a 5, 21 b 2d. b. = 31 b 10, 24 b 20 = 36 a 9, 33 b 15 = 49 b 10, etc. etc.

Parfois, Sg. glose d'abord le texte latin en irlandais, puis rajoute ensuite la glose latine que nous trouvons aussi dans Paris. Par ex. Paris 19 b 6 summam gl. breuiter = Sg. 27 a 17 gl. *ind áirmith* uel breuiter (« numériquement uel breuiter », la glose irl. étant de sens différent) ; — Paris 34 a 22 : uitabundus gl. similis uitandis = Sg. 50 b 9. gl. *leichthech* (« qui fuit ») .i. similis uitanti, de même Paris 16 b 5 = Sg. 21 b 6, 40 a 10 = 60 a 3, etc.

Dans de nombreux cas, Sg. porte une glose irlandaise qui semble bien la traduction d'une glose latine que nous conserve Paris. Par ex. Paris 32 a 6 tyro, gl. *miles nouus* = Sg. 47 b 2 gl. *óc mil*. — Paris 37 a 30 mergo, merges, gl. *coruus marinus* = Sg. 55 b 9 gl. *muir-bran*. — Paris 39 b 17 siue extremas sillabas si sint puras, gl. *sine consonantibus* = Sg. 59 b 11, gl. *cen chonsona*. — Paris 40 b 21 lucifer, lucifera, gl. *sol, luna* = Sg. 61 a 25 gl. *grian, aescac*, cf. Paris 30 b 11 = Sg. 45 b 3, etc. etc.

Dans certains cas, la glose irl. de Sg. sans être une traduction de la glose latine, en est une explication : P. ex. : Paris 30 a 23 : nec mirum, gl. *si superlatiuum et comparatiuum plus habent* (de deux syllabes) = Sg. 44 b 3 *ci asingbat árim désillabche compariti et superlati* « que les comparatifs et superlatifs dépassent le nombre du disyllabisme ».

Bien entendu, en plus du fonds commun de gloses latines et irlandaises, Sg. porte un grand nombre de gloses

latines et surtout irlandaises qu'il n'a pas en commun avec le ms. de Paris. C'est le cas, en particulier, de la masse des phrases irlandaises qui expliquent la pensée de Priscien, et qui doivent être postérieures à la tradition commune aux deux manuscrits. Par contre, les quelques douzaines de gloses irl. que porte le ms. de Paris (et dont la plupart lui sont communes avec le ms. de St Gall) ne sont que des mots isolés.

Le ms. de Paris, de son côté, porte des gloses latines que l'on ne trouve pas dans St Gall, et qui sont donc sans doute postérieures à la tradition commune : Ex. : Paris 12 b 23 : pistris uel belua pro s .i. *navis aeneae* = Sg. 15 b 10 : pistris pro pistris gl. *belua marina* .i. *bled* [virl. « monstre marin »]. — Paris 12 b 24 : *ogviξ* (sic). gl. .ix. .i. lapis .p. uictorie uel *crepido* uel *budicolma* [v. bret. « place du vainqueur »] = Sg. 15 b 11, *ogviξ*, en marge d'une main différente : uel lapis uictoriae .i. *buaid liae* [virl. « pierre de triomphe »]. — Un examen minutieux des deux manuscrits en ferait certainement apparaître un grand nombre.

Nous verrons également plus loin que Paris porte aussi quelques gloses irlandaises qui ne se trouvent pas dans St Gall et qui prouvent que la tradition du ms. de Paris est demeurée dans une orbite irlandaise pendant quelque temps après la séparation des deux traditions. On sait surtout qu'il porte une foule de gloses de forme vieille galloise et vieille bretonne qui sont venues se joindre à sa tradition alors qu'il était déjà en Bretagne armoricaine.

Mais même ces gloses en vieux breton auxquelles ne correspond aucune glose irlandaise dans le ms. de Paris peuvent, dans certains cas, par comparaison avec le ms. de St Gall, trahir la présence dans la tradition commune de gloses latines ou irlandaises disparues dont elles doivent être la traduction ou l'adaptation.

Ainsi Paris 32 b 23 : crebrum, crebellum (var. recte : cerebrum, cerebellum) gl. v. br. *croilir* « crible » = Sg. 48 b 2 gl. v. irl. *criathar* « crible » trahit probablement une glose commune traduite en v. br.

Paris 30 b 1 : comparatiua quoque non solum augment., gl. v. bret. *rac ou posilou* « devant leurs positifs », semble très proche de la glose v. irl. correspondante de Sg. 45 a 8 : *sech posili na comparite o ambial* « au delà des positifs des comparatifs dont ils sont ».

Paris 31 a 2 os. *osculum* gl. apud maiores duas significatione[s] habebat *osculum*. *genouan* (v. br. « petite bouche ») uel *apom* (v. br. « fait de baiser ») uel *poc* (« baiser »). — A ce même mot, Sg. 46 a 2 donne la gl. v. irl. *ginán* uel *bóc*, soit « petite bouche » (dim. de *gin* « bouche ») et une forme *bóc* sur laquelle voir Vendryes, *De Hib. Voc.* p. 167 s. v. *póc* « baiser » (c'est le mot *póc* « baiser » emprunté au brittonique qui l'a lui-même emprunté au lat. *pācis* (« baiser » de paix), la forme irl. *bóc* étant due à l'influence d'un emprunt brittonique au lat. *buccā* qui a plus tard donné gall. *boch*, bret. *boc'h* « joue »). La glose irlandaise a pu se trouver dans la tradition commune. Le glossateur breton aurait alors pu traduire le diminutif *ginán* « petite bouche » (de *gin*, qu'il comprenait grâce au contexte latin et à l'existence en britt. du mot *gen* « mâchoire ») par le diminutif v. bret. *genouan* de *genou* « bouche ». Dans le deuxième sens « baiser », il aurait d'abord donné un nom verbal purement breton *apom*, puis reconnu dans l'irl. *bóc* le v. bret. *poc* qu'il aurait ensuite donné comme synonyme. La tradition commune aurait d'ailleurs pu porter l'irl. *póc* et la forme irl. *bóc* pourrait dater d'une époque postérieure dans la tradition du ms. de St Gall.

Paris 31 b 26 sq., nous l'avons vu plus haut, a incorporé dans le texte une glose (que nous retrouvons comme telle

Sg. 47 a 9) : *Nitedula animal est quod in siluis inuenitur. sicut ignis effulgens quod apud graecos dicitur λαμπως* (sic). — *Nitedula* est glosé en v. bret. *tinflam* « postérieur de flamme » et *λαμπως* en v. bret. *lucarn*. Sg. 47 a 9 ne donne comme glose celtique que v. irl. *luacharnn* « lampe, lanterne » au gr. *λαμπος* (sic). On peut supposer que v. irl. *luacharnn* se trouvait dans la tradition commune et a été reconnu par un scribe breton érudit comme correspondant à v. bret. *lucarn*, qu'il a mis comme glose à son texte. Quant au mot grec estropié il est possible que, plutôt que *λαμπωρις* « ver luisant » proposé sans doute avec raison *Thes. Pal.* II. 101 comme devant se trouver à l'origine dans la glose latine erronée à *nitedula*, le glossateur breton ait compris *λαμπουρις* « à la queue brillante », dit plus particulièrement du renard, animal évidemment plus proche que le ver luisant du mulot ou rat des champs, d'où la glose v. bret. *tinflam* ?

Ce calque par le glossateur v. bret. de gloses irlandaises dans les cas où les formes des deux langues étaient assez proches pour être compréhensibles se retrouve sans doute dans Paris 33 a 9 : *urceus*, gl. v. br. *chilorn* (ici *ch* = *k*) = Sg. 49 a 1a qui au même mot donne v. irl. *cilornn* « seau, cruche », mot bien attesté en v. irl. comme en v. gall. v. bret.

Il se retrouve aussi dans Paris 35 a 16 : *ligo*, gl. v. br. *bah* (ici *h* = *ch*) = Sg. 52 a 14, gl. v. irl. *bacc*. Or dans toute la tradition des textes brittoniques, *bach* ne signifie que « croc, crochet », alors que le v. irl. *bacc* est bien attesté dans les sens de « croc, pioche, houe, faucille, serpette ». Le sens de *bach* en v. bret. était-il plus étendu, ou avons-nous ici une glose v. bret. bancale due au calque d'une glose v. irl. ? (v. ci-dessous, Bibliographie, p. 196).

Paris 35 b 14, *aesculetum* gl. *oscaill* s'explique peut-être si l'on considère Sg. 53 a 7 qui au même endroit glose :

esculus escalchaill, comme le signale M. Fleuriot, *Dict.* s. v. *oscaill*. La suggestion de l'auteur du *Dict.* d'y voir un mot v. bret. et sa tentative d'explication sont peut-être exacts. Mais il convient lui-même qu'il peut aussi s'agir d'un mot irlandais. Cette dernière explication nous semble la plus probable : *aesculetum* se trouve dans une liste de mots lat. en *-etum* désignant des bosquets de diverses essences et glosés dans Sg. par des composés irl. en *-lan* et en *-caill* « bois ». Ex : 53 a 2 *oleuetum* gl. *olachaill*, 53 a 8 *mirtus* gl. *mirtchaill*. La glose *escalchaill* de Sg. a pu se trouver dans la tradition commune, et le scribe breton, ou un scribe antérieur a pu, en recopiant sauter d'un *c* à l'autre, d'où peut-être **eschaill* qui aurait pu donner ensuite l'*oscaill* du ms. de Paris.

Une foule d'autres gloses douteuses, bien difficiles à expliquer comme mots vieux bretons, pourraient peut-être s'expliquer, comme le suggère d'ailleurs M. Fleuriot, par des gloses irl. estropiées par les copistes bretons, et dont la forme correcte ne nous est conservée par aucun ms. connu de Priscien.

Il résulte de cette première ébauche d'examen comparatif du ms. de Paris et du Priscien de St Gall que, pour bien faire, toute édition de gloses celtiques à Priscien devrait être précédée d'un examen critique du texte latin tel qu'il circulait dans les écoles monastiques celtiques, avec ses variantes et ses erreurs. Et que, de plus, les gloses brittoniques doivent être étudiées en leur comparant constamment les gloses latines et irlandaises des mss glosés en Irlande.

Dans le cas qui nous occupe, Paris et St Gall doivent descendre tous deux, nous l'avons dit, d'un même archétype ou de deux archétypes très proches l'un de l'autre, glosés en latin et en irlandais dans une même école monastique irlandaise avant de bifurquer, l'un assez vite vers la

Bretagne armoricaine, l'autre, après un séjour sans doute plus long en Irlande, vers St Gall.

Aucune des gloses irlandaises du ms. de Paris n'est de la main d'un scribe irlandais. Elles sont toutes, comme les gloses vieilles galloises et vieilles bretonnes qu'il porte aussi, recopiées de la main même du scribe breton du manuscrit. La plupart, nous l'avons vu, se trouvent également dans St Gall et viennent donc de la source commune ou de ces deux archétypes très proches l'un de l'autre dont nous avons parlé. Quelques-unes ne se trouvent pas dans St Gall, et sont donc postérieures à ce ou ces archétypes.

Recopiées par un breton, elles sont la plupart du temps privées des accents de quantité qu'elles devaient porter à l'origine. Certaines sont légèrement modifiées. Il convient pourtant de noter que la terminaison v. irl. classique *-e*, *-ae* est parfois mieux conservée que dans St Gall (cf. Paris 15 a 18, 17 a 16, etc.). D'autres gloses irlandaises (voir ci-dessus) se trouvent peut-être dissimulées sous des formes jusqu'ici inexpliquées que contient le *Dictionnaire des gloses en vieux breton*.

Nous donnons ci-dessous en caractères gras les gloses irlandaises que nous avons reconnues comme telles, dans l'ordre où elles apparaissent dans le manuscrit de Paris.

— Paris Latin 10290 fo 9 b. l. 12 : *punicus*, gl. ***puinecede*** *rubaeus uel africanus*.

Rien ne correspond à cette glose dans le *Thesaurus Palaeohibernicus*. Nous avons ici la forme v. irl. du mot qui apparaît sous la forme plus tardive *puinecda* BB 489 b 4, ap. Contr. D. I. L., NOP 209, dérivé d'un emprunt non attesté au latin *punicus* au moyen du suffixe *-de* qui sert à former des adjectifs (Thurneysen, *Gramm.* p. 220 sq.).

fo 12 a 4 et 5 : transit in. x. ut paulum¹. pauxillum². mala³. maxilla⁴. uelum⁵. uexillum.

1. i. *becc*. — 2. i. *beccan*. — 3. gl. *gláinninet*. — 4. uel *gen*. — 5. i. *seul*.

Ces gloses doivent être comparées à celles du Priscien de S^t Gall (Thes. Palaeohib. II. 65) 14 a 11 à 15 qui, à ce même passage, glosent ces mêmes mots, respectivement.

11. *bec*. — 12. *becán*. — 13. *gruad*. — 14. *glainethat*. — 15. *séol*.

Dans les deux premiers mots, le ms. de Paris conserve la notation de la géminée (mais ne note pas la quantité de l'*a*) dans *becc* « petit, peu » et son diminutif *beccan*.

Dans *gláinninet*, la lettre finale semble bien être un *t* plutôt qu'un *c*. Il s'agit probablement d'une lettre appartenant à l'origine à une autre glose, rajoutée par erreur à *glainnine*, lui-même pour v. irl. *glainine* que l'on trouve Sg. 45 b 18 glosant *mala*, et, au datif, *glainini* TBC² 395 = LU 4883. C'est un diminutif de *glaine* « mâchoire ». Notons que dans Sg. 14 a 13 *mala* est glosé par v. irl. *gruad* « joue » et que c'est *maxilla* qui est glosé par un autre diminutif de *glaine*, c'est-à-dire *glainethat*. On trouve *glaine* glosant *mala* Sg. 48 a 4, et deux fois, au datif *glaini*, glosant *maxilla* Tur. 110 a (Thes. Pal. I.492). Dans le ms. de Paris, le diminutif *gláinnine(t)* peut avoir été déplacé, au cours de la tradition, de *maxilla* sur *mala*.

La glose *gen* n'est presque certainement pas irlandaise. Même si l'on supposait v. irl. *gin* déformé par un copiste sous l'influence de gall. bret. *gen* « mâchoire », le sens ne conviendrait pas, car v. irl. *gin*, *giun* glose régulièrement *os* « bouche », et signifie toujours « bouche » dans les récits. Nous avons donc ici une glose v. bret. *gen* « mâchoire » au milieu des gloses irlandaises : un glossateur breton a voulu expliquer *maxilla* non glosé dans son original, peut-être du fait du déplacement de *gláinnine(t)* sur *mala*.

Le mot *seul* gl. uelum ne peut qu'être une erreur de copie pour *seol* « voile » mot des plus communs en irl. à toute époque et que portait sans doute la source commune puisque (v. ci-dessus) Sg. 14 a 15 porte la glose *seol* au même endroit (cf. Sg. 70 a 13 gl. *carbasus*, etc.).

— fo 12 a 16, *exilior* gl. *seminu*.

Même glose au même endroit que Sg. 14 b 6, comparatif (cf. Ml. 19 d 8 gl. *tenuior*) de *seim* (gl. *macer* Sg. 37 a 3).

— fo 12 a 25 *aggens*. i. *tachtad*.

Même glose au même passage que Sg. 14 b 7. *aggens* est une graphie pour *angens*, part. prés. de *ango* « j'étrangle ». L'irl. rend le part. prés. par le nom verbal, *tachtad* de *tachtaid* « il étrangle », cf. *no-m thachtar* « on m'étrangle » gl. *angor* Sg. 143 a 2.

— fo 12 a 26, en marge de « in huiuscemodi graeci & accius noster bina g scribunt alii n & g quod in hoc ueritatem uidere facile non est » nous trouvons la glose « = n & g scribi pro agma quod non exprimunt eam. uel *imbat*. »

Un scribe avait glosé son texte en latin. Puis il avait trouvé dans son archétype une glose irl. analogue à celle qui se trouve Sg. 15 a 2 à *in hoc* à ce même passage : *imbat da .g. bele and ba .g. 7. n*. « si ce sont deux g qui peuvent se trouver là ou bien g et n », où *imbat* est la combinaison de la particule interrogative/alternative *in* et de la 3^e pers. pl. du subj. prés. de la copule. Il avait commencé à la recopier, puis trouvant sans doute qu'elle correspondait trop mal à sa propre explication, s'était arrêté après le premier mot.

— fo 12 b 15 : *aeneus pro aereus*, gl. *humid*.

Au même passage, Sg. 15 b 2 glose *humide*. C'est l'adj. dérivé, le plus souvent écrit *umaide* « de bronze, d'airain »,

de *umae* « bronze, airain ». Un scribe gallois ou breton a déformé *humide* sous l'influence d'une forme brittonique telle que v. gall. *emid* « airain ».

— fo 13 a 3 : *quamuis*¹ non sine ratione haec quoque duplex² a graecis addita uidetur.

1. i. *adass*. — 2. i. *cid*.

On trouve les mêmes gloses à ce même passage dans Sg. 16 a 1 et 2 a, sauf que *cid*, dans ce ms., est sur *quoque*. Sur la conj. *adas* « bien que », v. Vendryes, Lex. Étym. A. 13, s. v. 1 *ad*. La glose *cid* « même, aussi » a été déplacée au cours de la tradition.

— fo 13 a 4 : *molliorem* gl. *moithiu*.

Même glose au même mot Sg. 16 a 3 (compar. de *moilh* « tendre, mou »). V. ci-dessous 15 b 8.

— fo 13 a 6 : *celebs* gl. *oentam* « célibataire ». Sg. 16 a 6 donne à cet endroit la forme *oíntam*, mais Sg. 9 a 1 *caelebs* gl. *oentaim*. Cf. Vendryes, Lex. Et. O. 12.

— fo 13 a 13, en marge, la glose *ni nicis et nocis dogniat* « ce n'est pas **nicis et *nocis* qu'ils font » se rapporte aux lignes précédentes 11 et 12 : *sed haec extra regulam declinari* (gl. .i. *nox et nix*) *uidentur*. Pas de glose irl. à cet endroit dans S^t Gall.

— fo 13 b 22 : *F nullis modis mula magis ostenditur, cum pro p & aspiratione ponitur quae similiter*¹ *mula accipitur*.

1. i. *fri. f* « (semblablement) à f ».

Même glose au même mot que Sg. 17 a 2.

— fo 13 b 23 : *Quanquam antiqui romanorum coles subsequentes loco aspirationis*¹ *eam*² *ponebant, effugientes ipsi quoque aspirationem*.

1. *digann t dasien*^a. Puis, séparé, .i. *cantad* surmonté de *.tic*, qui pourrait se rapporter à *sufficenter* à la ligne au-dessus, ou bien pourrait être rajouté à *cantad* et écrit au-dessus, faute de place à droite : la glose suivante ci-dessous suit en effet immédiatement. — 2. i. *f*.

digann est certainement une faute de copie pour *digaim*. — *dasian* avait d'abord été lu : *dasien*, puis l'e corrigé en *a* de la même main.

Même glose au même endroit Sg. 17 a 3 a qui porte *digā t dasi*, mais placé sur *eam*. On a *digaimm* « digamma » Sg. 7 b 16, *digaim* 18 ; et *dasian* « *δασειαν*, spiritus asper » 3 b 13, 3 b 16, écrit *dasien* 17 b 5, 205 b 2, et v. ci-dessous 14 a 6, 18 a 28. — *cantad* et *tic* font difficulté.

— fo 14 a 6 : *sinistram*¹ [(par opposition à *dexteram partem*, la partie droite de l'h qui note l'esprit doux ou *psiles nota*)] *contrarie*² *aspirationis quam Grillius flatilem uocat*.

1. i. *partem graeci habent* }- .i. *dasien*.

2. i. *do epsilien*.

Mêmes gloses au même passage, Sg. 17 b 5 et 6 (5. *dasien*. — 6. *do psilen*). Pour *dasien*, v. ci-dessus. — *do epsilien* est une erreur pour *do psilen* « (contraire) à l'esprit doux ».

— fo 14 a 19 : *massa* .i. *dá ss* « deux s ».

La glose correspondante Sg. 17 b 12 est plus complète : *dá. s. tarhési z* « deux s au lieu de ζ ». *dá s* devait se trouver dans la source commune. La tradition du ms. de S^t Gall a rajouté la suite.

— ibid. *μζζα* .i. *más* n'est peut-être pas irlandais car le mot irl. correspondant est *mass* (*a* bref et deux *s*, empr. au lat. *massa*, mais souvent écrit avec un seul *s*) qui signifie « masse, matière informe, boule », un mot différent *más* ne signifiant que « fond, fondement ». Et le ms. de

S^t Gall ne porte pas de glose irl. à ce mot. Ce peut donc être une glose en v. gall. ou v. bret. L'emprunt au lat. *massa* a en v. bret. la forme *mas* (Loth VVB 181, Fleuriot Dict. 251).

— fo 14 a 21 : *corilus* [pour « *corylus* », faute de copie] et *lympa ex ipsa scriptura a grecis sumpta non est dubium cum per y scribantur* απο ΤΟΙ ΚΑρυλος [corr. en ΚΟρυλος] ΚΑΙ ΤΟΙ ΝΥΜΦΗ¹ solebant uelutissimi grecorum. l. pro. n. scribere.

1. n. hic pro. l. i. **limsat**.

Aucune glose irl. à ce passage dans Sg. Le glossateur essaie d'expliquer l'assimilation lat. *lympa* gr. *λύμφη* faite par tous les poètes et grammairiens latins. La forme *limsat* pourrait être irlandaise : 3^e pers. plur. du prêt. en s de *limaid* « il aiguise, polit, adoucit ». Faut-il comprendre « ils ont adouci » ? (et prononcé *l* au lieu de *n* ?). C'est bien douteux.

— fo 14 b 4 : .i. pro duplici consonante accipitur Maia¹ pro Maⁱea.

1. i. **deogur** a & e « la diphtongue a et e ».

Même glose au même endroit Sg. 18 a 7. C'est l'orthographe régulière dans Sg. pour *dé-fogur* « δέφθογγος ».

— fo 15 a 18 : *doricum* gl. **is groecde** « c'est grec ». L'o pourrait porter la trace d'un début d'effacement. Avait-on *grecede* dans l'archétype ? Au même passage, Sg. 19 b 3 glose simplement *gredda*, forme à finale plus évoluée. Dans S^t Gall, à côté de la forme v. irl. classique *grecede*, on trouve en effet *gredda* 27 b 18, *gredda* (gén. fém. sg.) 207 b 9.

— fo 15 b 8 : *puls* i. **soib** *i* **ithi** *t* **moet**. — Sg. 20 a 2, à cet endroit, ne donne que *hith* qui est certainement, avec un *h*-initial postiche et la quantité de l'*i* non marquée, le

même mot que *ith* qui glose *puls* Sg. 70 a 5, 113 b 5, et qui est apparenté à v. gall. *iol*, m. bret. *yot* « bouillie », etc. Il est probable que c'est ce même mot que devait porter la source commune. Mais il a été déformé dans la tradition du ms. de Paris : *ithi* est une forme de *ihe* « manger », nom. sg. *hilhe* Ml. 102 a 15, acc. sg. *ithi* 56 a 13, dat. *idi* 124 c 8.

Dans notre ms. *soib* est sûrement un mot estropié par les copistes. Il ne peut s'agir de *sæb*, *soeb* « oblique, pervers, faux », bien attesté en v. irl. Mais bien plutôt de *seib* qui glose *fabā* Sg. 73 a 5. La bouillie était souvent confectionnée avec des fèves. Il pourrait s'agir ici d'une glose postérieure à la séparation des deux traditions, et déformée par la suite.

La glose *moet* (sans doute aussi postérieure à la bifurcation des deux traditions) est une graphie pour *moeth*, soit par oubli de l'*h*, soit voulue, car dans les mots v. br. ce même scribe rendait souvent le son *-th* par *-i*. L'adjectif *moith*, *moeth*, *maeth* (cf. Vendryes, *Lex. Étym.* sous *moith*) qui signifie « tendre, mou » (v. ci-dessus 13 a 4 et ci-dessous 15 b 15) est parfois employé substantivement dans le sens de « chose tendre, molle, etc. » (cf. Contr. D. I. L., M. col. 24 sous *maeth*).

— fo 15 b 15 : *glabrio* i. **moit** *t* **nephulach**.

On a également sur ce même mot une glose v. bret. *a noit nis* et une glose lat. *lelitia*, sur lesquelles v. Fleuriot, Dict. p. 67.

S^t Gall, d'après le *Thes. Pal.*, ne porte aucune glose irl. à ce passage.

La glose irl. *moit* est pour *moith* « doux, tendre », v. ci-dessus 15 b 8.

nephulach « non-barbu, imberbe » est formé du préfixe négatif *neph-*, *neb-*, *nem-* (V. Vendryes, *Lex. Étym.* sous

neb-) et de l'adj. *ulach* « barbu ». On connaissait déjà, avec un autre préfixe négatif, *am-ulach* « imberbe » LU 5485, cf. Pokorny 850.

— fo 16 b 23 : *gibber* gl. **cnocc**.

On a, au même endroit, la même glose Sg. 22 a 7 et P. Carlsruhe 11 a 2, ce qui est rare, ce dernier ms. portant des gloses irl. d'une tradition toute différente de celle qui est commune à Paris et à Sg. Le texte latin porte 3 mots successifs *gibbus. gibber. gibberosus*. Les deux premiers sont glosés dans P. Carls. 11 a : 1. *tuthle*. 2. *cnocc*, et dans Sg. 22 a. 6. *tuithlae*. 7. *cnocc*, qui glose aussi le 3^e mot : 8. *cnocach*. Cet exemple illustre l'enrichissement progressif de la tradition de Sg. par des couches successives de gloses irlandaises. De son côté, la tradition du ms. de Paris s'enrichit de gloses en v. bret. qui glosent ici *gibbus* (*cruc uel crum*) et *gibberosus* (*cornoiltauc*, cette dernière de forme v. gall.).

— fo 17 a 13 : *bacca*¹. *bucca*². *soccus*³.

1. i. *bacat* f **caer**. — 2. i. *boch*. — 3. i. **assa**. *emscil*.

Sg. 22 b 7, 8, 9 donnent à ces trois mots, respectivement : 7. *cáer*. — 8. *oal*. — 9. *assa*.

Dans la source commune irl. seuls *bacca* et *soccus* devaient être glosés, respectivement par *caer* et *assa*. La tradition de Sg. a plus tard ajouté une glose irl. à *bucca* : *oal*, et celle de Paris des gloses v. bret. aux trois mots, tout en conservant les 2 gloses irl.

caer est le mot irl. bien connu qui désigne les baies de certaines plantes, une boule, une grappe, sur lequel on consultera J. Loth, R. C. XXXVIII. 146 sq. Il n'est pas attesté en bretonique, et les doutes de M. Fleuriot, *Dict.* p. 93 sous 1) *caer*, sont justifiés. Un scribe breton de la tradition de notre ms. a d'abord glosé le lat. *bacca* par le v. bret. *bacat*, puis apercevant la glose irl. sur son original,

il l'a rajoutée : *uel caer*. On a vu plus haut (p. 104 l. 9 et 111 l. 19) d'autres exemples de ce procédé.

assa, m. « chaussure », est courant en irl. ancien (v. Vendryes, *Lex. Étym.* A p. 95).

— fo 17 a 16 *abaddir*, gl. **ceinelae liac** « espèce de pierre ». Sg. 22 b 10 donne à cet endroit la glose *cenéla liac* qui provient de la source commune, et y joint une autre glose irl. i. *laidminedar som ar chiunn* « qu'il rappelle ensuite (dans ce texte) ».

ceinelae ou *cenélae* « espèce, race », neutre, thème en *-io*, est synonyme de *cenél*, th. en *-o*. Tous deux sont courants. Sg. porte la forme plus tardive *cenéla*.

liac est également courant comme gén. sg. de *lie*, *lia* « pierre ».

— fo 17 b 14 *ulcus* i. **cnocc** « enflure, grosseur, tumeur », v. ci-dessus 16 b 23. Sg. 23 b 1 donne la même glose au même endroit.

— fo 18 a 28 *spiritus asper* gl. ʾ- **dasian**. Nouvel ex. de ce mot (cf. ci-dessus 13 b 23).

— fo 18 b 21 *in ara*¹ *deorum*. 1. i. *altor*. Sg. 25 b 18 donne ici la gl. irl. *altóir*. Un scribe breton a sans doute trouvé la glose irl. sur son archétype et n'a eu qu'à enlever l'*i* pour obtenir la forme régulière v. br.

— fo 19 b 27 : *dictum a tribuendo quod*¹ *νημεν* (sic) *dicunt* : 1. i. **gerent. grec.** — Pour le même passage, nous trouvons, Sg. 27 b 16-18 : *dictum a*¹⁶ *tribuendo*¹⁷ *quod* *νημεν*¹⁸ (sic) *dicunt*.

16. *gerind*. 17. i. o *thindnacul*. 18. i. *gerind greedae*.

La glose du ms. de Paris s'étend davantage sur *νημεν* que sur *quod*. Il est évident que la souche commune aux

deux versions portait une glose irl. *gerind grecdae* « gérondif grec » avec l'adjectif dérivé *grecdae*, ou moins probablement *gerind grec* « gérondif, mot grec » ou « ..[c'est du] grec », cf. pour *grec* dans ces sens Sg. 148 b 13, 111 b 2, etc.

gerind (du lat. *gerundium*) se trouve ailleurs dans Sg. pour exprimer l'idée du gérondif : Sg. 148 b 11, etc.

C'est donc avec raison que M. Fleuriot, dans un *erratum*, raye la glose *gerent grec* du *Dictionnaire des gloses en vieux breton*.

— fo 20 b 10 *Aliae fere omnes species¹ i[n] nominibus.*

1. i. **file** « qui sont ».

Même glose au même endroit, Sg. 29 a 13.

— fo 20 b 21 *niger coruus .i. fiach* « corbeau ».

Même glose au même endroit, Sg. 29 b 4.

— fo 21 b 29 : *subitoque nouum consurgere¹ bellum.*

1. i. **bat.**

Il s'agit certainement d'une glose irlandaise, puisque Sg. 31 b 9 nous donne cette même glose au même endroit. Mais l'interprétation en est difficile.

— fo 23 a 19 : *columnus, gl. .i. coll a coliro.*

Sg. 33 b 14, au même mot, donne : .i. *collde*, quia fit colyrus *coll*.

Dans ce passage, Priscien donne une série d'adjectifs dérivés de noms d'arbres au moyen du suff. *-nus*. Dans les gloses irl. de St Gall, les adj. irl. correspondants sont formés au moyen du suff. *-de*. On attendrait dans le ms. de Paris un adj. v. bret. dérivé de *coll*, mot qui signifie « noisetier » dans toutes les langues celtiques insulaires. Mais, ne comprenant pas le dérivé irl. *collde* qui devait se trouver dans la glose de son original, il s'est borné à reproduire plus ou moins bien la fin de la glose, dans

laquelle il reconnaissait le nom v. bret. du « noisetier », *coll* (que l'on retrouve Paris fo 14 a 21). Il s'agit donc ici d'un calque de l'irl. *coll*, comme plus bas fo 26 a 4, mais cette fois-ci sans bien comprendre le texte.

— fo 23 a d. l. : *more ionio, gl. grecdei.*

Au même mot, Sg. 34 a 3 donne *grecdū*, dat. masc. de l'adj. dérivé *grecede* « grec ». Le ms. de Paris donne le dat. fém. *grecdei*, le lat. *mos* étant fém.

— fo 25 b 6 : *aper¹ aprinus².*

1. *hoch* (v. bret.) — 2. .i. **torcde** « de sanglier ».

Sg. 37 b 1 et 2 donne, à ce même endroit : 1 *lorc allid* « ver-rat sauvage », c'est-à-dire « sanglier », et 2 *torcede*, l'adj. dérivé de notre texte.

Le v. irl. *torcede* devait se trouver sur *aprinus* dans un archétype commun. Plus tard, une glose v. irl. a dû être rajoutée sur *aper* dans la tradition de St Gall, et une glose v. bret. dans la tradition de Paris.

— fo 25 b 6 : *caper¹ caprinus².*

1. *bucus*. — 2. **gabrde**.

A cet endroit, Sg. 37 b 3 ne glose que *caper* par *gabor* et n'a pas de glose sur *caprinus*.

Le ms. de Paris nous donne donc l'adj. dérivé irl. en *-de* de *gabor* « chèvre » non attesté jusqu'ici. Cette glose irl. doit être postérieure à la séparation des deux traditions et semble une preuve supplémentaire que la tradition du ms. de Paris a continué de demeurer en des mains irlandaises avant de passer en Bretagne.

— fo 26 a 4 : *quercus etiam quernus¹ corylus² columnus.*

1 : **darde**. — 2. **coll**.

Au même endroit, Sg. 38 a 9 à 12 glose *quercus* par *daur*, *quernus* par *daurde*, *corylus* par *coll* et *columnus* par *collde*.

On a en v. irl. les adj. *dairde* et *daurde*, dérivés des formes *dair* et *daur* « chêne ». En la recopiant, un scribe breton a transformé la glose irl. en *darde* sous l'influence du v. bret. v. gall. *dar* « chêne ».

Quant à *coll* « noisetier », commun aux langues gaéliques et brittoniques, il a été reconnu et compris par un copiste breton qui l'a reproduit tel quel.

Reste à savoir si v. irl. *daur* gl. *quercus* et *colde* gl. *columnus* existaient dans la tradition commune et n'ont pas été reproduits dans la tradition du ms. de Paris, ou bien s'ils ont été rajoutés dans la tradition du ms. de St Gall.

— fo 27 b 31 : ut hi & hae plures¹ & haec plura.

1. i. *lia* « plus nombreux ».

Même glose au même endroit Sg. 41 a 9.

— fo 29 a 1 : istam inquit dextram non tam¹ in bellis... quam in promissis et fide firmiorem...

1. *in metro*.

Il est possible que nous ayons là une glose irl. déformée. Car à ce même mot Sg. 42 b 6 glose *in meit-se* « autant que cela ». Un *s* (*γ*) à queue écourtée a pu être pris pour un *r* et un *e* pour un *o*.

— fo 30 b 12 sq. : urbanitatis causa... uel adulationis et maxime puerorum ut catulaster¹ antoniaster² patri-
ciolus³ sergiolus⁴.

1. gl. *coloinan*. 2 gl. *antunan*. 3. i. *patrican*. 4. i. *quamuis sil magnus*, et, en dessous, *serican*.

Comparer, aux mêmes mots, Sg. 45 b 7, 8, 10, 11 : 7. *a chatuláin*. — 8. *antonáin*. — 10. *patracáin*. i. quasi fuisset. — 11. *sericán*.

Il saute aux yeux que *sericán* (forme particulière du diminutif en *-án* de l'empr. au lat. *sericum*) est une glose

irlandaise qui devait se trouver dans la tradition commune à *sergiolus* et qui a été recopiée par un scribe breton. Quant aux trois autres diminutifs en *-án*, Sg. nous donne des formes vocatives en *-áin*, commandées par la particule *a* « ô.. ». Mais la tradition commune portait peut-être des formes nominatives en *-án* comme *sericán*. Le scribe breton a peut-être arrangé v. irl. *antonán* et *patracán* en *antunan* et *patrican* (ce dernier étant le diminutif de la forme brittonique *Padrig* écrite *Patric*). Quant à *coloinan*, c'est une forme purement brittonique diminutive de *coloin* « petit d'animal (en particulier de lion, de chien, de chat, etc.) ». Voir *Dict.* p. 114.

— fo 30 b 25 : lucellum¹ uillum² uexillum³ ullum⁴.

1. i. *a lucrum*. — 2. *uinum*. — 3. *a uelum*. — 4. *finan*.

Ce passage n'est pas donné dans l'édition du *Thesaurus Palaeohibernicus* du ms. de St Gall. Nous avons donc peut-être ici une glose irl. postérieure à la tradition commune. Dans la tradition du ms. de Paris, on a dû avoir déplacement de la glose irl. de *uillum* sur *ullum*. *Fínán* « petit vin, piquette », diminutif de *fin* « vin » (cf. plus bas p. 193) se retrouve Sg. 48 b 6 glosant *uillum*.

— fo 32 b 3 : talus, gl. *odbran*.

Au même mot, Sg. 48 a 5 donne la même glose, écrite *odbrann*.

— fo 32 b 7 : catena, gl. *ronn*.

Le passage correspondant n'est pas donné dans l'édition du *Thesaurus Palaeohib.* du ms. de St Gall. (II. 102). La glose est donc peut-être postérieure à la tradition commune. — On n'avait pas encore trouvé ce mot dans les gloses du vieil irlandais. On ne le connaissait à date ancienne que sous la forme *rond*, LU 3273 (*Serg. Conc.* § 7), 10572 (*Compert Conc.*), gén. pl. *rond* LU 10808

(*Tochmarc Étaine*), LL 7186 (*Slán seiss a Brigit*). La forme *ronn* se trouvait TBC 2294, gén. pl. *ronn Triads* 16121. On avait également *rand* et *rann* dans les Lois. Notre glose semble bien assurer le vocalisme *o* à date ancienne.

— fo 33 a 29 : *serra*, gl. *serr* « faux, faucille ».

L'édition du *Thes. Palaeohib.* du ms. de St Gall ne donne pas de glose à ce mot. Cependant, à la phrase suivante, elle donne au diminutif *serrulam* la glose *glasán*, dim. de *glas* « verrou », en confondant lat. *serra* « scie » avec *sera* « barre, barreau ». — Le mot *serr*, empr. au lat. *serra* est bien attesté en irl. ancien dans le sens de « faux, faucille », cf. Vendryes, *De Hib. Voc.* 177. Il pourrait donc s'agir dans notre ms. d'une glose irl. postérieure à la séparation des deux traditions. Mais ce pourrait aussi être une glose brittonique. Le mot *serr* (même emprunt au lat. *serra*) y est en effet attesté en v. gall. glosant *falce* et *uoscera*, Loth, *Voc.* 215 et cf. *M. Lat.* Avons-nous ici une glose bretonne calquée sur une glose irl. qui aurait disparu de la tradition ?

— fo 33 b 8 *surdaster* gl. *bodaran* « petit sourd ».

Ce pourrait être un diminutif en *-an* d'irl. *bodar* « sourd », commun à toute époque. On a de très nombreuses gloses en *-an* dans ce chapitre sur les diminutifs. Mais l'édition du *Thes. Palaeohib.* ne donne pas ce passage. Il n'y avait donc probablement pas de glose irl. à ce mot dans la tradition commune. Et l'on peut aussi bien y voir un diminutif brittonique en *-an* comme le propose M. Fleuriot, *Dict.* s. v. En effet, bien que seul le cornique nous fournisse *bodhar* au XII^e s. (*Voc. Corn.*), il est certain qu'à date ancienne on avait **bodar* dans les trois langues brittoniques.

— fo 33 b 8 : *parasitus*¹ *parasitaster*².

1. i. *adulans*. — 2. *clesman..han t cerdoran*.

Sg. 49 b 5 glose *parasitus* par v. irl. *fuirisire* « bouffon » et ne glose pas *parasitaster*. Mais plus haut Sg. 45 b 15 glose *parasitaster* par *fuirserán* (diminutif du précédent).

Dans le ms. de Paris, la glose à *parasitaster* contient deux lettres difficiles à lire. M. Fleuriot, *Dict.* sous *clesmanclohan* hésite entre cette forme et *clesmanecohan*. — Un scribe breton n'a pas compris la glose irlandaise qu'il avait sous les yeux. La première des deux lettres en question, qui ressemble en effet au groupe *ct* ou *ec* devait être un *a* mal fait et la seconde, écrite *o* devait être un *c* presque fermé, soit **clesmanachan* pour *clesamnachan* diminutif en *-an* du mot courant *clesamnach* « jongleur, bouffon », dont M. Fleuriot a bien deviné la présence sous la forme corrompue. Il s'agit sans doute d'une glose irl. postérieure à la séparation des deux traditions. Pour le v. br. *cerdoran*, v. Fleuriot, *Dict.*

— fo 34 b 26 : *mutina*, gl. *meili*.

L'édition du *Thes. Palaeohib.* du ms. de St Gall saute le mot *mutina* qui ne devait donc pas être glosé en irl. dans la tradition commune.

Nous pouvons avoir ici le pluriel de v. irl. *meile* « cheval », employé aussi comme terme de mépris (à l'origine = « châté » ? Vendryes, LEIA, M 29), comme le suggère M. Fleuriot, *Dict.* s. v. Comme le mot lat. glosé est dans une série de dérivés en *-na*, il ne peut s'agir d'une erreur pour *mutila*. Mais M. Fleuriot *loc. cit.* donne des exemples de blat. *mutina* « pecus qui non habent cornua », ce qui semble résoudre le problème.

— fo 35 a 3 : *cum aliis omnibus* gl. *in imguognim* est certainement une glose en v. bret. comme le suppose M. Fleuriot, *Dict.* 223. Le mot *imguognim* « construction grammaticale » est peut-être, comme il le suggère, le

calque d'une glose irl. disparue **imfognam*. Mais l'édition du ms. de St Gall, *Thes. Pal.* II. 105 l 20 ne porte pas cette glose irl. qui, si elle a existé, ne se trouvait donc probablement pas dans la tradition commune.

— fo 35 a 6 : capito, gl. au-dessous : magnum caput habens, et, au-dessus : *proprium uel cenmar*.

Au même mot, Sg. 52 a 3 donne : *proprium t cenmar*.

La glose était donc dans la tradition commune : « nom propre, ou : à grande tête ». Dans le ms. de Paris, un *u* a été placé, postérieurement semble-t-il, au-dessus de *cenmar* entre l'*a* et l'*r* pour obtenir une forme en *-maur*. On sait qu'à l'adj. v. irl. *már* « grand » correspondent v. bret. *mor*, v. gall. *maur*. Nous avons donc ici tentative de transformation partielle d'une glose irl. en glose de forme vieille galloise. Une meilleure connaissance de l'histoire du ms. permettrait peut-être d'en expliquer les circonstances.

— fo 35 b 33 : diuerticulum gl. *diall*.

Au même mot, Sg. 53 b 3 donne la même glose. Cette glose irl. devait donc se trouver dans la tradition commune. Le mot *diall* est bien attesté en v. irl. dans le sens de « déviation » au sens propre comme au sens moral, et avec la prép. *fri* au sens de « ressemblance ». Dans les textes grammaticaux, il est d'un emploi fréquent dans le sens de « déclinaison ». C'est le nom verbal de *do.ella* « il détourne, il décline » (Ped. II. 510).

— fo 36 a 17 : moneo, mones, monimentum¹ et monimentum.

1 *dain*.

On a peut-être là une glose bretonne, comme le suggère M. Fleuriot, *Dict. s. v.* en comparant les noms de pers. v. bret. *Gleu-dain*, *Gleu-daen*, de sens d'ailleurs obscur. On peut hésiter à en rapprocher gall. arch. *daen*, *dain*,

où Lloyd-Jones, BCS II 290 et Ifor Williams, CA 254 voient une forme lénifiée d'un mot *taen* au sens mal défini. Une glose à un mot isolé ne peut présenter une forme lénifiée. Quant au gall. *dain* donné GPC p. 880, il est attesté tardivement et est abrégé de *eddain*.

Il semble pourtant difficile d'y voir une glose irl. L'adj. irl. rare *dáin*, *dáen*, pl. *dána* « fin, beau, délicat » ne convient pas ici à cause de son sens.

— fo 36 a 24 et 25 : a filo¹ filamen² quod per sinco/pam .i. flamen³ dicimus.

1. *filum. nolenn*. — 2. *sacerd*. — 3. *sacerd*.

Le ms. de St Gall, Sg. 54 a 11 glose *a filo* par : *húand snáthiu .i. filum .i. snáthe no bith himm chenn na sacardd oc ind edpairt* « du fil .i. filum .i. le fil qui était autour de la tête des prêtres pendant le sacrifice ». Et, à *filamen* Sg. 54 a 12 glose : *sacart* (puis, d'une autre main : *iouis*).

Dans la tradition commune, *a filo* devait porter la simple glose latine *filum* que Sg. et Paris ont plus tard développée, l'un en v. irl., l'autre en v. bret. (*notenn*). — Dans cette même tradition commune, *flamen* devait porter la glose v. irl. *sacart* « prêtre ». Mais à un stade quelconque de la tradition du ms. de Paris, un scribe a par erreur avancé la glose *sacart* de *flamen* sur *filamen*, puis, arrivant à *flamen*, l'a reproduite sans penser à l'effacer sur *filamen*.

La forme *sacerd* est curieuse. Tous les textes v. irl. portent *sacart*. Il s'agit sans doute d'une « graphie étymologique » de ce mot qui est lui-même un emprunt au lat. *sacerdos*. C'est cette même préoccupation étymologique que nous avons probablement dans le glossaire de Cormac (*Three Ir. Gloss.* 40) : *sacart* .i. *sacerd* ab eo quod est sacerdos.

— fo 37 a 28 : leenae¹ femininum est leonis (corrigé plus tard avec raison en « leenae femininum est lenonis »).

1. i. *banleu*

Ce pourrait être une glose irl. signifiant « lionne », v. plus bas, Bibliographie, p. 194 sq.

— fo 38 a 24 : *cirta*¹ *cirtensis*².

1. i. **coirth**. — 2. nomina ciuitatum.

Sg., ap. *Thes. Palaeohib.* II p. 110 l. 7 porte *cirta cirtensis* corrigés en *curta cortensis*. Il glose le premier (57 a 6) : *coirt* (corrigé en *cuirt*) uel *borcc*, et le second (57 a 7) *borggdae*, *cuirtaide* uel *impdibthe*, ut in boetio « appartenant à une ville, à une cour, ou bien circoncis, comme dans Boèce ».

La tradition commune devait porter la glose v. irl. *coirt*, forme de *cuirt* « cour » que Sg. ou l'un de ses prédécesseurs a rétablie. Il s'agit d'un emprunt au lat. *cohorti* (Vendryes, *De Hib. Voc.* 134), cf. K. Meyer, *Contribb.* 554.

L'orthographe *coirth* dans le ms. de Paris est sans doute due à un scribe breton qui savait qu'au groupe *-rt-* en irl. correspondait *-rlh-* dans les langues brittoniques.

— fo 38 a 27 : *forum*¹. *forensis*².

1. a *foro*. — 2. *dadalli*.

Sg. 57 a 12 et 13 donne : 12. *dalsuidae*. 13. *daldde*.

M. Fleuriot a raison *Dict. s. v.* de voir dans *dadalli* un composé v. bret. de *dadal* (que son texte contient plus haut 37 b 1 : *dadal* i. *curia*, gl. *curialis*; corresp. à Sg. 55 b 12 à ce même *curialis* : *dalta* (= *dalddae*) i. *curia*) et de *ti* « maison ». Mais ce v. bret. *dadalli* dont le sens « maison d'assemblée » traduit mal l'adj. *forensis*, est, soit une glose déplacée de *forum*, soit peut-être une tentative d'adaptation en v. bret. d'une glose v. irl. *daldde* mal comprise.

— fo 39 a 1 : *gallinacius* gl. *cerced* (avec *h* rajouté au-dessus de chacun des deux *c*).

Au même endroit, Sg. 58 b 2 glose ce même mot par *cercdae*, adj. dérivé au moyen du suff. *-de* de *cerc* « poule ».

Comme l'a très bien vu M. Fleuriot, *Dict. s. v. cherched*, nous avons là une tentative de brittonisation d'une glose irl. mal comprise. Le glossateur breton a cherché à rapprocher la glose irl. *cercdae* « gallinacé » que devait porter son archétype, d'un mot v. bret. *corcid* (voir *Dict.*) qui désignait un oiseau très différent, le « héron » dont la forme commençait sans doute déjà à se modifier par affection interne (v. Fleuriot *Gramm. V. Bret.* § 63 III p. 193) : la forme v. bret. **cercid* ou **cerced* existait peut-être déjà (bret. mod. *kerc'heiz*) et lui a servi à « calquer » le mot v. irl. *cercdae* malgré la différence de sens.

— fo 40 a 32 : *arx*. gl. **dun**.

Sg. 60 b 21 glose ce même mot par *dún* « forteresse ». La glose v. irl. *dún* existait donc déjà dans la tradition commune. Mais dans le ms. de Paris, le premier jambage de l'*u* a subi une tentative de grattage pour le transformer en *i* (voir Fleuriot, *Dict.* sous v. br. *din* « forteresse »). Nous saisissons ici sur le vif le processus de transformation des gloses v. irl. en gloses v. bret.

— fo 41 a 4 : *uirgo*. *tanaquil*¹. *siren*². *mater* (liste d'ex. gramm.)

1. *uxor tarquini superbi*. — 2. *eirim monstrem in mare*.

L'édition du *Thes. Palaeohib.* du ms. de St Gall ne donne pas ce passage, qui ne devait donc probablement pas porter de glose irl. dans la source commune.

Comme le suggère M. Fleuriot, *Dict. s. v.*, *eirim* pourrait être une forme du v. bret. *erimm* « summa, numerus », ou plutôt une forme galloise de même sens avec épenthèse de l'*i*. Mais *eirim* pourrait aussi être irlandais. On a *érimm*, *érimm*, nom verbal de *ad-riad-* « fait de courir ».

en char, à cheval ; course, carrière ». Si le mot est celtique, il doit s'agir d'une glose déplacée.

— fo 41 a 10 : tuber. i. **att.**

Sg. 61 b 16 porte la même glose au même mot. Le mot *att* m. « enflure, tumeur » est courant à toute époque.

— fo 41 a 20 *catarecta*, gl. i. *senistra* uel **senisteir** (le premier *e* de *senistra* est, après coup, transformé en *i*).

Sg. 62 a 1 glose au même endroit *catarecta* par *senester* « fenêtre ».

On trouve en v. irl. *senester*, *senisler* et *senistir*, emprunté au latin *fenestra* (Vendryes, *De Hib. Voc.* p. 177). Dans Ml. 62 b 18, le plur. *senistri* glose *catarectas*. Le mot *catarecta*, forme de *cataracta* est évidemment pris par les glossateurs irl. dans son sens accessoire de « trou dans la muraille, par lequel s'échappait la fumée ». Ici, *catarecta* se trouve dans une liste d'exemples grammaticaux et le sens n'est pas précisé. Dans Ml. 62 b 18, par contre, dans le texte latin, mal compris par le glossateur, il s'agissait des cataractes du ciel. Ici, un scribe breton a trouvé *senisteir* dans la tradition commune. Mais le comprenant mal, il a d'abord écrit *senistra* (plus tard corrigé en *sinistra*) avant de rétablir *senisteir*.

— fo 41 b 26 : ligo, gl. *feleh* uel *bah*.

Au même mot, Sg. 62 b 10 glose *bacc*. Sur la transformation de la glose v. irl. *bacc* en v. bret. *bah* pour *bach* « crochet », v. ci-dessus p. 107 et ci-dessous, Bibliographie, p. 196).

— fo 41 b 32 : *caupo*¹ quoque *caupona*² facit.

1. **dalem**. — 2. **bandalem**.

Aux mêmes mots, Sg. 63 a 2 donne : *dalem* et 63 a 3 : *bandálem* uel *cuchtar*.

Le mot *dálem* « échanton » est le nom d'agent bien connu formé sur le verbe *dáilid* « il distribue, sert, verse (la nourriture, la boisson) », et dont le féminin *bandálem* « serveuse de boissons » est formé régulièrement avec le préfixe féminin *ban-*. Ces deux gloses se trouvaient certainement dans la tradition commune. Mais dans la tradition du ms. de St Gall un glossateur irl. a voulu rappeler le deuxième sens de *caupona* « hôtellerie, taverne » et l'a rendu par irl. *cuchtar* « cuisine » (empr. au lat. *coctura*, Thurneysen, *Gramm.* p. 48).

— fo 41 b 34 : strabo¹. straba.

1. *camdirh*.

Sg. 63 a 4 glose ce même mot *cammderc*. La tradition commune portait certainement v. irl. *cammderc* « louche » composé de *derc* « regard » et *comm* « courbe, de travers ». Comme le suggère M. Fleuriot, *Dict.* p. 94, nous avons certainement ici bretonisation d'un mot composé irlandais, dont l'un des composants *comm-*, était commun aux deux langues, et l'autre, *derc*, bien compris comme correspondant lettre pour lettre au v. bret. *derch*, *derh*, *dirh*.

* CAMBOGACOS

— fo 43 b 18 : *rodanumque morantem*¹

1. i. **mall**

Sg. 64 a 5, au même mot, glose : *mall sôn* « ceci (signifie) lent ».

C'est l'adj. irl. courant à toute époque (cf. Vendryes, *Lex. Etym.* M. 15). La glose irl. existait certainement dans la tradition commune et a été recopiée par les scribes bretons. Ceux-ci y reconnaissaient-ils un adj. brittonique *mall*, non attesté en v. gall. ni en v. bret., mais bien connu en m. gall. où il a peut-être eu à l'origine le sens de « lent », mais où seuls les sens de « mou, amolli, relâché, flétri, pourri » semblent bien attestés (RC XL. 345 sq.) et dont

on a peut-être un vestige dans bret. *mall-heaut* (cf. Fleuriot, *Dict.* sous *maloinoc*)? Le sens semble s'y opposer.

— fo 43 b 23 : hoc laquear. lacunar¹. lupanar

1. i. **cuithe**, et, sous le mot : locus in quo lacus deducitur.

L'édition du ms. de St Gall dans le *Thes. Pal.* ne donne pas *lacunar*. La glose irl. semble donc postérieure à la séparation des deux traditions. Le glossateur irlandais a compris et traduit *lacuna* et non *lacunar*. Le mot v. irl. *cuilhe* « fosse, abîme », est l'emprunt bien connu au latin *puleus* (Vendryes, *De Hib. Voc.* p. 134).

OLD IRISH CÉSSAID

PAR
CALVERT WATKINS

The verb *céssaid* 'suffers' is well attested in Irish from the earliest texts; two forms are found in the *Amra Choluim Chille* (§ 39 *ro-ches*, § 86 *no-chessad* [RC 20]), and the *Cambrai Homily* furnishes three finite forms and two of the verbal noun. From the attestations in the latter text, in archaic language and spelling, it is clear that the inflexion as a weak *a*-verb is as old as our documentation of the language. Compare the 3 sg. rel. pres. *céssas*, vn. *céssath* and *coicsath* 'com-passio'.

The etymology of this verb has been known for a long time, and will not be questioned here; *céssaid* has cognates in Lith. *keñčia kėsti* 'suffer', and Gk. *πάσχω, ἔπαθον, πένθος*. Ernout and Meillet alone dissent, *Dict. étym. lat. s. v. patior*, listing 'irl. *céss, paiss*' as possible borrowings from Lat. *passio*. But while *pais* (later *páis*) certainly is a Latin loan word, *céss* does not exist as such. Its source would appear to be the verb stem *céss-* in Vendryes, *De hibernicis vocabulis* 125, though Vendryes correctly regards it as 'genuinum'. Meillet, *loc. cit.*, further prefers to connect *πάσχω, πένθος* rather distantly with Latin *patior*, hence with IE **p-*, and eliminate the relation with Lith. *keñčia* and related forms. But his reasons do not seem probative, and the equation *πενθ-*: *kent-* is maintained by Stang, *Das slav. u. balt. Verbum* 119. The same will be assumed here: a verbal root *k^wenth-*. The **k^wendh-* suggested by Cuny for *πενθ-* (*Mélanges Pedersen* 209-10)

shows a consonant sequence incompatible in an Indo-European root, and must in view of the antiquity of the verb be rejected.

If most scholars are agreed on a root etymology for *céssaid*, the precise suffixed form underlying the Irish verb remains to be determined. Pedersen (VKG 2.486) set up a form **k^went-sā-*, whereas Thurneysen (OIGr. 128) preferred a base **kent-l..* or **knt-l.. > kens(s)-*. Neither of these is particularly plausible, or easily motivated either in Celtic or in Indo-European.

It is curious that neither Pedersen nor Thurneysen makes any mention of the Greek cognate; both only cite Lith. *keñčia*. Yet it is precisely the comparison of the Greek present *πάσχω* which permits us to withdraw Ir. *céssaid* from its isolation and to integrate it into an archaic Indo-European derivational structure.

Gk. *πάσχω* has been taken, doubtless correctly, as reflecting a **παθ-σκ-*, IE **k^wenth-sk-*. In particular the archaic morphophonemics should be noted: zero grade root with the suffix *-sk-*, and the treatment of the aspiration, *-thsk-* > *-tskh-* > *-skh-*. The isolation of these features in Greek, their complete lack of productivity, shows clearly that we have to deal with an ancient, inherited verb; *πάσχω* *ἐπαθον* cannot be a Greek creation. Yet a proper cognate in this morphological context has not been brought forth. Lith. *keñčia* shows full grade root *kent-* and suffix *-yo-*, a banal present type in Baltic and one of relatively recent date.

In my *Indo-European origins of the Celtic verb*, pp. 61 and 75-7, I noted the archaic suffix parallelism between *-s-* and *-sk-*, originally pointed out by V. V. Ivanov (*Sbornik statej po jazykoznaniju, pamjati... M. V. Serbievskogo* 105-19 [1961; written in 1953]). In the present we have for example Lat. *pā-sc-ō* but OCS *pa-s-ŏ*, Hitt.

paḥ-š-, Lat. *pā-s-tor*, beside unsuffixed Skt. *pā-ti*, Lat. *pā-uī*. Hittite forms its imperfectives ('iteratives') in *-šk-*; the closely related Luvian and Hieroglyphic 'Hittite' show corresponding forms in *-š-* (*-s-*). Latin forms denominative verbs in *-ē-sc-ere*, in the sense 'become what the base denotes'; as I have shown, the Hittite verbs of identical function show *-e-š-*.

I suggest that in OIr. *céssaid* beside Gk. *πάσχω* we have another instance of this same archaic alternation, with both forms showing zero-grade root:

<i>k^wenth-s-</i>	>	<i>céss-</i>
<i>k^wenth-sk-</i>	>	<i>πάσχω-</i>

OIr. *céssaid* thus provides the missing derivational parallel for Gk. *πάσχω*, and at the same time sheds the anomalous morphological garb (**k^went-sā-*, *k^went-l-*) which had been foisted on it. In Old Irish *céssaid* and in Greek *πάσχω* we have the reflexes of a very old Indo-European present formation, beside which Lithuanian *keñčia* appears as clearly secondary.

As to the inflexion of *céssaid* as a weak *a*-verb, it must represent an analogical refashioning at some prehistoric date. The impetus to the development of a productive, 'weak' inflexion should be sought precisely in the irregularity of the different themes of the earlier strong verb, which would have varied in Proto-Goidelic rather as they did in Greek: present stem **kēss-*, preterite either **kēdd-* < *k^wente-* (cf. aor. *παθεῖν*) or **kekVdd-* (cf. perf. *πέπονθα*), subjunctive probably **kēddā-* < **k^wentā-* (an *s*-subjunctive would be nearly homophonous with the indicative, itself an anomaly). One could derive the attested stem *kēssā-* from a crossing of indicative and subjunctive, *kēss-* x *kēddā-*. But it is preferable to eschew such formalistic explanations, and be content with the

simple fact of the analogical replacement of strong by weak inflexion in this verb, another instance of a well-documented drift in Irish and most other Indo-European languages from the earliest times. The irregular present *πάσχω* was also partially replaced in Modern Greek by the analogical *παθαίνω*.

Harvard University

BIUNRUN

PAR
JACQUES ANDRÉ

Le *Dictionnaire des gloses en vieux-breton* de M. Léon Fleuriot, p. 85, donne la notice suivante : « **biunrun** gl. « epimachus » dans : « comedere debetis ut est bruchus in genere suo et attachus atque epimachus ac locusta ». Il s'agit sans doute d'un insecte ; *ὀφιομάχος* « oiseau serpenteaire » ne semble pas convenir ici. Obscur. »

Le texte cité est une traduction d'un passage des Septante, *Leuit.* 11, 22, καὶ ταῦτα φάγεσθε ἀπ' αὐτῶν τὸν βροῦχον καὶ τὰ ὅμοια αὐτῷ, καὶ τὸν ἀττάκην καὶ τὰ ὅμοια αὐτῷ, καὶ τὸν ὀφιομάχην καὶ τὰ ὅμοια αὐτῷ, καὶ τὴν ἀκρίδα.... Seules diffèrent les finales de deux des termes, le grec ayant à la fois ἀττάκης et ἄττακος, ὀφιομάκης et ὀφιομάχος (la forme *epimachus* étant très proche d'*opimacho* d'une version médiévale espagnole). Deux animaux répondent au nom d'*ὀφιομάχος*, l'ichneumon, qui doit être écarté ici, et un insecte. Le recours au texte hébreu est sans intérêt parce que le mot traduit *hargol* est un hapax, dont on sait seulement qu'il appartient à une racine ayant le sens de « sauter ». Les renseignements fournis par les anciens sur le mot grec ne sont pas clairs. Le lexique d'Hésychius donne les deux sens d'ichneumon (ἰχνεύμων) et sauterelle (ἀκρίς), celui de Photius le définit comme εἶδος ἀκρίδος μὴ ἔχον πτερὰ « espèce de sauterelle sans ailes » ; sur tout ceci, v. L. Gil Fernandez, *Nombres de insectos en griego antiguo*, p. 138-139. Dans ces conditions, le rapport de *biunrun* avec *epimachus* ne peut être que fort vague, la notion d'insecte devant seule être retenue.

Devant l'absence — peut-être provisoire — d'une explication par le celtique, il n'est pas interdit de faire appel à une forme étrangère qui a pu se trouver dans quelque glossaire, et de rapprocher un texte de Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* 30, 146, sur les insectes dévastateurs de vignes : *M. Cicero tradit animalia biuros uocari qui uites in Campania erodunt*. Le mot *biurus* peut être campanien, c'est-à-dire osque, ou grec (on a proposé une formation hybride *bi+οὐρά* « à deux queues »). Il y a peu de chances qu'il ait subsisté en dehors des glossaires.

A propos d'*allacus* dans le même texte, glosé *deu..oa* (p. 136), la glose du *C. G. L.* 5, 562, 5, *allacus ignola* est dite « obscure ». Elle l'est seulement parce qu'elle a perdu le mot *bestia*.

MÉLANGES BRITTONIQUES

PAR
LÉON FLEURIOT

I

Vieux-Breton « Portus LIMERCI », Gallois LLYMEIRCH « huitres ».

On lit dans la vie de saint Thuriau éditée tome 41 2^e partie, des Bulletins et Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, au paragraphe 10, p. 40 de cette vie : « Ipse vero Turiavus, more solito ad predicationem egressus, dum iter ageret, antequam ad portum *Limerci* venisset, sequens illum maxima populi multitudo, audivit vocem de celo dicentem illi... »

Dans la note n° 35 à ce passage l'éditeur explique que *limerc*, latinisé en *Limerci*, peut être la forme ancienne d'un nom de lieu devenu après des siècles d'évolution romane *Limier* dans *Pont-Limier* sur le chemin de Dol à Carfantin. On pense en général que le Breton a disparu de cette région vers le XI^e siècle.

Il est également expliqué dans cette note que Loth voyait dans *Limerc(h)* forme que nous citerons désormais, un mot /limerχ/, avec une notation de χ par c très usuelle en brittonique du haut Moyen Âge. Nous ne croyons pas cependant que Loth ait présenté une hypothèse pour l'explication du nom.

Limerc(h) semble être une forme bretonne ancienne correspondant au pluriel gallois *llymeirch* « huitres » ; il s'agit d'un pluriel interne qui, en gallois, comporte une

épenthèse. Sur ces pluriels en breton on consultera *Le Pluriel Breton* de M. Trépos p. 69-71.

Llymeirch est le pluriel d'un mot dont le singulier est donné sous les formes *llymarch* ou, avec singulatif, *llymarchen*. Davies dans son « *Dictionarium Duplex* » de 1632 traduit par « *ostrea* » ce terme qu'il écrit *llymmeirch*, mais d'après ses propres exemples il s'agit bien d'un pluriel.

Davies écrit en effet sous « *ostrifer* » : « *a fâg y llymmeirch...* » « *qui nourrit, produit, les huîtres...* », sous « *ostrearia* » : « *lle y magcer neu y gwerther llymmeirch* », « *lieu ou l'on nourrit (élève), ou bien l'on vend les huîtres* » (Cf. aussi Davies sous *llymeirch* traduit par « *ostree, ostreum, concha* »).

En breton ancien il est donc vraisemblable qu'un singulier **limarch* correspondait au pluriel interne *limerc(h)*. *Portus limerc(h)* serait le « *port aux huîtres* ».

Il est intéressant de noter qu'à côté de l'emprunt au latin *hestr* « *huîtres* » (voir le Dictionnaire des gloses en vieux-breton article *hestr*), bret. mod. *istr*, existait encore le terme indigène, mieux attesté en gallois.

L'étymologie de *llymarch* est inconnue.

II

Breton moyen FER, gallois FFÊR.

Après avoir rappelé les principaux exemples du mot *fer* en breton, nous constaterons que ce mot est resté en usage jusqu'au xvi^e siècle ; différent de *feru* qui sera étudié plus loin, c'est un mot analogue au gallois *ffêr*.

A date ancienne *fer* n'apparaît que dans les noms propres, mais son emploi comme nom commun au xvi^e siècle encore indique qu'il s'agit d'un terme courant aux époques antérieures.

Fer- apparaît dans le surnom de Alain comte de Cornouaille puis duc de Bretagne, *Fergant*, Cartulaire de Quimperlé p. 172, *Fergan* p. 91. Ce même surnom se rencontre dans les anciennes généalogies galloises qui mentionnent un *Alan Fergan*, *Ffyrgan* (voir *Archiv für Celt. Lexicographie* t. 2, p. 147 sq., n° 733, I. Williams, *Pedeir Keinc y Mabinogi* p. xxviii-xxx, Rachel Bromwich, *Trioedd Ynys Prydein*, Cardiff 1961, p. 270-271). On verra plus bas les deux explications successives que Loth a données de *Fergant* ; la seconde est la meilleure.

On trouve encore *fer-* dans le nom propre breton *Fermarch* au xvi^e siècle (Ernault, Glossaire moyen breton p. 235), qui a lui aussi un correspondant exact dans le vieux-gallois *Fermarch* livre de Llandâv éd. Evans p. 265, le gallois moyen *Feruarch* I. Williams, *Canu Aneirin* v. 1125 et p. 172, 326.

En second terme de composé *-fer* est un des éléments du nom propre vieux-breton *Urfer* Cartulaire de Landévennec p. 571 titre 42, devenu *Urfier*, peut-être par faute de copiste, dans les Bulletins et Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine t. 17, p. 5. Le premier terme du composé est ici *urb-* qui évolue normalement en *ur-* (cf. entre autres exemples *Urb-lon* Cartulaire de Redon chartes 61, 76, 166, *Ur-lon* chartes 31, 117).

Le dérivé gallois moyen *Ferawc* Canu Aneirin p. 172, *Geirfa Barddoniaeth Gynnar Gymraeg* p. 505 est un dérivé de *fer* qui a pour correspondant le bret. moyen *Fereuc* dans *Bran Fereuc* nom de lieu en 1598 (R. Celt. t. 41, p. 383-4), bret. mod. *Ferec* nom de personne (on peut voir dans *Ferawc*, *Fereuc* un dérivé de *ffer* « *cheville* », mais ce mot n'est pas attesté avec certitude en breton ; on le verra plus loin).

Notons encore, en gallois ancien *Fer mab Confer* *Archiv für Celt. lexic.* t. 1, p. 187 sq. n° 100, *Fer* n° 152.

Dans la poésie du breton moyen tardif un mot *fer* se rencontre dans plusieurs passages où il rime en *er*. Exemples :

Poèmes bretons du Moyen Age strophe 123
Ma-z eu laquaet? fer leueret « où est-il mis? dites-le fermement ».

Fer rime ici avec *er* de *leueret* (*leveret*).

Poèmes str. 124

Mar d-eu mar fer ez leueret littéralement : « aussi fermement (est) que vous le dites » (aussi fermement que vous le disiez).

La rime est la même qu'à la strophe 123 ; à la strophe 245 on lit *feru*, mais la rime avec *seder* fait penser que le copiste a mis *feru*, mot plus connu, pour *fer*.

Par contre Gwénolé v. 151 la rime finale ne laisse aucune place au doute

Autrou chetu ny duet, arryfel, credet fer
Hep pyryll na tourmant en o hoant tout antyer

« Seigneur nous voici venus, arrivés, croyez-le fermement/sans péril ni tourment, selon votre désir tout entier. »

C'est aussi le cas au v. 1187

Breman nysseomp, sellomp fer
an d-eu, eza, leun an grygneur;
nysseomp, na leveromp guer
ha groiomp hon bech en on syher.

« Maintenant approchons, regardons fortement (avec soin), si n'est pas, donc, plein le grenier ; approchons, ne disons mot, et cousons notre fardeau dans nos sacs. »

Les rimes sont en *er* et *grygneur* est pour **grygner* comme le dit Ernault note n° 560 à ce passage. On remarque d'ailleurs que *fer* dans les textes où il nous est conservé est employé adverbialement dans un sens assez vague « fortement, bien... » ; comme tant d'autres mots

archaïques, tels *cadarnn*, conservés dans la poésie du breton moyen tardif il s'agit d'une sorte de cheville.

Venons-en maintenant aux explications qui ont été proposées pour le gallois *ffêr* « solide, fort, brave... », d'où *fferu* « geler » (devenir solide), le bret. ancien *fer*.

Loth avait d'abord envisagé un emprunt au latin *ferus* « sauvage, violent, cruel », Mots latins p. 167. Rien dans la forme ne s'oppose à l'emprunt, mais les sens sont assez éloignés et Loth lui-même a plus tard rejeté cette première explication.

Dans sa Chrestomathie p. 204 Loth avait expliqué l'élément *fer-* de *Fergant* par un mot *fer* « cheville » correspondant au gallois *ffer* « cheville », mot bien connu et expliqué par la comparaison avec l'irlandais *seir* « cheville » (voir Pokorny, Indogerm. Etym. Wörterb. p. 993). Le second élément aurait été dans cette première hypothèse **cant* « blanc », lénifié en *-gant* en second terme de composé. Nous ne connaissons aucun exemple d'un breton ancien **cant* « blanc ». Ici encore Loth a renoncé à son hypothèse et en a proposé une autre plus vraisemblable, mais cette ancienne explication de Loth paraît, sauf erreur, être la seule source du breton ancien **fer* « cheville » qui figure dans beaucoup de Dictionnaires.

Dans deux études importantes R. Celt. t. 41, p. 383-4 et t. 42, p. 353, Loth a mieux expliqué *Fer-gant* comme un composé de *fer* « solide, fort, brave » correspondant à son homonyme gallois déjà cité. Le second élément n'est pas **cant* « blanc » qui paraît inexistant, mais *cant* nom du « cercle », bien attesté, et employé au sens abstrait de « perfection, plénitude », etc. ou, comme adjectif « parfait, complet »... C'est le second élément de *coucant* « certain, sûr » (voir le Dictionnaire des gloses en vieux-breton sous *cant* (I) et *coucant*). *Fer-gant* a donc vraisemblablement le sens de « parfaitement fort, solide ». * SPEROCANTOS

COUOCANTOS

Les véritables difficultés commencent avec les essais d'étymologie. Loth dans ces études suppose un brittonique **spero* et rapproche l'irl. moyen *seric* « fort » (*láidir*) qu'il explique par **sperinki*.

Stokes, Arch. für Celt. lexic. t. I, p. 94 tire *seric* de **serinki* ou **serikki* et rapproche le grec στερεός « solide », l'all. *stark* « fort », mais cette explication aurait le désavantage de séparer l'irlandais du brittonique (R. Celt. t. 41, p. 384). Un *st-* initial peut rendre compte du *s-* irlandais ; il ne peut par contre être à l'origine d'un *f-* brittonique alors que *sp-* initial peut à la fois expliquer le *s-* irlandais et le *f-* brittonique. Toutefois il est douteux comme le supposait Loth que *ffer*, *fer* soit en rapport avec des mots comme le sanscrit *sphirāḥ* « gras, abondant », lui-même souvent rapproché du latin *prosperus*, Walde-Hofmann t. 2, p. 375-6 sous *prosperus*, Pokorny, Indogerm. Etym. Wörterb. p. 983.

On pourrait voir une confirmation indirecte de l'explication de *ffer* par **spero-*, comme le propose Loth, dans l'existence de noms celtiques antiques en *spir-*. On note *Spiriacus*, *Spirvico(n)*- Holder t. 2, col. 1627, avec *i* venant peut-être de *e* bref par assimilation à un *i* suivant comme dans *belino*, *bilino*, *Veni-carō*, *Vini-carō* Zeits. f. Celt. Philol. t. 26, p. 94.

Quant à *Speratus* cité Holder 2, col. 1625-6 (*Adnamatius Spērātus*, *Adnamalia Spērāta*) il peut s'agir du mot latin *speratus* plutôt que d'un mot celtique.

Tout ce que l'on peut donc avancer avec prudence est que le brittonique médiéval *ffēr*, *fer* « solide, fort » peut venir d'un brittonique antique **spero-* plutôt que du latin *ferus* de sens assez éloigné.

III

Bret. moyen *FERF*, *FERU*, gallois *FFYRF*, du latin « firmus », bret. moderne *FERO* de *FERU* et *C'HOUERO*.

Le gallois *ffyrf* est traduit par « cadarn, cryf, grymus, nerthol », « brave, vigoureux, fort » Geirfa Barddoniaeth Gynnar Gymraeg p. 516 ; ce mot est un emprunt au latin « firmus ».

C'est au mot *ffyrf* que correspond un mot breton de même origine qui en breton moyen a les formes *ferf*, *feru*, *ferou*.

On remarque, fait important, que ce mot rime en *erv* en général, tandis que *fer* précédemment cité rime en *er*.

Bien que *fer* soit à tort confondu avec *ferf* on trouvera de nombreux exemples dans une note du Mirouer de la Mort, p. 307, au vers 270. Il suffira de citer ici deux ou trois exemples caractéristiques.

Mirouer v. 270 *Er ret eo feru meruell, ha lesel an bel man*
« car il est nécessaire, certes, de mourir et laisser ce monde »,
v. 289 *crel feru an amseruez ma-z vezez entreze*
« crois fermement que le temps que tu demeures parmi ces (choses)... » au v. 358 on retrouve le v. 270,
v. 431 *Ne-d eux negun quen feru, pan preder á meruell*
« il n'y a personne de si ferme, quand il pense à mourir... »
v. 1805, 1806 *Ha he bezaff caret ha prisel entre dou*

A vezo trist ha hueru, crel feru bede'n neruou
« et l'avoir aimé et estimé pendant de temps-là (*entredou* « interim » dans le Catholicon), ce sera (chose) triste et amère, crois-le fermement jusqu'aux fibres intimes »
Jésus 110b *Me planto ferv en e cervel*
« j'enfoncerai fermement dans sa cervelle (les épines) ».

Le texte doit avoir *feru comme il est dit Mirouer note p. 307 déjà citée.

On a remarqué que *feru*, *feru* rime avec *meruell* (mervel), *amseruez* (amservez), *neruou* (nervou), *cervel*.

Pour le sens de *feru* on peut formuler les mêmes remarques qu'à propos de *fer*; les deux mots peuvent être traduits en général par « fortement, bien »... Leur forme comme leur sens sont devenus si proches qu'on en est arrivé à les confondre.

Le mot *feru*, *feru*, à la différence de *fer*, possède des dérivés attestés en breton moyen tardif. On connaît un mot *ferfdel* « fermeté » par le Catholicon. Moins connu est un verbe signifiant « fermer » attesté dans un document dont il est question ci-après en IV. On n'a de ce verbe que la 2^e pers. du plur. de l'impératif *ferwet* « fermez » ! répété trois fois. Le nom verbal ne nous est pas connu, mais il ne fait pas de doute que ce verbe ne corresponde au gallois moyen *ffyrhuaw*, *ffyrfhau* « grymuso » « rendre ou devenir fort ».

Le sens primitif de « rendre ferme » a évolué en celui de « fermer » selon un développement parallèle à celui du sens du français « fermer » de « firmare ». Une influence du mot français sur le sens est vraisemblable. Toutefois *feru*, *feru*, le radical *ferw-* de ce verbe, sont bien des emprunts au latin, antérieurs à la période de la lénition. Un emprunt direct au français « fermer », postérieur à l'époque de cette lénition, eût conservé le *m*. Ces emprunts existent d'ailleurs et nous trouvons l'emprunt au français *ferme* sous la forme *ferm* dans les textes bretons-moyens ainsi qu'un verbe *fermaff* « fermer » dérivé de *ferm*.

Dans le cas du breton une confusion avec un troisième mot s'est parfois produite. Si *fer*, correspondant au gallois *ffêr*, ne paraît plus attesté après le xvi^e siècle, *feru* subsiste mais le *v* final devient syllabique comme le *w* final de *maru*

« mort », *deru* « chênes » donnant *o* dans *maro*, *dero* (et variantes).

On pourrait expliquer ainsi le bret. moderne *fero* « cruel, féroce, bouillant, emporté » comme un descendant direct de *feru*, mais le sens, plus encore que la forme, révèlent que *fero* a été profondément influencé par une variante dialectale du mot *c'hvero* « amer, âcre, dur... ». Écrit en général *hueru*, /χwerv/, en breton moyen, ce mot est identique au gallois *chwerw* rendu par l'anglais « bitter, acrid, severe... ». Ce mot, monosyllabique autrefois, écrit par exemple aux xii^e-xiii^e siècles *chueru*, est devenu disyllabique en gallois moderne comme dans la plupart des dialectes bretons modernes, voir Welsh Grammar p. 51, 53. Le correspondant irlandais est l'irl. ancien *serb*, mod. *searbh*.

Sur la forme *fero* dans les dialectes bretons modernes on verra Vendryes, Ann. de Bretagne t. 16, p. 577-579, Falc'hun, Hist. de la langue bretonne, 1^{re} éd. p. 129-133 et carte 18. Il semble donc que, si, pour la forme, *fero* descend du breton moyen *feru* /ferw/ dans la majorité des dialectes (qui ne connaissent pas l'évolution χw/f) l'influence de *fero*, *c'hvero* a été très forte sur les sens modernes.

IV

FERWET, FERWET, FERWET, DONET A RANT.

Dans le volume 2 du catalogue de la série G des Archives du Morbihan édité à Vannes en 1940, le document portant la cote 58 G 1(692) est résumé de la p. 159 col. 1 à la p. 171 col. 2; il est daté de 1398 à 1407. Il s'agit d'un document concernant les droits du Chapitre dans l'église de Saint-Patern à Vannes durant le pèlerinage du Tro

Breiz. A la p. 171 col. 1 figure un résumé d'un événement qui se passe en 1398 quinze jours avant la Saint-Michel.

Il y avait conflit entre le Chapitre et les paroissiens à propos des aumônes. Les paroissiens voulaient déposer celles-ci aussi bien dans le tronc de la paroisse que devant les reliques appartenant au Chapitre. Les chanoines du Chapitre préféraient voir ces aumônes aller à leurs reliques. Mais voici que ces reliques furent dérobées puis recouvrées et Yves le Bastard procureur du Chapitre, accompagné de François de Laspere, prêtre, et de Botlan tabellion du duc se dirigèrent vers l'église Saint-Patern pour les y ramener.

« Aussitôt que les hommes et les femmes du faubourg les virent passer la porte de la cité ils se mirent à crier en breton « ferwet, ferwet, ferwet, donet a rant » ce qui signifie « fermez, fermez, fermez, ils viennent ».

Cette très courte phrase en breton des alentours de 1398 a surtout l'intérêt de nous faire connaître un verbe ferwet « fermez » dont il est question ci-dessus en III.

Dans donet a rant « ils viennent » littéralement « venir ils font » la forme donet est bien attestée dans les textes bretons des xv^e et xvi^e siècles et existe en breton moderne en vannetais surtout. Elle n'apprend rien, sinon que vers la fin du xiv^e siècle la contraction d'une forme *devonet, correspondant au cornique devones, en donet était déjà faite. On verra à ce sujet le Dictionnaire des gloses en vieux-breton sous l'article diminet.

La forme rant, de *grant, de *gwrant, de *gwrabant est toujours la forme usuelle en Vannetais. Elle correspond au gallois gwnant qui semble venir de *gwrant de *gwrabant d'après le rapport entre le vieux-gallois guragun « faisons » et le gallois moderne gwnawn. La 3^e pers. du prés. de l'indicatif en -ant, conservée de nos jours en Vannetais presque exclusivement, est attestée plus anciennement

dans les autres dialectes bretons. Dans Gwénolé v. 1217 et suivants quemeront, mennont, aznevont riment en -ant (voir la note d'Ernault n° 576). Le texte primitif avait *quemerant, *mennant, *aznevant, Verbe breton p. 73 note 2 et p. 74, 75.

Le vieux-breton présente une forme condadlant « conductionem faciunt » et Ernault R. Celt. t. 11, p. 117 cite d'autres exemples modernes de formes en -a- hors du vannetais. On sait qu'à l'époque moderne la forme -ont s'est maintenue à peu près seule en KLT.

V

Le mot LE « lieu » et ses composés en breton.

On sait qu'il existe en brittonique deux variantes du mot le plus communément utilisé pour désigner un « lieu ».

Une forme le se trouve en cornique ; le gallois lle qui y correspond est très courant comme mot isolé et dans des dérivés et composés. Le, lle supposent un celt. *lego, d'un i.eur. *legho, Pokorny Indo- Germ. Etym. Wörterb. p. 659. On en rapproche le gaulois legasit qui paraît signifier « il plaça ».

Ce mot apparaît tantôt comme féminin, tantôt comme masculin. En gallois ancien lle est féminin dans plusieurs exemples que Loth a relevés dans les Mém. de la Soc. de Linguistique t. 18, p. 352. Dans les Pedeir Keinc y Mabinogi I. Williams donne des exemples de lle masc. et fém. p. 102-103. En gallois moderne lle est considéré comme un mot masculin, mais, comme le note T. J. Morgan, Y Treigladau a'u Cystrawen, Cardiff 1952, p. 23, son composé safle est féminin et l'on trouve de même au féminin y frawdle de brawdle « tribunal, lieu de jugement »... Il n'est donc pas étonnant que le composé breton gorle

mentionné ci-dessous soit un mot féminin. De semblables fluctuations dans le genre d'un mot brittonique aux époques médiévale et moderne sont fréquentes dans le cas des mots qui étaient neutres en brittonique antique. Voir Pedersen, *Vergl. Gramm.* t. 2, p. 66, 67, Lewis-Pedersen p. 159.

Il existe d'autre part une autre forme écrite *leg*, *legh* en vieux-breton *lech* en breton moyen et *lec'h* en breton moderne. Elle paraît remonter à un celtique **legso-* d'un i.eur. **legh-so-* Pokorny *op. cit.* p. 659. Cette dernière forme n'est pas attestée avec certitude hors du breton. Loth a pensé la retrouver dans le second élément du gallois *bron-llech* « peine de cœur, anxiété » dont le sens ancien aurait été « sein » d'après le sens de l'irl. *bron-lach* puis *brollach* « sein », Loth, *Mém. de la Soc. de Linguist.* t. 18, p. 351-3. Bien entendu l'irl. *lach* ne peut avoir un χ de même origine que le χ brittonique.

Par contre il existe en breton des exemples assez nombreux de la forme *le*. Comme mot isolé *le* se trouve en vieux-breton (voir le Dictionnaire des Gloses en vieux-breton). Disparu comme mot isolé en breton moyen ancien, et supplanté à cet égard par *lec'h*, *le* se trouve en breton dans des composés. En voici quelques-uns.

Gorle, gourle « flot, gros rocher qui ne couvre pas », diminutif *gorleig* est mentionné Et. Celt. t. 10, p. 285 d'après les remarquables relevés de toponymes nautiques qui ont été effectués en Bretagne ces dernières années. Ce mot figure sous les numéros 842, 843, 1370, 1373, 1374, 7118, 7119, *gorleig* sous le numéro 1378 de ces relevés.

Dans la revue *Hor Yezh* t. 33, p. 6 M. Bregar signale que, dans la région du Cap, au sud-ouest du Finistère, le mot est encore vivant, sous la forme *gourle*, et signale aussi la forme *gorle* d'après la même revue t. 4, p. 19. Le sens

littéral de *gorle*, *gourle* paraît être « lieu supérieur », « lieu élevé ».

On remarque d'ailleurs qu'en breton ancien *gorle* se trouve aussi dans des toponymes continentaux. On rencontre *Ker gorle*, *Kaier gorle* en 1382 dans le Cartulaire de Quimper, éd. Peyron, p. 368 (la variante *kaier* de *kaer*, *ker* existe aussi dans les chartes de Beauport). Un lieu-dit *Guern gorle* est cité Chrestomathie bretonne de Loth, p. 209 (en 1274) d'après les archives du château de Kerguehennec.

(Il faut mettre en garde cependant contre la confusion qui s'est établie en breton tardif entre *gorle* et un mot *Gourlay*, *Gorlay* qui semble avoir un second élément de tout autre origine. Il a en effet existé en breton ancien un mot *lai*, *lae*, encore inexpliqué, dont on retrouve de nombreuses traces et qui paraît, à l'opposé de *le*, avoir comporté anciennement une diphtongue. *Lai*, *lae* entre en composition dans le nom propre vieux-breton *Con-lai* Cartulaire de Redon, charte 234, dans les noms propres bretons-moyens *Guas-lae* Cart. de Quimperlé, p. 245 (en 1161), *Torr-lae* ibid. p. 153, dans *Lae* nom d'homme R. Celt. t. 7, p. 59 (en 1267), dans les noms propres bretons modernes *Le Lay*, *Floc'h-lay*, *Gour-lay*, etc. Le nom de la « villa *Laioc* » Vie de Saint Malo, Bull. et Mém. de la Société archéologique d'Ille et Vilaine, t. 16, p. 203, peut en dériver. Dans des toponymes comme *Kergorlay* on serait bien embarrassé de dire si l'on a *gorle* ou le nom propre *Gorlay* de **gour-lae*. Il est donc prudent de ne considérer, comme exemples de *gorle*, que les formes ne comportant pas de diphtongue dans les graphies anciennes comme *Ker gorle* et *guern gorle* cités ci-dessus.)

Saffle. Ce mot ne se trouve qu'une fois au pluriel dans un texte breton moyen tardif du xvi^e siècle. On sait que ces textes, remplis de mots français, conservent cependant

une morphologie et une syntaxe essentiellement brittoniques, et il n'est pas rare d'y rencontrer des mots bretons anciens perdus depuis, restes de tout un ancien vocabulaire qui a été progressivement remplacé par des emprunts romans au cours du breton-moyen. (Ces mots, tels *diouguel*, *diouguelroez*, *dihuz*... ont été mieux conservés en gallois.) C'est ainsi que dans Gwénolé au vers 1183 nous lisons : « breman, hep *saffleau*, dezrouomp ». Ernault traduit, avec doute, *saffleau* par « tapage ». En réalité *saffleau* est le pluriel d'un mot *saffle* identique au gallois *safle* « station » (action de rester, demeurer), plur. moderne *safleoedd*, composé de *saf(f)* « se tenir », (le sens de « s'élever » qu'a pris *sevel* en breton, est dérivé du sens d'origine), et de *le* « lieu ». La notation par *-au* du pluriel généralement écrit *-ou*, *-aou* en breton moyen n'est pas isolée. Ex. *punczau* « des puits » Jésus 13a, rime avec *tnou*, *joau* « des joies » Mirouer v. 2498, *poanyau* « des peines » Nouelou 248. *Saffleau* rime d'ailleurs avec *dezrouomp* « commençons ». *Saffleau* est donc une graphie pour */savləw/* et l'on peut traduire « breman, hep *saffleau*, dezrouomp » par « maintenant, sans retards, commençons ».

gwele « lit ». Ce mot, usuel, est le plus souvent expliqué comme un composé de *le*, ex. Pedersen, Vergl. Gramm. I, p. 98, II, p. 560, par comparaison avec l'irlandais *lige* « lit, tombe ». Mais, tandis que *le* suppose **lego*, le gallois *gwely*, le breton *gwele* indiquent que ce composé de *le* a passé par une forme **woligo*, K. Jackson, Language and History in early Britain, p. 446. On rapproche de *gwele*, *gwely* le gallois *gwâl* « tanière, couche, lieu de repos » R. Celt., t. 33, p. 473 ; *gwâl* viendrait de **wolegs* de **u(p)olegh-s*, Pokorny Indogerm. Etym. Wörterb., p. 659.

perlé « pâturage ». Ernault, Gloss. moy. bret. p. 484 mentionne ce mot d'après le dictionnaire vannetais de l'A. (début XVIII^e s.) ; ce mot, qui subsiste en vannetais

au sens de « jachère, pâture, guéret » peut être issu d'un plus ancien **peur-le* « lieu de la pâture », ce que semble confirmer la formation de termes de sens analogue tels que le gallois *por-fa* « pâture ». Le premier élément *por-* est d'origine identique, bret. *peuri* (haut-vann. *pérein* « paître »), gall. *pori*, le second est *-fa* de *-ma* de **magos* ; dans le bret. *peur-van* « pâturage », Ernault, Gloss. moy. bret. p. 529, le second élément *-van* est d'origine complexe, Ernault *loc. cit.*

Il a existé d'autres composés de *le* en breton tel le vieux-breton *durn-le* « pommeau d'épée » littéralement « lieu du poing » et il doit s'en trouver d'autres que nous n'avons pas identifiés ici.

VI

Quelques composés et dérivés de LED.

Le radical du breton *ledaff*, *ledan* « j'étends »..., gallois *lledaf* se retrouve dans le vieux-breton *dediledet* « il écarte, éloigne » de **do-dī-let-*, avec *-dī-* séparatif et une désinence en *-et* de la 3^e pers. du sing. du prés. de l'indicatif.

Le bret. moderne *dalleda*, *daleda* « étendre des hardes, du blé » (au soleil) est cité par Ernault Gloss. moy. bret. p. 141 et tiré avec raison de **daz-led* de **do-ate-let-*.

Le mot *tarledenn* « trainée de brisants », Et. Celt. t. 10, p. 289, toponymes nautiques numéros 1046 et 1047, contient un radical *tarled-* de **to-are-let-* suivi d'un singulatif ; on peut comparer le vannetais *ledenn* « trainée de nuages »..., le gallois *darlledaf*, *darledaf* « j'étends, je répands » (**do-are-let-*) *cyfledaf* « je fais de longueur égale, j'étends par-dessus » de **kom-let-*, etc.

VII

Breton « DUAULT », gallois « DUALLT », breton « PEN ANN AUT » gallois « PEN YR ALLT ».

Le nom de *Duault* est porté en Bretagne par une commune du canton de Callac dans l'arrondissement de Guingamp (Côtes-du-Nord). On le trouve à date ancienne dans le Cartulaire de Quimper, éd. Peyron, sous les formes *Duaut Kaelen* titre 4 p. 13 en 1368 et *Duaut Kellen* titre 5 p. 19 dans un document qui paraît contemporain. Un acte de 1574 reproduit en note p. 10 col. 2, au bas de la page, donne la forme *Duault Quelen*. On voit qu'il n'existe malheureusement pas de forme vraiment ancienne du mot. Le nom de *Duault* est également porté par des villages tels *Duault* en Trédarzec, canton de Lézardrieux, arrondissement de Lannion, *Duault* en Trébry, canton de Moncontour, arrondissement de Saint-Brieuc, *Duault* en Pommeret, canton de Lamballe, arrondissement de Saint-Brieuc.

D'autre part nous rencontrons au Pays de Galles le nom de lieu *Y Ddu Allt* dont deux exemples sont donnés par J. Lloyd Jones, *Enwau Lleoedd Sir Gaernarfon*, Cardiff 1928, p. 63. *YDdu Allt* est une forme à initiale lénifiée après l'article *y(r)* car *allt* est féminin en gallois. Il existe d'ailleurs au Pays de Galles des formations comportant d'autres adjectifs que *du* « noir » par exemple *Yr allt wen*, *Y Wen Allt* « la hauteur blanche », *Yr Allt Goch* « la hauteur rouge »; ces exemples figurent dans l'ouvrage cité de J. Lloyd Jones p. 62, 63.

Il convient de citer encore un nom de lieu figurant dans le Cartulaire de Landévennec, p. 557, titre 18, dans un acte rédigé au XIII^e siècle. Il s'agit de *Pen ann Aut* (ou

ann aout) qui est également relevé par Loth dans sa *Chrestomathie* à la p. 105. Ce nom de lieu a probablement maintenant la forme *Pennod* (et aussi *Moulin Pennod*); il s'agit d'un lieu-dit en Lothey, commune du canton de Pleyben, arrondissement de Châteaulin.

Pen ann aut correspond aux nombreux noms de lieux gallois du type *Pen yr allt*, *Penrallt* dont il suffira de citer l'exemple *Penrallt Inco* (*Inco* est un nom d'homme) mentionné à la p. 52 de l'ouvrage cité de J. Lloyd Jones.

Il convient maintenant d'identifier les éléments figurant dans ces noms de lieux. Les mots *pen* « tête », « bout », *du* « noir », les articles, bret. *an(n)*, gall. *yr* sont bien connus et ne nécessitent aucune étude ici.

Il faut s'arrêter plus longuement sur l'autre élément, gallois *allt*, breton *aut*, dont la forme et les sens anciens appellent diverses observations.

Les principaux sens du gallois *allt* donnés dans le *Geiriadur Prifysgol Cymru* p. 78 sont « colline, pente, hauteur boisée, bois ».

Ce mot a pour correspondants le mot du *Vocabularium Cornicum als gl.* « litus », le bret. moy. mod. *aot*, *aod*, *od* qui n'a plus guère que le sens de « rivage », l'irlandais moyen *alt* « hauteur, rivage ». Sur ce dernier mot on consultera Vendryes, *Lexique étymologique de l'Irlandais ancien*, lettre A p. 63-64. Le celtique est apparenté au latin *altus* (voir notamment Walde-Hofmann t. 1, p. 31-32 sous *alō*).

La forme *aot*, *aod* du breton remonte à un ancien **all*; on sait en effet qu'à partir du XII^e siècle a commencé en breton une évolution de *all* en *aut* dont les premiers exemples paraissent se trouver dans le nom de lieu *Par Restalt* écrit aussi *Par Restaut* (1084 à 1131), Cartulaire de Quimperlé, 2^e éd. Rennes 1904, par L. Maître et P. de Berthou, p. 214. Les graphies contenant *l* comme *Duault*

montrent que l'on a gardé assez longtemps conscience de l'origine de *aul*, tout au moins dans ce nom ; on retrouve une graphie comparable dans le nom propre *Le Moult* qui contient une forme archaïque du nom du « mouton », bret. mod. *maoul*, d'un vieux-breton **moll*, gallois *mollt*, irlandais *moll*.

Toutefois, si le vieux-breton **moll* n'est pas attesté (bien qu'il ait certainement existé), le vieux-breton *all* ancêtre de *aod* peut fort bien l'être. Le ms. de Munich n° 14846 a été édité par Thurneysen dans les Sitz. Ber. der K. B. Akad. der Wissens. zu München, Phil. Hist. Kl. 1885 p. 90-112. C'est un curieux manuscrit contenant une pièce appelée « Sortilegia » ; le texte est recopié sur un archétype breton qui contenait des gloses en irlandais et en vieux-breton ; le fait n'est pas rare. Le copiste a inséré dans son texte les gloses qu'il a trouvées en les accompagnant de signes distinctifs. Si, dans la plupart des cas, il est facile de distinguer le vieil-irlandais du vieux-breton, il peut arriver que les mots soient absolument identiques dans les deux langues. C'est ce qui se produit dans le cas qui nous occupe. On trouve au folio 111a de ce manuscrit le passage : « locus *all* munitus in quo natus (est) ». *All* est une glose à « locus munitus » « lieu abrité, défendu » que le glossateur a rendu par *all* « lieu élevé, escarpé ». *All* peut aussi bien être vieux-breton que vieil-irlandais, puisque nous n'avons pas ici le secours de la paléographie qui permettrait de distinguer une main « insulaire », irlandaise d'une main « continentale », bretonne, le manuscrit étant recopié. On peut considérer que *all* du manuscrit de Munich est à la fois irlandais et breton puisque *aod* suppose **all*.

L'évolution de *all* en *aul* en breton étant due à l'influence romane, il n'est pas surprenant que *Duault* soit la forme de la zone aujourd'hui entièrement romane, comme c'est

le cas pour Pommeret et Trébry, aussi bien que celle de la zone restée bretonnante comme c'est le cas pour les autres exemples.

La présence du toponyme *Duault* dans des régions éloignées des côtes, comme la glose *all* à « locus munitus », montrent que le breton ancien *all*, *aul* avait aussi le sens de « hauteur » comme ses correspondants gallois et irlandais.

Une autre constatation intéressante est celle-ci. Pour peu que l'on remonte dans le temps, les formes *Duault*, *Dualt*, aujourd'hui assez éloignées, étaient absolument identiques. Antérieurement à l'évolution de *l* en *ll* en gallois vers le x^e siècle ou le xi^e siècle, cette langue avait aussi la forme **all* et des deux côtés de la Manche ce toponyme était /Dualt/.

Duault, *Dualt* signifie littéralement « noire-hauteur » ; ce genre de composé très ancien, avec l'adjectif placé en tête de composé, s'employait sans doute pour désigner des hauteurs boisées et le mot évoque des toponymes comme « Les Bois-Noirs », le « Schwarz-wald », etc.

VIII

Vieux-breton PENN HISCHIN, moderne PEN-ISQUEN...
gallois PEN-HESKYN, PEN-HESGIN...

Le nom de lieu *Penn hischin* se trouve dans le Cartulaire de Landévennec titre 14 p. 556. C'est aujourd'hui *Pen-isquen* en Plonéour-Lanvern, canton de Plogastel-Saint-Germain. On rencontre aussi ce toponyme dans *Pen-esquen* (-*vian* et -*vas*) en Meilars, canton de Pont-Croix, arrondissement de Quimper. Dans l'arrondissement de Brest le second élément se remarque dans *Ker-isquin* toponyme qui apparaît en Guissény, canton de Lannilis,

en Landéda canton de Lannilis, en Ploudaniel, canton de Lesneven.

Au Pays de Galles les formes *Pen-heskyn*, *Pen-hesgin* sont mentionnées par J. Lloyd-Jones, *Enwau Lleoedd Sir Gaernarfon*, Cardiff 1928, p. 124, avec le toponyme *Nawesgin*, *Nauiskyn*.. dont le premier élément n'est pas clair.

Dans le nom de lieu *Man-haskin* (daté de 1670-1685), *Me-hascin* (1830), aujourd'hui *Man-hasgin*, *Men-hasgin* cité par M. R. J. Thomas, *Enwau Afonydd a Nentydd Cymru*, Cardiff 1938, p. 209-210, l'auteur pense que le premier élément peut être *ma* « lieu » ou une variante de ce mot, tandis que le second serait un nom propre *Hesgyn* peut-être irlandais? Ne serait-ce pas une forme de *heskyn*, *hesgin* dont il est ici question?

Dans le cas de *Penn Hischin* et de *Ker-isquin* en Bretagne, le premier élément ne soulève aucune difficulté. Il s'agit dans le premier cas de *penn* « tête » au sens fréquent de « bout », dans le second de *ker* de *caer* « lieu habité ».

Ce qui nous intéresse ici ce sont le sens et la forme de *hischin* et de ses variantes. Dans *hischin* *ch* note *k*, fait courant en breton ancien. D'autre part il existe en vieux-breton une glose *hiscen* à « uligo » « humidité du sol » avec un *t* final qui ne paraît pas étymologique (voir *Études Celtiques* t. 9, p. 185 et le Dictionnaire des gloses en vieux-breton sous *hiscen*). *Hischin*, *heskyn* correspondent au moy. irl. *sescenn*, moderne *seisceann* « marais, plante des marais » et *hiscen* semble être une variante de *hischin*.

Le radical de *hischin*, *heskyn*... est un mot qui en breton a les formes *hesq*, *hesk* traduites par « laiche, carex », Ernault Gloss. Moy. breton p. 318, en gallois la forme *hesg* traduite par « sedges, rushes ». Le cornique y répond par *heschen* « canna, arundo » dans le *Vocabularium Cornicum*.

L'irlandais *sescenn*, *seisceann* est lui-même dérivé de *seisc* « sedge » qui correspond aux derniers mots brittoniques cités.

Tous ces mots ont été étudiés par J. Loth, *R. Celt.*, t. 36, p. 168, t. 46, p. 147, t. 50, p. 92. Il semble que ce nom des plantes des marais caractérise leur caractère coupant, tranchant. Le breton *hesk-enn* a aussi le sens de « scie » comme le rappelle J. Hubschmid, *Zeits. f. Celt. Philologie* t. 24, p. 87. Ces mots celtiques sont rattachés à la racine qui figure par exemple dans le latin *secō* Walde-Hofmann t. 2, p. 505.

On pourrait expliquer à la rigueur le sens de « marais » comme dérivé du sens de « plante des marais » ; ce double sens est parfaitement possible et se retrouve dans *Verno-*, *guvern* « aulnes » et « marais ». Cependant l'explication ne satisfait pas entièrement dans le cas de *hiscen* au sens très général : « l'humidité du sol ».

Peut-être y a-t-il ici l'influence d'un autre mot en brittonique ce qui expliquerait plus complètement les sens de « marais, humidité du sol ». Après l'évolution de **sesk-* en **hesk-* en brittonique, *s-* initial ayant en général donné *h-* vers le début du VI^e siècle, un mot brittonique **esk-* désignant l'« eau » a-t-il pu se confondre avec **hesk-*?

Ce mot, bien qu'il n'ait pas survécu en brittonique moyen et moderne, est attesté par l'irlandais et des noms de lieux brittoniques antiques et gallois moyen et moderne.

On cite l'irlandais *esc* « Wasser, Sumpf », « eau, marais », le brittonique antique et celtique continental *Isca* nom de fleuve et de ville, Holder t. 2, col. 77.

Une forme **eiskā*, puis **eskā* aurait donné le vieux gallois *Uisc* puis gallois moderne *Wysg* nom de rivière. Ces mots ont été étudiés par Stokes, *Bezz. Beitr.* t. 19, p. 73, par Walde-Pokorny t. 2, p. 75, par Max Förster « *Streitberg Festgabe* » p. 59-85, compte rendu *R. Celt.*

t. 41, 499-500. Si cette hypothèse est bonne, on retrouverait dans *hiscent* « uligo », *hischin*, *heskyn*, *-isquin* « marais » deux mots confondus : un dérivé de *hesk-* « plante des marais », irl. *seisc*, et, peut-être, un descendant d'un brittonique antique **iskā* « eau, marais » correspondant à l'irl. ancien *esc* « eau, marais », moderne *easc* « a marsh or quagmire, a marshy place in solid land... » (Dinneen). - (Malgré l'homonymie de certaines formes, c'est une famille de mots tout différents qui est représentée par l'irl. anc. *sesc* « sec, stérile » mod. *seasg*, le gallois *hysb*, fém. *hesb*, le bret. *hesp*, *hesk* « à sec, tari ». Le sens est entièrement opposé et l'irlandais paraît supposer **si-sk-us*, et gall. *hysb*, bret. *hesp*, **sisqwo*, etc. Ces mots sont apparentés au latin *siccus* « sec ».)

IX

Note additionnelle sur « NEP NA RA MAT... ».

Un fragment en moyen-breton datant du milieu du xiv^e siècle, fragment provenant du manuscrit de Tours n° 576, fo 119 verso, a été étudié, *Études Celtiques*, t. 10, p. 167-178. Une photographie de ce fragment figure p. 168.

La principale difficulté dans l'interprétation du passage consiste dans la similitude des *b* et des *h*. C'est ainsi que nous avons lu :

nep na ra mat her da guel/dezouf beh unan be fel.

Mais, dans deux mots, il nous semble que nous avons eu tort de lire *b* et non *h*. Ce ne sont pas des raisons paléographiques qui obligent à modifier la lecture, car il n'y a vraiment aucune différence perceptible entre les deux lettres en question, mais la traduction plus satisfaisante que l'on obtient en lisant *h*.

En effet M. R. Hemon dans la revue *Ar Bed Keltiek*

n° d'août-septembre 1963 p. 138 donne du second vers la lecture suivante :

dezouf he hunan he fel.

Sa lecture *dezouf he hunan* est appuyée par des exemples comme le vieux-breton *dedi hi hun* littéralement « à elle, elle-même », le breton moyen *pep hunan* Barbe 32, *ma hunan* « moi seul, moi-même » Barbe 255, Nonne 41, 85 et surtout *dezafu e hunan* Middle breton Hours p. 15 cité Llawlyfr Llydaweg Canol p. 31.

La lecture *he fel* paraît également bonne, mais nous verrions dans *fel* un verbe 3^e pers. sg. prés. indic. de *felhell* R. Celt. t. 11, p. 467, « faillir, manquer, pécher »... *He fel* peut être issu de **ez fell* avec *ezf-* donnant *ef-* comme *ezv-* donne *ef* (ex. *ez ve -effe* Llawlyfr Llydaweg Canol § 32, note 5, p. 27), cf. *ef fell* Barbe 169.

On aurait ainsi la lecture :

nep na ra mat her da guel/dezouf he hunan he fel.

et la traduction

« quiconque ne fait le bien tant qu'il peut/à lui-même il manque. »

Loth avait lu le passage du ms. 791 de la Bibliothèque de l'Université de Paris, folio 3 recto : *nep na ra mat her dra guieli dezo*, et l'avait traduit « quiconque ne fait le bien, sus à lui tant que tu pourras ». C'est cette traduction qui nous avait incité à lire *dezouf beh...* « sus à lui... ». Mais la lecture des mss du xiv^e siècle n'étant pas chose aisée, nous avons été revoir ce ms. Il semble qu'il y a ici aussi une erreur de lecture : on lit *guiell* et non *guieli* ; le deuxième *l* de *guiell*, bien qu'en partie masqué par une tache, reste assez lisible du moins dans sa partie inférieure. La lecture *guiell* est d'ailleurs confirmée par *guel* du texte de Tours ; elle montre en outre que nous avons dans les deux mss un passage identique à quelques détails près

qui ne modifient pas le sens : l'emploi de *her dra* au lieu de son synonyme *her da*, la graphie *guiell* pour *guel*, l'omission de la fin du distique.

Le texte de Paris étant : *nep na ra mat her dra guiell/dezo...* « quiconque ne fait le bient tant qu'il peut, à lui... », rien ne s'oppose à la lecture *dezouf he hunan...*

Le principal intérêt de ces deux « textes » si courts est de nous fournir les formes *dezouf* et *dezo* « à lui » dont la lecture ne fait pas la moindre difficulté et rien n'est à modifier à ce qui a été dit à leur sujet *Études Celtiques* t. 10, p. 173-177.

X

Remarque sur NODONTI, NODENTI, etc., vieux-breton NUD, NODENT, breton moderne NUZ.

Dans le tome 15 de la revue *Ogam* p. 229-237, M. Guyonvarc'h fait une étude importante et richement documentée sur le théonyme *Nodons/Nuada*. Nous voudrions simplement ajouter ici un ou deux détails sur les formes de ce nom attestées en breton.

On trouve la forme *Nud*, prononcée /nuð/, dans divers documents vieux-bretons *Cartulaire de Landévennec* p. 564, *Cartulaire de Quimperlé* p. 210, etc. Comme le gallois *Nudd* ce nom remonte sans doute à l'ancien nominatif < **noudonts* ou **neudonts*, devenu **nōdonts* en brittonique antique tardif, K. Jackson, *Language and History in Early Britain* p. 306.

< Ce nom est conservé en breton moderne, non seulement dans *Ker-nuz*, mais aussi dans le nom propre *Le Nuz* porté par exemple par un recteur de Saint-Martin de Morlaix de 1596 à 1627, par un prêtre habitué de cette paroisse en 1749 ; de nos jours ce nom se trouve encore, à Sibiril par exemple.

Le nom propre vieux-breton *Nodent* *Cartulaire de Redon*

chartes 14, 131, 166 fait difficulté. Il ne peut venir directement d'un cas oblique, par exemple du génitif **nōdontos*, > de **noudontos* ou **neudontos*. Dans ce cas on attendrait en effet **nudent* en vieux-breton.

Toutefois l'analogie de *Nodent* avec *Nodōnti*, *Nodenti*, *Nudente* est telle qu'on peut chercher une cause à l'irrégularité constatée.

On peut expliquer le *o* insolite de *Nodent* par l'influence d'un mot bien attesté en vieux-breton : *nod* « protection » (= gall. *nawdd*, irl. *snád-*), de **snād-*, *Dictionnaire des gloses en vieux-breton* sous *nod*(1), *nodet*, *nodetic*. On rencontre en effet une difficulté analogue dans l'explication du vieux-breton *-uuallon*, vieux-gallois *-guallaun* en face du celtique antique **wellaunos* (latinisé en *-vellaunus*), par exemple dans *Catu-vellauni*, v. bret. *Cat-uuallon*, gall. moyen *Kadwallawn* ; une forme **wellaunos* donnerait normalement **uellun* en v. gallois et v. breton et le *o* v. breton, le *aw* gallois moyen s'explique par l'influence d'un autre mot, K. Jackson *loc. cit.* Nous avons supposé dans « Le vieux-breton. Éléments d'une Grammaire », p. 40-41 que **wellaunos* a été influencé par un composé **wal-lānos* de **walo-lānos* (car on trouve *Lano-valo* dans les noms propres gaulois).

De même, dans le cas de *Nodent*, on peut supposer qu'une forme **nudent* a été influencée par le mot *nod* « protection » ce qui éviterait de séparer des formes aussi proches que *Nodent* et *Nodenti*, *Nudente*, etc.

XI

Breton ancien MAB I KILED, MAP EGUILE, moderne ABEGILE « *filius alterius* ».

Nous avons signalé dans les *Études Celtiques* t. 10, p. 180-181, l'expression *mab i kiled* « *filius alterius* » dans

une charte bretonne datée d'entre 1081 et 1114, Cartulaire de Quimperlé, p. 217, 2^e édition, Rennes, Plihon et Hommay, 1904. On sait qu'il faut éviter de se servir de la première édition de ce Cartulaire qui contient des fautes de lecture dont Stokes a fait un relevé Archiv. für Celt. Lexicographie, t. 1, p. 143 à 150. On lit au folio 51/103 du ms. *Riuallun mab ikiled*, édité p. 217 de la seconde édition *Riuallun mab Ikiled* avec une majuscule qui n'est pas dans le ms.

Dans le t. 15 de la revue Ogam p. 238-239, M. Guyonvarc'h admet que le sens littéral de *mab i kiled*, *map eguile* est « fils de son compagnon, fils de l'autre », mais, comme Ernault, Mélusine t. 6, p. 65, il croit que l'« autre » a ici un sens particulier, celui de « diable ».

Ernault, qui n'est pas catégorique, écrit Gloss. moyen breton p. 7, à propos de *map eguile* Barbe str. 380 : « je suppose qu'ici « l'autre » ne fait pas allusion à une naissance adultérine, mais désigne plutôt le diable comme cela arrive en Français. » Si Ernault avait connu l'expression « filius alterius », fréquente dans les chartes bretonnes anciennes, il n'aurait sans doute pas exprimé cet avis.

Nous croyons devoir maintenir la traduction de *mab i kiled* « fils de l'autre, bâtard » pour les raisons suivantes : si « l'autre » désigne parfois le diable dans certaines régions de France (Mélusine t. 6, p. 29), à côté de bien d'autres appellations plus usuelles, dans toutes les langues celtiques, jusqu'à nos jours, irl. *a chéile*, *a chéile*, gall. *ei gilydd*, bret. *e-gile* signifient « l'autre » ; rien ne prouve que cette expression ait à un moment quelconque désigné le diable comme c'est le cas pour le gallois *cythraul* « le contraire » puis « le diable ».

La liste des mentions de « filius alterius » que nous avons donnée Et. Celt. loc. cit. est loin d'être exhaustive ; on peut en citer quelques autres parmi beaucoup :

Cartulaire du Morbihan, en 1200, p. 239 « Gaufridus et H. filii Deriani et Tanguy alterius ».

ibid. en 1204, p. 241 « Guillelmo, Tremel, Selvestro filio alterius » ;

ibid. en 1205, p. 244 « Calvus filius alterius, Jacobus filius alterius ».

(deux « filii alterius » dans la même charte).

Anciens Évêchés, t. 4, p. 280 en 1179 « Bertrannus filius alterius ».

Cartulaire de Quimperlé 2^e éd. p. 162 (vers 1167) « Tanguidus alterius ».

Le Men, R. Celt. t. 2, p. 72, traduit littéralement le nom propre moderne *Abeghile* (sic) par « filius alterius ».

Si l'on admettait la traduction par « fils du diable » on aurait une quantité invraisemblable de « fils du diable », toujours désignés par un seul des nombreux surnoms du diable, alors qu'il en possède bien d'autres, fréquents et certains qui, eux, n'apparaissent jamais dans les chartes de cette époque.

Au contraire dans ces chartes des XI^e, XII^e, XIII^e siècles les noms de témoins sont souvent suivis d'indications ayant trait à leur parenté : *filius, frater, pater, soror, avunculus, consobrinus*, etc. Ces témoins sont le plus souvent qualifiés de « un tel fils de un tel » et, quand le nom du père manque on trouve, soit « filius alterius », soit « bastardus » qui semblent être des expressions équivalentes et interchangeables. « Bastardus » est aussi fréquent que « filius alterius » :

Cartulaire du Morbihan charte 170, p. 139 « Goreden bastardus ».

Anciens Évêchés t. 4, p. 303 « Deriandus bastardus ».

ibid. t. 4, p. 390 dans la même charte « Ivonis bastardi » et « Burchardi bastardi » ;

ibid. t. 4, p. 333 l'expression « filius pernaturalis » est à noter.

A propos des bâtards on notera ce que dit Du Cange t. 1, p. 614 « quod nomen nihil turpe olim sonabat », et l'on comparera l'expression citée par Diefenbach dans son *Glossarium latino-germanicum*, Francofurti 1857 sous « bastardus » : *uuhselinga* « filii alieni » (les citations sont plus complètes dans Graff, *Althochdeutscher Sprachschatz*, t. 1, Berlin 1834 p. 717).

La lénition de *k* en *g* dans cette position, bien qu'elle ne soit pas notée dans *kiled*, s'était produite dès la seconde moitié du ^{ve} siècle, voir K. Jackson, *Language and History in early Britain*, p. 556, 557, 561. Le Cartulaire de Redon nous montre qu'au ^{ix}e siècle la lénition, qui datait déjà de trois siècles, était tantôt notée, tantôt ne l'était pas (Ex. Uuetencar, Guethencar, Guethengar, Maelhocar, Maelhogar, etc.).

Dans *i kiled* prononcé /i gileð/ un autre trait intéressant mérite d'être rappelé ; c'est la conservation à la finale de la spirante sonore à la fin du ^{xi}e et au début du ^{xii}e siècle dans ce mot ; par contre au début du ^{xvi}e dans *map eguile* cette spirante n'apparaît plus.

NÉCROLOGIE

ARTHUR WADE WADE-EVANS, 1875-1964¹

Le 4 janvier 1964, Arthur Wade Wade-Evans est mort à l'âge de 88 ans. (Il avait joint son second prénom, Wade, à son nom patronymique Evans, pour le distinguer de trop nombreux homonymes.)

Il était né, en août 1875, à Abergwaun (angl. Fishguard) dans la partie galloise du Pembrokeshire, dans une famille elle-même de langue galloise. Mais, bien que spirituellement très attaché à son pays, il a passé presque toute sa vie loin de lui, en Angleterre. Déjà, il avait fait ses études secondaires à Hereford. En 1893, il arrivait comme étudiant d'histoire au Jesus College d'Oxford où il devait rester trois ans. Là, devant un enseignement très anglais d'esprit, qui lui paraissait ne pas rendre justice à son pays, il ressentit par réaction la vocation de s'adonner à des recherches sur l'histoire ancienne du Pays de Galles. Pourtant il ne put jamais consacrer à ses recherches que les loisirs que lui laissait une carrière ecclésiastique qu'il poursuivit toute sa vie. De 1898 à 1909, il fut vicaire adjoint dans l'église anglicane, à Londres, Holyhead, Cardiff, et Bicknor. Nommé vicaire à France Lynch (Gloucestershire) en 1909, il y demeura jusqu'à sa nomination en 1926 à Potterspury (North Hants). Il fut enfin, en 1932 nommé recteur de Wrabness, en Essex, petite paroisse rurale de plaine au bord de l'estuaire de la Stour, à quelques kilomètres de Harwich. En 1957, à 82 ans, il prit sa retraite et s'installa tout près de là, à Frinton-on-sea, où il vint de mourir. Il aimait ce plat pays d'Essex, où, entouré de l'estime générale, il remplissait scrupuleusement, mais avec simplicité et bonhomie, les devoirs de sa charge de curé anglican. Il avait même fait des recherches sur l'hymnologie anglaise et préparé un recueil de cantiques anglais qui n'a jamais vu le jour.

Cependant il a su, parallèlement, consacrer le temps nécessaire à des recherches sur l'histoire ancienne de son pays qui lui ont assuré une place éminente parmi les érudits gallois. Jusqu'au dernier moment, il a travaillé, avec une ardeur qui ne se démentait pas, à des sujets qui lui tenaient à cœur. Savant et sincère, il nous laisse une œuvre abondante qui, à côté de travaux précieux, comporte aussi des ouvrages qui emportent difficilement la conviction.

1. Je dois à Mr E. D. Jones un grand nombre des faits utilisés dans cette notice.

Ces derniers, assez curieusement, sont ceux qui contiennent sa doctrine générale sur l'histoire ancienne de son pays, ceux pour et en fonction desquels il a mené à bien ses belles recherches sur les Loïs galloises anciennes et sur les anciennes chrétientés brittoniques, qui seules demeureront.

Pour Wade-Evans, la doctrine reçue sur l'histoire ancienne de la Bretagne, qui s'appuie sur le *De Excidio Britanniae* de Gildas, l'*Historia Britonum* de Nennius et l'*Historia Anglorum* de Bède, donne des Gallois l'image d'un peuple inférieur, inexorablement voué à des défaites successives et finalement réfugié dans les montagnes stériles de l'Ouest. Or, il est convaincu que les fondements en sont faux. Dès 1904 et 1905, il s'attaque au *De Excidio* (*The Ruin of Britain*, *S^t David's College Magazine*, déc. 1904. — Notes on the *Excidium Br.*, *Celtic Review*, avr. et oct. 1905, cf. *Rev. Celt.* XXVII, 120 sq.) : d'après lui, les 26 premiers chapitres, ou « *Excidium* » proprement dit, n'ont pas été composés par Gildas, mais beaucoup plus tard, vers l'an 700, par un auteur ignorant de la question, et dont l'imagination a produit l'« histoire » sans fondement qu'on retrouverait en partie dans Nennius, et que Bède, par haine des Bretons, ne se serait que trop empressé de reproduire en l'enjolivant. Dans des articles successifs, s'appuyant sur les Annales, les Généalogies etc., il n'a pas de mal à détruire l'édifice peu scientifique du pseudo-Gildas (*The Scotti and Picti in the Excidium Britanniae*; — The Saxones in the *Excidium Britanniae*, *Arch. Camb.*, oct. 1910, avril 1911; — The Romani in the *Excidium Britanniae*; the Picti and Scotti in the *Excidium Britanniae*; The Saxones in the *Excidium Britanniae*, *Celtic Review*, août 1913, avril 1914, 1915 et 1916, cf. *Rev. Celt.* XXXV, 126, 397, XXXVII, 283 sq. — The year of the Reception of the Saxones; — Some insular sources of the *Excidium Britanniae*. *Y Cymmrodor*, XXVII, 1917, — *Gildas and Modern Professors*, *Y Cymmrodor* XXXI, 1921).

Il passe ensuite à l'examen de l'*Historia Britonum* de Nennius (*The Chartres Historia Britonum*, *Arch. Camb.*, juin 1937; — Nennius's « History of the Britons », together with the « Annals of the Britons » and « Court Pedigrees of Howel the Good », also the Story of the Loss of Britain, London, Soc. Prom. Christ. Knowl. 1938, cf. Vendryes *Ét. Celt.* IV, 136 sqq.). D'après lui, Nennius, historien breton honnête, impressionné par Gildas et Bède, nous redonne la doctrine « reçue ». Mais il fournit aussi bien d'autres éléments venus de traditions celtiques authentiques, et qui, comparés aux autres éléments que nous possédons, permettent à Wade-Evans de reconstituer la « véritable » histoire de la Bretagne ancienne. Il l'expose dans de nouveaux travaux, *The Welsh in Britain*, Trans. Cymmr. 1943 et 1944, — *Coll Prydain...* wedi ei gyfieithu, a chyda nodiadau, Liverpool 1950, traduction galloise des 26 premiers chapitres du *De Excidio*, avec notes, et, la même année, *Rhagarweiniad i Hanes cynnar Cymru* (Prolegomena to a study of early Welsh History) dans *Seiliau Hanesyddol cenedlaetholdeb Cymru* (*The Historical Basis of Welsh Nationalism*), et *The Emergence of England and Wales*, imprimé d'abord en Belgique en 1956, puis en 1959 à Cambridge dans une édition revue et augmentée. D'après Mr Wade-Evans, bien avant le départ des Romains, le Sud-Est de l'île, l'Angleterre actuelle,

était déjà assimilé par les Frisons (que les Romains appelaient *Saxones*), malgré l'administration romaine.

Magnus Maximus, qui gouvernait l'île, avait ses attaches à l'Ouest, dans la *Britannia Prima*, dont beaucoup des dynasties princières descendront de lui. Après son départ, l'Ouest breton tendra de plus en plus à se séparer du reste. Seuls ses habitants seront désormais appelés *Britanni*. Et dans l'ensemble, ils auront encore pendant des siècles une histoire assez glorieuse, combattant et repoussant les Pictes et les Scots.

Ces théories, nous l'avons dit, soutenues pendant 60 ans sans se décourager, n'ont pas convaincu les historiens de la Bretagne antique. Par contre, les recherches de Mr Wade-Evans sur les Loïs galloises et l'histoire des saints brittoniques sont universellement estimées.

Dès 1904, il publiait, avec traduction et notes, le texte gallois d'un ms., Peniarth 37, du Code « de Gwent » des Loïs (*Y Cymmrodor* XVII, cf. *RC* XXVI, 271). Puis, en 1909, à Oxford, paraissait son *Welsh Medieval Law*. C'était l'édition critique des Loïs galloises de la tradition dite de « Gwent » depuis Aneirin Owen. Wade-Evans y proposait de répartir les trois traditions, non plus territorialement, mais d'après les noms des juristes qui les représentaient. Le code de Gwent devenait le « livre de Cyfnerth », celui de Dyfed, le « livre de Blegywryd ». Malgré la critique trop sévère de d'Arbois de Jubainville (*RC* XXX, 327 sq.), le texte, la traduction, les notes faisaient apparaître un haut degré d'érudition et de sagacité, et ce volume a servi de modèle aux éditions des deux autres traditions des Loïs.

Ses travaux sur les saints brittoniques commencent également de bonne heure. En 1906, dans *Y Cymmrodor* vol. XIX, sous le nom de *The Brychan Documents*, il publie deux textes relatifs à Brychan, personnage irlandogallois de Brycheiniog et ancêtre d'une lignée de saints : *De situ Brecheiniac* d'après le ms. Cotton Vespasian A XIV, et *Cognacio Brychan* d'après Cotton Domitian I, avec traductions et notes (cf. *RC* XXVIII, 95 sq.). Puis paraissent, en 1910, *Essay on the primitive saints of Radnorshire* (ap. J. T. Evans, Church Plate of Radnorshire), — *Parochiale Wallicanum* (*Y Cymmrodor* XXII), — en 1912 : *Essay on the primitive Saints of Breconshire* (ap. J. T. Evans, Church Plate of Breconshire), — *Dewi Sant* (*Y Beirniad* II); — en 1913 : *Vita S. David* (*Y Cymmrodor* XXIV); — en 1914 : *Essay on the primitive Saints of Cardiganshire*, — *Progenies Keredic*, — *Duae Vitae S. Carantoci*, ces deux derniers textes avec traduction et notes, ap. J. T. Evans, Church Plate of Cardiganshire); — en 1918 : *S^t Meirion of Crickieth* (*Arch. Camb.*); — en 1919 : *Dubricius and the River Gwaun* (*Arch. Camb.*); — en 1920 : *S^t Paulinus of Wales* (*Arch. Camb.*). — En 1923, paraît, à la Soc. for Prop. of Chr. Knowl. sa *Life of S^t David*, traduction anglaise de la *Vita* avec introd., notes critiques, et des extraits de vies d'autres saints mentionnant David (cf. *RC* XL, 188 sqq.). — En 1929, dans les *Transactions of the Brecknock Society* sous le titre de *Brychan Brycheiniog*, il publie à nouveau le *De Situ Brecheiniac* et la *Cognacio Brychan* auxquels il ajoute l'*Ach Kynan a phlant ereill y Vrachan*, avec traduction et notes (cf. *RC* XLIX, 315 sqq.). — En 1930, il donne une

traduction, avec d'abondantes notes, de la *Buchedd Beuno*, vie galloise de St Beuno dont l'original latin est perdu (*Arch. Camb.* déc. 1930), cf. RC XLVIII, 459 sq., et *Arch. Camb.* juin 1931, le texte gallois du ms. Llanstephan 28, collationné avec d'autres mss de la *Bonedd y Saint* (cf. RC XLVIII, 460 sq.). — En 1932, toujours dans l'*Arch. Camb.*, il nous donne la première édition vraiment exacte des 14 chartes de donation insérées après la vie de St Cadoc de Llancarfan par le scribe du ms. Cotton Vespasian A XIV, (cf. RC XLIX, 504 sq.). — En 1933, RC. L, 23 sqq. il nous donne une édition critique (d'après Hafod 16, déjà imprimé M. A. 415) de *Bonedd y Saint*, et, RC. L, 363-387, trois textes de ce même traité d'après 3 mss inédits, qui comportent eux-mêmes de nombreuses additions. — En 1934, à Oxford, il publie ses *Welsh Christian Origins*. — Et en 1936, *Ét. Celt.* I, 281-291, les versions A et B des *Achau'r Saint*, traité inédit tardif de généalogies de saints.

Ces travaux sont couronnés par son bel ouvrage, publié en 1944 aux presses universitaires de Galles, *Vitae Sanctorum Britanniae et Genealogiae*, édition de valeur des principales vies de saints gallois. On peut encore y ajouter, dans l'*Anglo-Welsh Review*, vol. 10, 1960, son article sur la chronologie de St David et St Dubricius.

Cette contribution positive importante à nos études suffit à assurer à la mémoire de Wade-Evans la pensée reconnaissante des celtistes.

E. BACHELLERY.

CHRONIQUE

Congrès de Cardiff.

Le deuxième Congrès International d'Études Celtiques s'est tenu à Cardiff du 6 au 13 juillet 1963, sous l'égide de l'Université de Galles. Le président en était Lord Morris de Borth-y-Gest, et le vice-président Mr Thomas Parry. Le président du comité d'organisation était le professeur Henry Lewis, et le secrétaire Mr Elwyn Davies.

A la différence du congrès de Dublin de 1959, le congrès n'était pas organisé autour d'un thème central, et les sujets les plus variés ont été traités. Dans les séances plénières, les conférences suivantes ont été données, suivies chacune d'une discussion publique :

Mr Raleigh Radford : Parenté culturelle du monde celtique. — Mr Alwyn D. Rees : Explications et Évaluations de la tradition celtique. — Prof. J. E. Caerwyn Williams : La Prose religieuse galloise du Moyen Âge. — Prof. Joshua Whatmough : Le Celtique Continental. — Prof. David Greene : La Formation du Celtique Insulaire.

Outre les séances plénières, le congrès a donné lieu à de nombreuses communications individuelles où des celtistes venus de tous les pays ont traité des sujets sur lesquels portent plus particulièrement leurs recherches.

Deux excursions des plus intéressantes avaient été organisées, l'une à Caerleon et Caerwent qui a permis aux congressistes, amenés sur le terrain, de mieux comprendre le dispositif et l'organisation de l'occupation romaine du pays, l'autre dans la plaine de Morgannwg, où ils ont parcouru certains hauts lieux de la chrétienté celtique du haut Moyen Âge. Archéologues et historiens gallois ont su rendre ces excursions fort instructives pour tous.

Une autre excursion a permis de voir les riches collections et installations du Musée gallois des arts et traditions populaires (dirigé avec la compétence que l'on sait par Mr Iorwerth Peate) au château et dans le parc de Saint-Fagan, où un thé a été offert aux congressistes.

L'Université de Galles, aidée par la municipalité de Cardiff et par le comté de Glamorgan, a su faire à tous un accueil dont ils se souviendront. Les celtistes ont pu reprendre entre eux de précieux contacts. Aussi faut-il se féliciter que le comité permanent du congrès ait confirmé la décision prise à Dublin en 1959 de réunir un congrès international tous les quatre ans. Le prochain congrès aura donc lieu en 1957, probablement en Écosse.

E. BACHELLERY.

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. Jan DE VRIES, *Keltische Religion*. — II. Maire MAC NEILL, *The Festival of Lughnasa*. — III. Anna Birgitta Rooth, *Loki in Scandinavian Mythology*. — IV. Nora K. Chadwick, Kenneth H. Jackson, Peter Hunter Blair, Bertram Colgrave, Bruce Dickins, J. et H. Taylor, Christopher Brooke, Celt and Saxon. — V. W. Douglas Simpson, *The historical Saint Columba*. — VI. Roger Sherman Loomis, *The Development of Arthurian Romance*. — *Du même*, *The Grail. From Celtic Myth to Christian Symbol*. — VII. Hugh Sacker, *An Introduction to Wolfram's Parzival*. — VIII. Thomas Chestre, *Sir Launfal*. — IX. Alf Sommerfelt, *Diachronic and Synchronic Aspects of Language*. — X. Jean Gagnepain, *La Syntaxe du Nom Verbal dans les langues celtiques, I, Irlandais*. — XI. Léon Fleuriot, *Dictionnaire des Gloses en Vieux-Breton*. — *Du même*, *Le Vieux-Breton, éléments d'une grammaire*. — XII. Roparz Hémon, *Trois Poèmes en Moyen Breton*.

I

VRIES (Jan de), *Keltische Religion* (une traduction française de ce livre a paru chez Payot récemment).

Le nouveau volume paru chez l'éditeur Kohlhammer à Stuttgart dans la collection excellente *Die Religionen der Menschen* est dû à l'éminent mythographe et historien des religions qu'est M. de Vries à qui l'on doit tant de précieux travaux. La tâche à laquelle il s'appliquait est singulièrement délicate : la matière des religions celtiques, quelle que soit l'abondance des textes et des monuments qui s'y rapportent, fuit devant les chercheurs et les érudits, comme l'avait noté le regretté Joseph Vendryes. C'est un fait, qu'il s'agisse de la Gaule où l'assimilation aux dieux romains et la confusion qui en résulte rendent incertaine la détermination des figures et des fonctions divines, ou du monde celtique de Grande-Bretagne, où la transformation des dieux en héros ou personnages de roman et de contes rend la tâche également difficile. Même en Irlande où l'abondance des textes et leur ancienneté relative (au moins pour une partie des récits) n'est pas discutable, l'adoption et la transformation d'une mythologie dans une atmosphère chrétienne et de la caste des conteurs, poètes et récitateurs par le monde ecclésiastique des grands monastères n'est pas sans avoir mêlé les deux atmosphères et rendu plus délicate la recherche des éléments vraiment et authentiquement primitifs.

BIBLIOGRAPHIE

171

L'auteur a suivi un plan très rationnel : après avoir précisé le sens du mot Celtes, il reconnaît que le panthéon des conquérants brittoniques et gaéliques comme celui de la Gaule a assimilé et dominé des peuples installés avant eux qui avaient leurs traditions et leurs cultes, et il énumère les sources essentielles (documents des historiens anciens, textes littéraires, inscriptions, monuments). L'auteur étudie les grands dieux dont les Romains ont affirmé l'identité avec leurs propres dieux : Jupiter avec ses deux aspects du dieu à la roue et du Dagda Irlandais, Mercure à qui l'on assimile tour à tour Teutatès et le grand dieu Lug qui appartient certainement au panthéon le plus ancien et aux fonctions les plus généralement répandues, Mars à qui on assimile tour à tour l'Hercule celtique, le Taranis de Lucaïn, et l'Ogmios ou Ogma sur lequel textes grecs et latins et traditions irlandaises nous renseignent, Apollon lié au nom de Maponos (Mabon) qu'on retrouve aussi bien dans les inscriptions de Grande-Bretagne, que dans les textes gallois, Minerve à laquelle on assimile Brigit, déesse éponyme des Brigantes ; enfin, le fameux dieu des morts, le Dispat dont César nous affirme que tous les Gaulois se considéraient comme issus de lui.

Puis l'auteur passe en revue les dieux celtiques paraissant avec leurs noms ou associés à des noms de dieux romains : le dieu de la mer qui reparait dans les noms héroïques et littéraires de Lir en Irlande et de Llyr en Galles. Le dieu forgeron, sorte de Vulcain, qui reparait dans le Goibniu irlandais et le Govannon gallois, les dieux portant leurs noms authentiques Celtiques, Sucellus, Esus, Nodens-Nuadu, Cernunnos (le fameux dieu aux cornes de cerf, dont il nous semble que l'auteur rabaisse un peu la diffusion et l'importance).

Il examine aussi les déesses féminines, celles de la chasse et de la forêt, celles des sources et des rivières, celles enfin de la fécondité : la Rosmerta gauloise, l'Ana Dana irlandaise, les Matres, l'Epona, les images irlandaises de la Terre-Mère, les déesses de la guerre dont la terrible Morrighu irlandaise est le type.

Puis il examine les groupes associés : couples et surtout triades, ou dieux triciphales dont il note la parenté profonde avec la pensée galloise.

Toute cette analyse parfaitement documentée reste un peu décevante, mais elle va s'éclaircir dans le très beau chapitre que M. De Vries, utilisant avec beaucoup d'intelligence les comparaisons poursuivies par M. Dumézil entre les mythologies scandinaves et les mythologies celtiques, nous rappelle l'importance du fameux récit des deux batailles de Mag Tured pour retrouver les structures fondamentales du Panthéon celtique ; les deux batailles à l'origine n'en faisaient qu'une seule et doivent être rapprochées de la lutte des Ases et des Vanes scandinaves : d'un côté Nuadu et Lug représentant la force religieuse, de l'autre la force guerrière douée des armes de la magie, tous deux représentant la classe royale et celle des guerriers, en face de la divinité de la fécondité, Bress représentant les classes agraires et paysannes. C'est plus tardivement que le caractère démoniaque des adversaires des Dieux a été lié à une démonisation qui en altérerait le sens. Nuadu, Lug et Ogma à côté du dieu suprême Dagda représentant en fait les classes guer-

* celtique

rières : Nuadu comme le Tyr scandinave perd sa main. Lug combat avec sa lance et sa fronde. Ogma représente la classe guerrière comme le dieu médecin Diancecht et le dieu forgeron Goibniu. Ces dieux se retrouvent aussi dans ce qui a passé du panthéon celtique dans les contes et romans des Mabinogion gallois. Toute la série des triades de personnages ayant chacun leur rôle et leur affectation confirme l'existence au fond du panthéon celtique des structures sociales indoeuropéennes et de leurs fonctions.

L'auteur finit par une analyse très précise du culte, des prêtres avec leurs classes (druides, gutuatres), rites des sacrifices et des fêtes, et une étude très poussée de la royauté sacralisée.

Mais ici, il me semble qu'on pourrait reprocher à M. De Vries de ne pas donner une importance suffisante au développement postérieur et à la constitution des grandes fonctions liées aux structures sociales de ce culte : il s'est élaboré dans le monde celtique une certaine doctrine du culte où, comme l'avait vu avec profondeur Henri Hubert, les temples sont essentiellement des tombeaux, les fêtes des rites et des jeux évoquant et canalisant la sortie périodique des âmes et des esprits. Ainsi s'est élaborée une conception de l'Autre Monde, du monde du Sid qui n'est ni celui des morts, ni celui des vivants. N'aurait-il pas été possible d'ajouter à la belle analyse qui retrace les structures fondamentales du monde européen le développement qui partant de ce fonds commun le transforme et crée une mythologie originale qui n'est plus celle du fonds commun indo-européen, mais qui contribuera, mêlée à un christianisme très particulier à la création d'une littérature médiévale originale.

Jean MARX.

II

MAC NEILL (M^{me} Maire), *The festival of Lughnasa. A study of the survival of the celtic festival of the beginning of harvest.* Oxford, University Press, 1962.

Cette belle publication entreprise sous le patronage et par les soins de l'admirable *Coimisiún Béaloideasa Éireann* (Irish folklore Committee) fait une fois de plus honneur à la grande société scientifique dont le travail à la fois minutieux et organisé constitue l'un des apports les plus riches de sens et l'une des contributions les plus efficaces à la recherche du folklore en général et des antiquités irlandaises en particulier. Ce travail, M^{me} Mac Neill l'a mené à bonne fin avec talent et avec conscience ; elle a tenu à rendre hommage à deux éminents érudits ses maîtres, l'un le regretté Gérard Murphy, trop tôt disparu, l'autre le grand folkloriste Delargy, animateur de la société du Folklore de l'Irlande. Ce travail imprimé avec soin en Irlande, orné d'illustrations et de photographies fort bien choisies, fait honneur à son auteur et à l'Oxford Press qui en est l'éditeur.

L'auteur décrit avec soin et précision les rites et les fêtes échelonnés entre la fin de juillet et le début d'août à l'occasion de la moisson, fêtes qui conservent beaucoup des traditions de la grande fête d'été celtique,

Lughnasad, qui est liée au nom du grand dieu Lug et sur laquelle nous sommes assez abondamment renseignés par les textes irlandais : dans ces fêtes on consomme le premier fruit des récoltes, les villageois se réunissent sur une colline ou au bord d'une rivière ; on procède à la cueillette des airelles et on se livre à des jeux. Parmi les noms divers qui s'appliquent à ces fêtes le nom anglais de *Garland Sunday* (dimanche des guirlandes) et le nom irlandais de *Domhnach Chrom Dubh* se réfèrent à des fêtes de la fécondité. Ces fêtes se retrouvent en Cornwall, dans le pays de Galles, dans l'île de Man et même dans le Nord de la Grande-Bretagne où comme on sait le peuplement Celtique a persisté longtemps. La fête commémore la moisson ; elle est aussi une fête de la lumière. L'auteur en donne un précieux catalogue et une description minutieuse, résultat d'une série d'enquêtes et de questionnaires méthodiquement adressés et recueillis avec intelligence. La description des assemblées sur les hauteurs, au bord des lacs et des rivières ou des sources est digne d'attention. L'auteur rapproche alors ces fêtes groupées si intelligemment des textes sur la fête de Lughnasad, en particulier de ceux rapportés par le Lebor Gabála, liés aux aventures et à la mort de Tailtiu, veuve du dernier roi des Firbolg, aux alternatives d'épreuves, de dévastations et de jeux qui se nouent et se succèdent autour du terrain de fêtes et de cimetières, Lug ayant lui-même ordonné la série des fêtes commémorant la reine disparue. C'est sur ce même terrain que plus tard les Milésiens (les actuels Gaels) livrèrent une bataille mythique victorieuse aux Tuatha De Danann, dont les trois rois furent tués par les trois chefs des fils de Mil, leurs trois femmes dont chacune porte un nom différent de l'Irlande devenant les épouses des vainqueurs. Toute une mythologie funéraire est liée à ces fêtes, et toute une succession de batailles et de sacrifices. Bien entendu, saint Patrice visite aussi Tailtiu, mais le christianisme adopte ces fêtes en leur donnant une coloration nouvelle avec la présence de véritables assemblées accompagnées de jeux et de foires. L'offre des prémices de la moisson contre le don des airelles sauvages constitue encore un des traits dominants de la fête.

Le répertoire folklorique est un modèle, les illustrations sont excellentes. Reconnaissons que si M^{me} Mac Neill n'a peut-être pas poussé assez loin l'interprétation mythologique de la fête, et des rapports avec la classe professionnelle des agriculteurs, et sa fonction dans le système général celtique, elle a su poser la base essentielle de toute étude d'ensemble à ce sujet et que tous les celtisants rendront, comme tous les folkloristes, hommage à son beau et précieux travail.

Jean MARX.

III

ROOTH (Anna Birgitta), *Loki in Scandinavian Mythology.* Lund, 1961 (Collection des Acta Regiae Societatis Humaniorum Litterarum Lundensis, LXI).

Dans la très estimée collection de la Société de Lund, M^{lle} Rooth

donne une étude très précise, très consciencieuse et très poussée consacrée au fameux dieu Loki qui a fait l'objet de tant de travaux et publications parmi lesquels ceux de notre compatriote Georges Dumézil et ceux de M. de Vries se distinguent par leur intelligente analyse et par la justesse des comparaisons avec les autres mythologies indo-européennes.

M^{lle} Rooth à la vérité un peu trop influencée par les théories naturalistes et mannhartdiennes dispose d'une considérable lecture et connaît de première main les textes ; elle est parfaitement au courant des travaux innombrables publiés à ce sujet. Elle connaît également bien les textes celtiques, notamment irlandais, qui offrent des points de contact avec les textes scandinaves. Mais je pense que cette revue des textes, qui ne distingue ni ce qui est primitif, ni ce qui est essentiel, atténue le caractère propre de la figure de Loki, comme ce dieu n'est certainement pas au centre ni à l'origine du panthéon scandinave ; le lecteur n'a pas l'impression de voir devant lui vivre le personnage. D'autre part l'emploi généralisé de la méthode scandinave de différenciation et d'isolement des thèmes de conte, admirable pour un recueil ou un catalogue, brise l'unité des récits et l'analyse du caractère.

Néanmoins le lecteur celtisant appréciera le chapitre consacré pp. 219 sqq. à la comparaison avec les textes celtiques, notamment avec la *Táin bó Fraich* si magistralement étudiée par James Carney, et avec la légende de Lug et de Balor dans les récits sur la bataille de Mag-Tured. Mais là encore on ne pourra s'empêcher de regretter qu'un meilleur parti n'ait pas été tiré des travaux si lumineux de Georges Dumézil.

Ces critiques faites, on ne peut que rendre hommage au labeur de M^{lle} Rooth, à son érudition, à la science et à l'intérêt de son travail.

Jean MARX.

IV

Nora K. CHADWICK, Kenneth H. JACKSON, Peter Hunter BLAIR, Bertram COLGRAVE, Bruce DICKINS, J. and H. TAYLOR, Christopher BROOKE, *Celts and Saxons, Studies in the early British Border*, 50 sh, Cambridge University Press, 1963.

Dans ce beau recueil de mémoires publiés avec élégance une fois de plus par l'admirable Cambridge University Press avec le sous-titre *Studies in the early British Border*, l'éminente érudite qu'est M^{me} Nora K. Chadwick et le grand philologue qu'est M. Kenneth Jackson ont su grouper un ensemble de mémoires auxquels ont collaboré des érudits aussi distingués que M. Peter Hunter Blair, M. Colgrave, Mr Dickins, Mr et M^{me} Taylor et M. Brooke. Les sujets suivants sont traités dans ce volume : l'examen des textes de Nennius sur la Grande Bretagne du Nord par Kenneth Jackson, l'*Historia Regum* attribuée à Simon de Durham par M. Blair ; la plus ancienne vie de S. Grégoire le Grand due à un moine du monastère de Whitby, par

M. Bertram Colgrave ; une étude particulièrement pénétrante de M^{me} Chadwick est consacrée au problème délicat de la conversion de la Northumbrie. S'il semble bien exact que la première pénétration chrétienne a été celle de l'ordre romain, St. Paulin de Canterbury ayant baptisé le roi Edwin, il n'en demeure pas moins que l'ordre celtique s'implanta, sous l'influence du monastère d'Iona et des disciples de Columba, jusqu'au concile de Whitby de 664, où l'ordre romain l'emporta définitivement. D'une façon générale un des enseignements les plus précieux et les plus saisissants du travail des auteurs est de montrer à travers les guerres, les vendettas, les combats, les luttes, la coexistence, pendant des siècles, de populations celtiques et de populations saxonnes ; d'où influence permanente des premiers au point de vue archéologique, comme au point de vue littéraire, mais aussi dons extraordinaires des envahisseurs saxons qui devaient, en moins d'un siècle, acquérir une culture remarquable qui se traduit aussi bien dans l'ordre monumental que dans l'ordre littéraire. Ce fonds celtique attesté en Bretagne du Nord par les admirables poèmes, Sagas ou panégyriques que Sir Ifor Williams a mis en lumière avec génie, a fécondé le monde Saxon et on peut dire qu'une civilisation mixte est née de ce contact. Un beau livre en somme et une précieuse contribution à nos connaissances.

Le dernier article qui conclut l'ouvrage et qui est dû à M^{me} Nora Chadwick, est consacré au problème général des rapports entre Celtes et Saxons. Il met le doigt sur le problème capital des origines de la domination saxonne en Northumberland depuis leur premier roi. Ida au milieu du VI^e siècle, jusqu'à Aldfrith le savant qui était un contemporain du grand Bède. D'après Nennius une coalition de quatre rois bretons parmi lesquels les fameux Uryen et Rhydderch illustrés par la saga bretonne menaça gravement cette domination. Mais son petit-fils Aethelfrith (593-617) lutte contre son propre frère Edwin et s'empare de l'ensemble de la Northumbrie, le même prince combattra contre la dynastie gaélique qui régnait en Argyll et contre les Gallois qu'il vainquit à la célèbre bataille de Chester où il fit un carnage de moines fidèles à leur prince breton. La mort d'Aethelfrith peu après la bataille marqua un changement dans la politique saxonne : aux invasions succédèrent des ententes et des mariages ; deux des fils d'Aethelfrith et son petit-fils étaient devenus des chrétiens zélés sous l'influence d'Iona. Mais encore au VII^e siècle les deux tiers de la population du Nord de la Grande Bretagne étaient encore au pouvoir de chefs celtiques : du Sud de l'Ecosse au Pays de Galles c'était encore un peuple de langue et de race bretonne qui vivait. Cette population en avait été assez profondément romanisée et utilisée par Rome contre les envahisseurs Pictes. La célèbre dynastie de Dumbarton portait le nom de *Hael* qui traduit le *liberalis* latin. Il est probable que ces petits royaumes, quand l'appui romain leur manqua, firent un peu de piraterie. Urien périt victime d'un de ses alliés, Morcant et après lui la tentative d'unité semble avoir échoué. Leur poésie les décrit comme ardents au combat, mais les montre en heurt avec la puissante nation des Pictes.

Leurs annales latines, leurs traditions littéraires étaient conservées par

des castes professionnelles de poètes et de récitateurs. Ils étaient chrétiens depuis le temps des Romains, mais leur tradition est plus héroïque et militaire que chrétienne. Mais sur le monde saxon une action autre eut une large influence, celle d'Iona où le jeune Edwin, d'après la tradition galloise, fut baptisé. Il est vrai que d'autres témoignages affirment que ce fut à Paulin de Canterbury que revint l'honneur d'avoir baptisé le jeune prince qui devait recouvrer son royaume. En tout cas, en 633, à la mort d'Edwin, la Northumbrie revint au paganisme. C'est alors que le fils d'Aethelfrith, Oswald revint chrétien d'Iona et devint maître de toute la Northumbrie, pendant que saint Aidan, disciple de S. Columba, fondait l'illustre abbaye-évêché de Lindisfarne. Même quand le concile de Whitby en 664 eut marqué la victoire de l'ordre romain sur l'ordre celtique l'influence de ce dernier resta forte. Encore au VII^e siècle des étudiants anglais allaient achever leur culture et leur formation religieuse en Irlande. L'illustre roi Aldfrith est le saisissant exemple de la formation celtique et de l'influence irlandaise sur les dynasties saxonnes. La Mercie et même le Wessex subirent profondément cette influence celtique.

Jean MARX.

V

SIMPSON (W. Douglas), *The historical Saint Columba*, Oliver & Boyd, Edimbourg, Londres 1963.

Dans ce charmant petit volume qui est en fait une 3^e édition développée et mise à jour, le distingué professeur d'Aberdeen, dont tous les membres du dernier Congrès Arthurien ont apprécié la compétence et l'érudition avec lesquelles il a dirigé les visites et promenades archéologiques, donne une figure de saint Columba, le grand saint de l'ordre celtique et l'illustre abbé d'Iona. Il montre fort bien son appartenance à une grande famille royale irlandaise : son père était le descendant direct du fameux roi suprême Niall, conformément à la tradition irlandaise. Les péripéties de la carrière du grand organisateur de l'ordre celtique, ses fondations monastiques dont la plus célèbre est Iona, son rôle dans la conversion des Scots sont notés avec beaucoup de soin et de talent. Je crois pourtant que la tradition qui le montre en rapport avec S. Kentigern, le célèbre évêque de Glasgow, repose sur des bases assez fragiles et que la critique qu'en a faite M. Kenneth Jackson me paraît entraîner la conviction. On notera un précieux catalogue des églises attribuées à saint Columba où l'auteur se montre très bien informé et très mesuré dans ses conclusions.

En somme nous avons là une bonne et utile monographie écrite pour le grand public par un érudit fort au courant des problèmes.

Jean MARX.

VI

LOOMIS (Roger Sherman), *a)* The development of Arthurian Romance University Library Londres 1963 ; — *b)* The Grail. From Celtic Myth to Christian Symbol, Cardiff (University of Wales Press) et New York Columbia University Press, 1963.

Après avoir mené à bien avec la plus belle conscience et au prix d'un labeur patient sa grande *Arthurian Literature in the Middle Ages*, à laquelle nous avons consacré un long compte rendu dans un numéro antérieur des *Études Celtiques* (IX, fasc. 1, p. 253). M. Loomis nous donne dans ces deux volumes, placée à des points de vue divers, une sorte de synthèse de ses travaux, de ses recherches et de ses idées sur la formation du cycle arthurien et de la légende du Graal.

Dans son étude sur le développement de la littérature arthurienne qui constitue une sorte d'histoire racontée par les textes du développement de cette littérature, on retrouvera la vaste connaissance des textes et le goût littéraire de l'auteur, qui a su présenter au public de langue anglaise une série d'extraits et de résumés des œuvres qui partent des origines et des premiers textes gallois. Examinant le problème de la transmission dans laquelle M. Loomis attribue toujours un rôle capital aux écrivains armoricains bilingues, l'auteur aboutit à Chrétien de Troyes, puis par Wolfram d'Eschenbach, le roman de Tristan, le grand cycle en prose, Joseph d'Arimatee et Merlin, aboutit aux romans rimés et aux romans soumis à l'allitération, annonçant eux-mêmes la Mort d'Arthur de Sir Thomas Malory. Nous avons parlé d'une présentation au public anglais, car si le culte voué par la poésie britannique à la légende arthurienne est une chose émouvante en soi et naturellement chère à tout le monde « english speaking », le lecteur impartial ne peut se défendre d'un peu d'étonnement en voyant à une place presque secondaire un poète comme Chrétien de Troyes qui est à notre avis le grand inventeur de types et de sentiments et le grand créateur du roman, le profond psychologue, et celui qui a fait la gloire et la diffusion de la Matière de Bretagne. De plus nous n'admettons pas les critiques et la faible part faite aux continuateurs du poète champenois. Nous avions déjà reproché par ailleurs au grand ouvrage publié sous la direction de M. Loomis de méconnaître les ensembles traditionnels, les structures sociales, les constructions littéraires. Ce défaut apparaît, dès le chapitre sur les Mabinogion où l'auteur une fois de plus s'attache à découvrir dans les noms des héros des dérivations mythologiques beaucoup plus qu'à rechercher les grands schèmes d'aventures, les contes féériques qui sont au fond de l'histoire.

De plus, il me semble que l'auteur encourt un autre reproche. Vouloir attribuer aux écrivains du Moyen Âge un moralisme analogue à celui de nos sociétés modernes où il se teinte hélas parfois d'un peu d'hypocrisie, c'est méconnaître d'une part le jeu très libre de la création littéraire, et d'autre part les conceptions générales de la société chevaleresque du Moyen Âge.

Quand M. Loomis essaye de voir dans le roman de la Charrette de Chrétien une parodie de la fine amour des troubadours, il méconnaît ce que ce dévouement sans limite du chevalier à sa dame apporte de renouvellement de prouesses, de noblesse dans l'analyse de l'amour et d'audace dans une ascension héroïque de la chevalerie. Peu importe le rôle joué par Arthur qui ne diffère guère d'ailleurs de celui joué par le roi Marc en face de l'amour de Tristan et d'Iseut, et par Finn devant l'amour de Diarmuid et Gráinne. Comment M. Loomis qui admire avec raison le roman de Tristan dans son ancienne version, celle de Bérout et d'Eilhart, ne sent-il pas que les lois celtiques, en apportant l'idée du fatum de l'amour, et le lien magique qui unit les amants, ont apporté du même coup dans la littérature un élément nouveau et en un sens supérieur à la morale féodale. Cette conception s'est raffinée et transformée avec Chrétien ; mais tout en la critiquant à l'occasion il a, de concert avec sa protectrice Marie de Champagne, fille et héritière de la tradition poitevine d'Alienor et de Guillaume, transformé en un sens héroïque cette exaltation de l'amour, générateur de chevalerie et de prouesse.

De même, à vouloir expliquer, par des jeux de mots, des conflations de mots et des contresens sur les termes, les notions essentielles de la littérature arthurienne, M. Loomis me semble méconnaître la ligne de l'évolution de cette littérature même. Nous montrons dans une série d'études sur Joseph d'Arimathie, sur le culte de la paropside et la description de la Sainte lignée, réunies dans un volume sous presse la persistance d'une tradition chrétienne, celtique et saxonne, qui s'épanouira avec le travail fait par Glastonbury et aboutira à la version ecclésiastique de Robert de Boron et du Perlesvaus, inspirés (comme ils le reconnaissent si on veut bien lire les textes) par un texte latin. Comme nous l'avons montré dans notre étude sur le Conte d'aventure, modèle de Chrétien dont nous avons tenté de reconstituer les éléments essentiels (Moyen Age, 1960, fasc. 1) le conte du Graal, remis par Philippe d'Alsace à Chrétien était déjà partiellement christianisé : l'Écuelle, sœur du dyscyl gallois contenait comme dans les immrama, le pain des anges qui venait nourrir les ermites solitaires et les pêcheurs pénitents. De l'Écuelle à la Paropside, comme de la Lance sanglante du Peredur à la Sainte Lance qui saigne, il y a un passage presque naturel. Chrétien, tout en restant fidèle au texte que lui remettait le comte de Flandre à certainement été effleuré par les traditions sur la paropside conservées à Jérusalem puis à Constantinople, et sur la Lance découverte à Antioche et dont une autre relique figurait également dans la capitale byzantine. Mais vouloir reconstituer ces histoires avec un puzzle de cubes et de noms, me paraît vraiment chose contraire à leur rythme et leurs sens. C'est bien plutôt des cultes et des cérémoniaux royaux, des traditions locales groupées autour de héros-chefs de dynasties, qu'il faudrait rechercher derrière ces romans, tout en admettant que le génie littéraire des écrivains se joue à travers ces symboles et ces figures, sans s'assujettir trop étroitement à la logique et à la stricte morale du conformisme. Pour le jugement du péché, Dieu y pourvoira et l'histoire de Tristan montre que le poète attend et escompte son pardon.

Le second ouvrage de M. Loomis présente un caractère plus général. Comme dans ses ouvrages précédents l'éminent érudit maintient, nous l'avons déjà dit, conservant le point de vue de Zimmer et Brugger et en partie de Bédier, que les Bretons armoricains ont joué un rôle décisif dans la transformation et l'intégration dans la littérature française des vieux contes celtiques gallois chargés de mythologie et eux-mêmes fortement influencés par la littérature irlandaise. Il nous semble quant à nous que cette distinction n'a pas au fond grand sens. En fait l'émigration celtique en Armorique apportait avec elle les traditions des Celtes de Grande Bretagne, aussi bien ceux du monde septentrional, chez lesquels est vraisemblablement née la saga d'Arthur (comme aussi les plus beaux échantillons de la poésie lyrique brittonique), que ceux du pays de Galles et ceux de Domnonée et de Cornwall qui ont probablement fourni le plus large nombre des émigrants. Mais comme nous l'expliquons dans l'article contenu dans le précédent fascicule des Études Celtiques, le monde brittonique constituait en réalité un tout encore aux x^e et xi^e siècles, unius nationis et unius linguae, comme dit le cartulaire de Llandaf : mêmes institutions sociales et ecclésiastiques, mêmes conceptions religieuses fortement marquées encore, en dépit de la pression romaine, par la persistance de l'ordre celtique de l'Age des Saints. Ces saints et ces prédicateurs passaient d'une rive à l'autre de la Manche, créant des monastères-évêchés de même type. Les personnages de l'épopée arthurienne sont nés certainement, comme le montre l'admirable roman de Culhwch et Olwen, du traitement par des récitateurs gallois de vieilles traditions et de contes antiques. Derrière ces personnages, rattachés graduellement au cycle arthurien, vit tout un arrière-fond de coutumes (par exemple la *geis*, la conquête de la souveraineté, l'intronisation royale, le changement en animaux) et tout un Autre Monde lié au Monde terrestre, où les vieux dieux païens héroïques côtoient les champions du monde terrestre. Là aussi apparaissent les quêtes d'objets miraculeux, les vendettas, les visites aux Châteaux Merveilleux et au Pays enchanté. Tout ce foisonnement s'est constitué essentiellement en Grande Bretagne où tous ces contes maintiennent en général à la fois leurs personnages et leurs aventures. Mais le rôle des Bretons bilingues a été, par la création d'un genre littéraire exquis mais mineur, le lai, de donner droit de cité à ces contes et de les transmettre à une époque relativement tardive (sans doute vers le xi^e siècle) au monde français. En même temps la conquête de Guillaume en installant de bonne heure des nobles Normands (et aussi, reconnaissons-le des seigneurs armoricains d'origine) dans des seigneuries galloises les a automatiquement mis en relation avec cette littérature brittonique sur son terrain propre. Mais comme nous le disions plus haut, ce n'est pas un puzzle qui a juxtaposé des éléments hétérogènes, mais des artistes professionnels groupés autour de princes et de nobles, qui ont opéré cette

transfusion d'un sang nouveau, d'un merveilleux inconnu jusque-là, d'une sorte de romanesque féérique dans la littérature française. En même temps des traditions chrétiennes, liées à un état très particulier du christianisme celtique, se mêlaient à ces histoires. Toute une évolution conduisait à développer la conception de la sainteté de la Paropside et de la Lignée consacrée à sa garde. Glastonbury, nous croyons l'avoir démontré dans deux récents articles, qu'on trouvera dans le volume annoncé plus haut, n'a point fabriqué de toute pièce la version ecclésiastique de l'histoire du Graal. Quand l'auteur du conte remis par Philippe d'Alsace comme modèle à Chrétien employait un mot nouveau qui n'était plus le *dyseyl* gallois, il y plaçait une matière nouvelle et miraculeuse, qui était sans doute le *panis angelicus* des *immrama* celtiques. Chrétien poursuivait en l'accentuant la même évolution : l'Hostie remplace le Pain des anges, le Graal devient une sainte chose, et certainement l'idée de la paropside l'effleure en arrière-plan, comme l'idée de la Sainte Lance (M. Frappier en a eu le juste sentiment) apparaît en arrière-plan derrière la Lance de feu et de sang des contes celtiques. Mais vraiment toute cette contamination si ingénieusement conçue par M. Loomis du cor (corne), de la cort (la cour), du corps (corps) devenant le *Corpus Christi* ne me paraît pas pouvoir rendre compte de l'évolution des choses. C'est autrement que s'est constituée la légende.

A mon avis une des faiblesses de la thèse de M. Loomis, c'est d'accord avec ceux qui interprètent uniquement dans un sens mystique le roman de Chrétien, de ne tenir aucun compte des continuations du champenois. Pour nous, nous croyons qu'elles utilisent et conservent les sources anciennes : conte d'aventure d'abord, petits romans et contes sur Gauvain, tout cela forme un mélange qui n'est pas toujours naturellement exempt de contradictions, mais qui demeure fidèle au conte traditionnel de l'aventure de Perceval, visitant le Château Merveilleux, échouant une première fois devant l'épreuve, mais y revenant pour guérir la terre enchantée et assurer sur sa tête la succession du roi méhaigné et guéri. Les aventures de Corbenic sortent de façon évidente de celles de Perceval.

Ici encore M. Loomis ne me semble pas avoir mesuré suffisamment la grandeur de la thèse développée magistralement (avec des points de vue divers) par Ferdinand Lot et M. Frappier de l'unité du grand cycle en prose, comme de son premier modèle, le cycle de Robert de Boron. Certes ses parties les plus éclatantes d'inspiration chrétienne (comme la *Queste del Saint Graal*) empruntent en les transformant, des épisodes à des contes antérieurs, mais ils leur donnent un sens nouveau. C'est cet esprit de construction harmonieuse de haute interprétation à la fois littéraire et religieuse que M. Loomis n'a pas suffisamment montré. La *Queste*, qui n'est certainement pas l'œuvre d'un moine mais celle d'un clerc sans doute élève de Clairvaux, où fonctionnait une véritable université cistercienne assez largement ouverte, est liée harmonieusement, comme Lot l'avait senti, à l'ensemble de l'édifice.

Les trois grandes œuvres sont et demeurent le Conte du Graal de Chrétien avec ses continuations, le *Perlesvaus* qui subit profondément l'influence de la Version dite ecclésiastique de Glastonbury, le Grand Cycle

en prose. Entre eux il y a une harmonie profonde dans l'inspiration et un arrière-fond commun.

Malgré le grand talent de poète de Wolfram d'Eschenbach, son sens chrétien et humain, la beauté de certains épisodes, il est hors de la Matière de Bretagne : son contresens (qu'il vienne de lui ou d'une source antérieure) sur le sens du Graal l'a éloigné du courant profond de l'histoire qui partant de l'Écuelle Merveilleuse aux Nourritures Miraculeuses, devait aboutir au Graal contenant le Pain des Anges, puis au Saint Graal contenant l'Hostie, puis à ces apparitions successives décrites par le *Perlesvaus* pour prendre enfin l'aspect du Calice. C'est à cette idée d'une symbolisation graduelle mais conforme à un sens interne et profond que nous demeurons attachés, quelles que soient la science de M. Loomis, son érudition et comme nous le disions en commençant son incomparable connaissance des textes.

Jean MARX.

VII

SACKER (Hugh), *An Introduction to Wolfram's Parzival*, Cambridge, 1963.

Cet excellent petit volume édité avec son goût habituel par l'University Press de Cambridge est une mise au point très utile et très bien informée des problèmes que pose l'œuvre du grand poète allemand. On y trouvera brièvement indiqués tous les récits, toutes les figures et toutes les aventures que comporte cette œuvre si discutée. Pour le jeune lecteur le travail est utile et sa présentation efficace. Peut-être pourrait-on regretter que l'auteur, s'adressant à un public qui n'est pas toujours rompu à la philologie germanique, n'ait pas donné en note une traduction anglaise des citations qui sont toujours faites d'après le texte original. Sur le fond nous avouons aussi quelque hésitation : peut-on parler de Wolfram sans dire de quoi il part ; Chrétien de Troyes demeure sa base essentielle, et ce qui à notre avis serait instructif serait de montrer comment il transforme le texte du poète français en orientant son poème vers un sens symbolique et religieux très différent de l'esprit du grand champenois. Je crois que cette transformation dont de remarquables érudits (en particulier les allemands) n'ont pas toujours eu conscience les a conduits à chercher dans le texte de Chrétien des intentions qui n'y sont pas ou qui à tout le moins y demeurent voilées. Wolfram traduit l'histoire sur un tout autre plan ; mais la conception romanesque faite de grâce et de fine analyse de Chrétien est la base dont il part. Une fois de plus le travail de M. Sacker aura souffert comme celui de beaucoup d'autres de tenir écartées les continuations, alors que celles-ci, si inférieures que soit le talent de leurs auteurs, donnent la clef du Conte du Graal. Mais dans un prochain livre nous reviendrons sur tous ces points. Tel qu'il est l'ouvrage est bon et utile.

Jean MARX.

VIII

CHESTRE (Thomas), *Sir Launfal*, édité par E. J. Bliss dans la collection Nelson, Londres et Edimbourg. Nelson's Medieval and Renaissance Library, 1960.

Cette très jolie présentation d'un texte anglais fameux dont les travaux des érudits ont établi l'attribution à Thomas Chestre, est surtout destinée au grand public : on sait que l'auteur dont la manière et le style ont été souvent rapprochés de ceux de Malory utilise surtout le texte anglais antérieur de Sir Landevale qui est lui-même un remaniement du beau lai de Lanval, l'un des plus charmants que nous ait laissés Marie de France dans la seconde moitié du XII^e siècle. Mais toute une série d'épisodes ont été ajoutés par les remanieurs successifs qui ont retranché aussi des épisodes devenus au cours des siècles peu intelligibles pour un milieu dont les mœurs, les usages juridiques, les descriptions des cours (notamment celle d'Arthur) avaient changé. L'introduction est fort bien documentée, la bibliographie et le glossaire établis avec soin. Bref une très aimable présentation d'un joli récit peut-être un peu trop vanté, mais dont le charme demeure.

Jean MARX.

IX

ALF SOMMERFELT, *Diachronic and synchronic aspects of language. Selected articles* (Ianua linguarum, series maior, VII), La Haye, Mouton & Co, 1962, 421 p. in-8°, 54 florins.

Élève, à Paris, de Meillet et de Vendryes durant les tristes années de la Première guerre, M. A. Sommerfelt est demeuré fidèle à l'esprit de l'école linguistique française. Après un demi-siècle où sa pensée n'a pas cessé d'évoluer, où elle a même, comme il est normal, subi d'autres influences, l'enseignement reçu à Paris se laisse reconnaître par des tendances sociologiques affirmées, par l'absence de toute vaine métaphysique, par la soumission au concret. Attentif aux aspects psychologiques du langage, M. Sommerfelt montre par là l'action qu'a eue sur sa pensée la doctrine originale de Maur. Grammont, qu'il est allé entendre à Montpellier.

Mais, en dehors des études scandinaves où il est un maître éminent, c'est peut-être sur les dialectes celtiques qu'il a fait porter le plus souvent sa pénétration de théoricien et son aptitude à recueillir les faits de première main. Car, grand voyageur, il ne sépare pas l'enquête dialectologique de la réflexion sur les grands problèmes de la linguistique théorique. Il est frappant de voir comme ces deux activités se compénètrent et se vivifient mutuellement.

Ce recueil, où l'on regrettera que manque une bibliographie complète

de l'auteur, montre bien l'ampleur de la curiosité scientifique de M. Sommerfelt. La linguistique générale y tient une grande place ; mais les faits celtiques nourrissent à ce point la linguistique de M. Sommerfelt que c'est le volume tout entier dont il faudrait recommander la lecture aux celtistes : ce n'en est pas le moindre intérêt que de montrer comment il serait possible de construire une linguistique générale à partir des faits celtiques.

On relira ici avec intérêt des essais comme *La philosophie linguistique française* (1924) — dont on regrette aujourd'hui le caractère polémique — ou comme les *Remarques sur le problème de la parenté des langues* (1929) où l'auteur tentait de définir, dans des cas de bilinguisme et de polyglottisme observés en partie sur lui-même, une tradition linguistique par rapport à une autre, et concluait qu'en somme une langue mixte n'existe que s'il y a volonté réciproque d'assimilation des deux traditions en présence. — Avec *La linguistique, science sociologique*, leçon inaugurale d'Oslo en 1932, on verra comment la doctrine française a été comprise par l'auteur, après quelques années de recul et comment, enrichie de sa propre expérience, elle a pu pénétrer dans l'enseignement norvégien. Citons aussi *Points de vue diachronique, synchronique et panchronique* (1937), article important visant à définir, en linguistique générale, l'étude idiosynchronique et idiodiachronique, l'étude pansynchronique et pandiachronique suivant qu'on envisage la structure et les changements spécifiques d'une langue donnée ou les principes et les tendances évolutifs communs à toutes les langues ; les faits panchroniques se réaliseraient sous forme de faits idiochroniques à la suite de facteurs extra-linguistiques propres à chaque société : position significative dans l'évolution de la pensée de l'auteur, où l'on perçoit le désir de légitimer le point de vue sociologique dans les conceptions structuralistes naissantes issues du mouvement saussurien ; ce souci avait été aussi celui de Vendryes (cf. *Choir*, p. 18 et suiv.). — La même tendance inspire, en 1949, les conclusions d'un autre essai, *Le point de vue historique en linguistique*, dont les ambitions universalistes se rencontraient curieusement, au lendemain de cette guerre où les linguistes ont sans doute éprouvé le besoin d'un bilan du passé et d'un programme pour l'avenir, avec ce qu'écrivait Vendryes, *B. S. L.*, XLII (1946), p. 1 et suiv. — Mais ce sont peut-être les leçons faites en 1953 à l'Université de Michigan, reproduites ici sous le titre *Language, society and culture*, qui montreront le mieux comment M. Sommerfelt conçoit aujourd'hui l'action de la société sur la langue et la place des sciences sociales dans la linguistique.

Parmi les études de phonétique et de phonologie, signalons ici l'article *Sur l'importance générale de la syllabe* (1931), où est expliqué par un changement de coupe syllabique, dû à un conservatisme psychologique, le développement d'une voyelle épenthétique dans les groupes de consonnes de l'irlandais de Torr, en Donegal, étudié, on le sait, par l'auteur. — La *Note sur les changements phonétiques* (1924) tend à montrer que ces changements ne procèdent pas par glissements successifs et imperceptibles, mais par sauts : en termes modernes, lorsqu'une articulation vient à tomber pour

ainsi dire hors du champ des variantes combinatoires, à la suite de certaines tendances, elle tend à se stabiliser en s'éloignant de l'ancien point de stabilisation ; si les mots où prévaut l'ancienne prononciation viennent à se raréfier, les enfants peuvent ne plus la reconnaître, et choisir d'emblée, sans articulations intermédiaires, la prononciation nouvelle. — Les mémoires *Sur la propagation des changements phonétiques* (1930) et *Sur le caractère psychologique des changements phonétiques* (1928) défendent en partie les mêmes idées et sont animés de la même curiosité. Il y a une idée séduisante (p. 217) dans l'explication de la monophthongaison par *i*, *ū* resp. de *ei* et *ou* en latin, où le second élément de diphtongue a prévalu sur le premier : ce traitement permettait de ne pas rompre le lien avec les formes à degré zéro : *dīcō* : *dīcō*, *dūcō* : *dūx* et substituait à l'ancien schème oppositionnel *ei* : *i*, etc. un schème *i* : *i* déjà connu en indo-européen.

Une troisième partie, assez brève, groupe quelques travaux techniques de grammaire comparée. C'est d'abord la note de 1922 — à demi convaincante — sur le génitif adnominal indo-européen, qui serait sorti du tour véd. *dakṣiṇatō gṛhāṇām* « à droite des maisons » qui s'est développé à côté de la construction avec l'ablatif, type *purō āśvāt* « devant le cheval ». — Mais on signalera surtout l'article sur le prétérit celtique en *-t-* (1927). On sait que ce morphème apparaît surtout en vieil-irlandais — le bretonique n'en a que des vestiges isolés — dans certains verbes thématiques (type 3^e sg. *ro-da-acht*, cf. gall. *aeth*, bret. *aez* ; 3^e sg. *birt* de *ber-* « porter », etc.). Refusant d'y voir d'anciens aoristes athématiques, M. Sommerfelt reprend l'hypothèse d'un présent d'aspect déterminé en **-tē/o-* exprimée par Meillet, et la défend par une analyse détaillée des emplois de v. irl. *éigid* et *iachtaid*, resp. « crier, se plaindre continuellement » (p. ex. *Tog. bruidne dá Derga*, p. 21 *St. Eigthi in muccid, co tanic tuath in da Maine fae* « Le porcher crie jusqu'à ce que le peuple des deux M. vint à lui ») et « pousser subitement des cris, hurler » (p. ex. *iachtaid cech mairb* « le cri de chaque mort »), dont l'opposition est à peu près celle de l'aspect indéterminé et de l'aspect déterminé. — Le bref article de protohistoire, *Some remarks on the problem of the orig. Indo-Europ. habitat* (1958), pose clairement le problème essentiel du niveau de culture préhistorique correspondant à la civilisation des Indo-Européens (Chalcolithique ou âge du Bronze) et se prononce contre l'hypothèse d'un centre de dispersion en Europe centrale ou septentrionale.

Parmi les travaux intéressant plus spécialement les études celtiques, signalons les études sur les noms de nombre irlandais trouvés en 1924 par David Thomas dans le Sud du Cardiganshire, et signalés aussi dans la région d'Aberystwyth ; on sait que pour M. Sommerfelt, contre M. J. Pokorny, ce système est un vestige, conservé à titre de langue spéciale, de l'irlandais établi en Galles à une époque antérieure à celle du vieil-irlandais des manuscrits : un argument comme celui que tire M. Sommerfelt des formes pour « vingt », *wixi*, *guixi*, qui n'offrent pas le passage de v. irl. *w-* à *f-* (v. irl. *fiche*), demeure, en tout état de cause, frappant. — Beaucoup des travaux consacrés au celtique ont paru en France, soit dans les publications de la Société de linguistique, soit dans des recueils jubilaires, et il est

sans utilité de s'y attarder ici : c'est le cas des notes sur le futur irl. en *-f-* (1921), sur le coup de glotte observé en fin de mot à Torr en Donegal (1922), sur le morphème *-b-* (vélarisé) au lieu de *-χ-* du dialecte du Sud d'Armagh (1927). — Mais d'autres études sont moins accessibles, ayant paru dans des recueils norvégiens ou irlandais. Ainsi l'article *On a Donegal verbal type with a dissyll. semanteme ending in a(:)* (1947), qui étudie le type, observé à Torr, des verbes à radicaux dissyllabiques terminés en *-a-* demi-long (*t'impade* « *to-imb-so-* » tourner autour », prés. 1^{re} sg. *t'imp(a:)/m* en reg. de irl. comm. *tiompuighim*, etc.), généralisation des formes du nom verbal (v. irl. *impáth*, m. irl. *impódh*, xviii^e s. *impogh*) et d'autres formes à *-ō-*, *-ā-* (m. irl. impf. 3^e sg. *no impodh*, etc.) en position inaccentuée. — On remarquera aussi la description structurale du système consonantique de Torr (1952), dont la richesse, la complexité, l'archaïsme surprendront plus d'un phonologiste, même exercé. Signalons que l'auteur avertit dans une note (p. 342) qu'il ne considère plus aujourd'hui comme des phonèmes uns les nasales et liquides sourdes *m*, *m'*, *n*, *n'*, etc. — M. Sommerfelt s'est beaucoup intéressé au phénomène de la différenciation, dont il aura mis en lumière, plus que personne, le caractère surtout psychologique. On verra ici une étude systématique du phénomène dans les parlers gaéliques (1956). — A signaler aussi l'important mémoire, systématisant des travaux antérieurs, sur la quantité consonantique du celtique (1954), où figure presque une théorie générale du consonantisme gaélique et bretonique, élaborée indépendamment du livre de M. K. Jackson (*Langu. and hist. in early Brit.*). — Un autre article à rapprocher des précédents, *On some structural differences between Irish and Scotch gaelic* (1957) clôt la section celtique du volume. On y trouvera étudiées les différences dans le résultat des mutations (irl. *b/m*, *g/n*, etc. en reg. de gaél. éc. *b/mb*, *g/Ng*, etc.).

On a eu l'heureuse idée de reproduire en fin de volume quelques pages consacrées à divers savants. A propos de Hugo Schuchardt, M. Sommerfelt n'a pas oublié la célèbre controverse qui l'a longtemps opposé à Meillet sur la définition de la parenté linguistique.

Fait pour montrer comment la pensée de l'auteur, partie de l'historicisme et du sociologisme de l'école française, a évolué vers des horizons synchronistes et structuralistes, le présent recueil fait surtout apparaître la richesse et l'unité de cette pensée, son aptitude à décrire minutieusement le concret et à l'intégrer ensuite dans une doctrine générale. Historien ou synchroniste, M. Sommerfelt excelle à déceler dans les faits linguistiques l'action du psychisme : fidélité à quelques principes majeurs soutenue par un humanisme discret, à travers le mouvement des idées et des modes, qui n'est pas sans rappeler le regrettable fondateur de cette revue.

J. Loicq.

X

Jean GAGNEPAIN, *La Syntaxe du Nom Verbal dans les langues celtiques. I. Irlandais*. Paris, Klincksieck 1963, 350 p. in-8°.

Tous nos lecteurs, qui ont bénéficié des enseignements que leur ont apportés les articles de M. Gagnepain sur la sémiologie du verbe celtique (Irlandais, *Ét. Celt.* X, 43 sqq.; — Gallois, *ibid.* 413 sqq.), seront heureux de voir un esprit de sa trempe, aussi complètement libéré des entraves de la grammaire traditionnelle, s'attaquer de front aux problèmes de la syntaxe celtique.

On sait en effet que, malgré de pénétants travaux de pionniers (nous pensons en particulier à ceux de Joseph Vendryes et de Mr Myles Dillon) la syntaxe était restée un peu la « Cendrillon » des études de grammaire celtique. Cela étant, on doit être particulièrement reconnaissant à M. Gagnepain de s'attaquer d'emblée aux problèmes que pose le Nom Verbal qui joue dans toutes les langues celtiques, tant brittoniques que gaéliques, un rôle d'une importance exceptionnelle.

Laissant pour le moment de côté les faits brittoniques, qui seront examinés dans un volume complémentaire, l'auteur étudie dans un premier volume les faits irlandais. C'est en effet l'irlandais qui nous fournit les faits les plus abondants, et surtout qui nous les donne étagés sans interruption du VIII^e siècle à nos jours, dans des documents d'époque que nous pouvons dater, alors que les documents en prose du vieux gallois et du vieux breton sont rares et très fragmentaires.

Ce volume passe donc en revue, à travers l'histoire de la langue irlandaise, les différents syntagmes formés à l'aide du nom verbal et l'évolution de leurs emplois. La tâche était immense, et l'ensemble du terrain pratiquement non encore défriché, mis à part, pour la période ancienne, quelques articles lumineux de Joseph Vendryes, dont la clairvoyance se manifeste là comme sur tant d'autres points du domaine celtique, et, pour le début de la période moderne (XVII^e s.) les excellentes notes grammaticales de T. F. O'Rahilly à son édition du *Desiderius* de Flaithrí Ó Maolchonaire (Florence Conry).

Devant la masse des textes à dépouiller, M. Gagnepain a très judicieusement décidé de se borner à des textes datés de façon certaine à trois stades bien définis de l'évolution de la langue.

Pour le vieil irlandais, il a procédé à un dépouillement exhaustif des gloses des VIII^e et IX^e s.

Pour l'irlandais moyen, les faits du début du XII^e s. ressortent de son dépouillement également exhaustif des *Passions and Homilies* éditées par Atkinson d'après le *Leabhar Breacc*. Mais bien que le manuscrit plus tardif (XIV^e s.) conserve très fidèlement les formes d'origine, M. Gagnepain a tenu à s'assurer de la contemporanéité des faits par un dépouillement parallèle très poussé du texte du Livre de Leinster (XII^e s.) de la *Táin bó Cúailnge*

qui nous donne une version du XII^e s. du récit dont les exemples nous sont constamment présentés à côté de ceux des *Passions and Homilies*.

Pour l'irlandais moderne, le dépouillement des deux grandes œuvres de Keating, *Foras Feasa ar Éirinn* et *Tri Bior-Ghaoilhe an Bháis*, donne les faits de la 1^{re} moitié du XVII^e s. Mais, bien que beaucoup plus naturel dans son style que les frères O'Clery ses contemporains, Keating n'en est pas moins un érudit qui a parfois tendance à employer des tournures archaïques. Aussi l'auteur a-t-il raison de se référer constamment au texte du *Desiderius* de Fl. Conry, lui aussi son contemporain, mais qui écrivait pour le peuple. Enfin, les faits de la langue actuelle, très proches de ceux du XVII^e s., sont fournis à l'auteur par le dialecte munstérien de Kerry, si brillamment étudié par Marie-Louise Sjoestedt et qu'il connaît bien lui-même, qu'il cite d'après le *Leabhar Sheáin I Chonaill* (contes recueillis par Mr Delargy).

L'ouvrage est donc divisé en trois parties : vieil irlandais, irlandais moyen, irlandais moderne, dans chacune desquelles est étudié l'emploi des différents syntagmes, avec dépouillement des textes de référence, quitte à se répéter d'une partie à l'autre si nécessaire, mais donnant ainsi à son travail une base des plus solides. D'ailleurs l'analyse extrêmement subtile des syntagmes et de toutes leurs ramifications soutient constamment l'intérêt, car elle fait apparaître entre les trois grandes époques de la langue une évolution continue, tant dans l'emploi des syntagmes à Nom Verbal eux-mêmes que dans la répartition dans l'usage entre l'emploi du Nom Verbal et celui des subordonnées conjonctives, par exemple.

Dans un chapitre liminaire « Nom Verbal et Nom d'Action », l'auteur situe clairement la question du point de vue du celtique en montrant comment le nom d'action, dont le rôle est si considérable dans notre groupe de langues, tend de plus en plus, malgré sa construction nominale, à se rapprocher d'un véritable infinitif. A côté d'un type nominal ordinaire, construit avec un nom au génitif (ou un pronom possessif) qui peut aussi bien représenter le sujet que l'objet, on a en effet un « type 2 » où le génitif est alors objectif, avec un sujet introduit généralement par la préposition *do* « à », et un « type 3 », où le nom d'action, précédé lui-même de la préposition *do*, est subordonné au nom sujet ou objet du procès. Ce « type 3 », d'emploi d'abord assez limité, prendra peu à peu une extension considérable, jusqu'à tenir la place prépondérante que l'on sait dans les dialectes actuellement parlés. C'est en définitive la capacité d'être employés dans ce tour qui distingue les véritables noms verbaux des simples noms d'action. Nous avons là un critère bien net et beaucoup plus satisfaisant que ceux proposés par Windisch BB II, 75 et Pedersen Vgl. Gr. II § 633, Anmerkung. A cette différenciation fonctionnelle s'ajoute peu à peu une véritable différenciation lexicale, les Noms Verbaux, à part un certain nombre de formations radicales ou en *-tiu*, tendant de plus en plus à se former au moyen d'un suffixe *-ud>-adh* (« *-tu* »), dont le génitif, à l'époque moderne, sera de plus en plus calqué sur la forme du participe passé. Une propension, à date ancienne, à former les Noms Verbaux des verbes composés de façon plus

simple et plus stable que ceux des thèmes simples, et, à l'époque moyenne et moderne, une tendance de plus en plus grande à lier le Nom Verbal au thème verbal lui-même, en particulier par l'extension des dénominatifs tirés du Nom Verbal lui-même, achèvent de donner à ce dernier une physiologie formelle bien à lui.

Les dernières pages de ce chapitre liminaire (24-31) complètent et parfois corrigent de la façon la plus instructive les remarques de Wh. Stokes et J. Strachan (*Thes. Pal.* 1, XXI) sur les méthodes de traduction par les glossateurs irlandais des formes nominales du verbe latin. On remarquera notamment les différents usages qu'ils font du subjonctif avec indice relatif *n-*, et les différents emplois qu'ils font du Nom Verbal *irl.*, souvent aussi pour traduire d'autres formes du verbe.

Les trois parties de l'ouvrage, nous l'avons dit, donnent un tableau aussi complet qu'il est possible des très nombreux emplois du Nom Verbal en irlandais, et de son évolution des origines à nos jours. Étant donnée la place que tient le Nom Verbal à toute époque dans cette langue à laquelle il contribue à donner certains de ses aspects les plus originaux, nous avons là un des chapitres les plus importants de la syntaxe irlandaise désormais exposé clairement à nos yeux. C'est peut-être celui d'entre eux qui pose le plus de problèmes, car il n'est sans doute pas un aspect de la syntaxe de l'irlandais qu'il ne touche directement ou indirectement. Et c'est ici qu'il convient de rendre hommage non seulement à la maîtrise qu'a acquise l'auteur d'un sujet aussi vaste et aussi complexe, mais aussi à la clarté et à la finesse de son esprit qui lui permettent d'analyser jusque dans leurs moindres ramifications les différentes manifestations des syntagmes et de les rattacher aux principales tendances de la langue. Dans la répartition et l'évolution de l'emploi des différents types, il sait voir le rôle que joue, par exemple, l'articulation du Nom Verbal au contexte, ou son « orientation ». Tous les grammairiens celtistes doivent lire attentivement cet ouvrage ; ils en seront richement récompensés.

Les constructions dans lesquelles il est nettement articulé dans le texte, comme complément de nom (question déjà partiellement débrouillée par Joseph Vendryes, *MSL* XVI, 247 sq., *RC* XXXVII, 237 sq.) ou affecté d'une préposition, font apparaître, en vieil irlandais, un nom verbal encore mal différencié : absence du « type 3 », nom verbal encore souvent mal « orienté », agent, il est vrai, parfois exprimé dans le cas du NV complément de nom, mais rarement lorsque le NV est affecté d'une préposition, à moins d'absence d'une conjonction équivalente permettant d'introduire un verbe à un mode personnel. Il n'est donc pas encore devenu normalement l'équivalent d'une circonstancielle.

Dans toute une autre série de ses emplois (comme sujet ou objet d'un verbe, comme terme de référence d'une phrase nominale) le Nom Verbal est en concurrence avec la proposition complétive.

Il est assez peu représenté comme sujet d'un verbe (de même que la subordonnée correspondante), rôle dans lequel cependant il donne avec le

verbe « être » une périphrase avec agent régi par une préposition (surtout lorsque l'énoncé est négatif).

Le cas est plus complexe lorsqu'il est objet d'un verbe. Presque absent des textes archaïques (sermon de Cambrai et Hymnes) qui ne connaissent que la complétive, il semble se développer avec les gloses. Une étude de ses emplois avec les verbes déclaratifs ou d'opinion, les verbes de volonté, de crainte ou de nécessité, les verbes d'activité (dont des périphrases avec le verbe *doğnu* « je fais » qui doublent le verbe simple mais n'ont jamais le sens factitif), montre le Nom Verbal rivalisant avec plus ou moins de bonheur avec la complétive. L'agent est exprimé, mais le « type 3 », pratiquement inexistant dans les gloses de Wb. et de Sg, n'apparaît vraiment que dans les gloses de Milan, et seulement si le verbe principal est dépourvu de déterminant capable de représenter le sujet du Nom Verbal.

Comme terme de référence d'une phrase nominale (c'est-à-dire presque toujours sujet), s'il n'y a pas, entre le prédicat et lui, de complément attributif (désignant la personne concernée), le « type 3 » tend déjà à dominer alors que s'il existe un attributif représentant le sujet du Nom Verbal, le « type 3 » est normalement exclu. S'il y a lieu d'opposer à l'attributif l'agent du Nom Verbal, on a en général un pronom personnel introduit par *do*, c'est-à-dire le « type 2 ». Dans le cas de phrase nominale, le rendement du syntagme à Nom Verbal est à peu près aussi important que celui de la complétive avec simple indice relatif ou avec *co n-*, *ara n-*, *ma*, et très fréquemment avec *cia*.

Lorsque le Nom Verbal est en proposition relative, le sujet ou l'objet de celui-ci étant antéposé, on a régulièrement le « type 3 », et la complétive est rare.

Ainsi, dans ces divers emplois, c'est surtout en phrase nominale que le Nom Verbal se trouve pleinement caractérisé.

Mais le Nom Verbal est aussi très fréquemment employé dans les gloses, comme les autres substantifs, au nominatif dit « absolu », en dehors de toute articulation (dans ce cas, pas de « type 3 »), ou dans des notes lexicales expliquant des mots aux cas directs (pas de « type 3 ») ou obliques (le « type 3 » apparaît dans *ML*), ou pour transposer un verbe (le « type 3 » domine dans *Sg.* et *ML*). Il est aussi fréquent dans les cas de prolepse et d'anaphore, où il est annoncé, ou repris, par un pronom. Le « type 3 », ici, tend à se développer, mais est loin encore de dominer. Ainsi, dans l'apposition comme dans l'explicitation, on constate en *v. irl.* une extension relativement faible du « type 3 » aux cas directs.

Mais il n'en est pas de même dans ce que l'auteur appelle l'« épitaxe », c'est-à-dire les cas où le Nom Verbal est coordonné (par *ocus* « et », *no* « ou », *acht* « mais, sauf, excepté ») et où le « type 3 » triomphe. Ce n'est sans doute qu'un hasard si les gloses ne nous livrent, à côté de nombreux Noms Verbaux coordonnés à un subordonnée, qu'un seul exemple de Nom Verbal coordonné à une principale. On sait tout le parti que les langues celtiques ont tiré de ces tournures (opposition, atténuation, développement de l'idée, ou simple infinitif « historique »).

Un examen approfondi des faits du vieil irlandais montre donc que le Nom Verbal est d'autant moins caractérisé qu'il est plus articulé. Le « type 3 » qui semble avoir été originellement réservé à la phrase nominale et à l'« épitaxe », ne s'étend encore que timidement dans certains des autres emplois.

L'évolution se précipite à la période du moyen irlandais. Le « type 3 » s'établit partout en prose, sauf après les prépositions qui gouvernaient le datif en v. irl. (*do*, *oc*, *iar n-*) et au génitif de destination. En même temps, par une combinaison du « type 2 » et du « type 3 », ce dernier acquiert lui aussi la possibilité d'introduire l'agent par la préposition *do* et de dire : *ingenrad do marbad do Dubthach* « que les jeunes filles soient tuées par Dubthach » (m. à m. « les jeunes filles à tuer par D. » ce qui facilite l'extension des emplois de ce type).

Le « type 3 » envahit aussi la syntaxe du Nom Verbal négatif, où le syntagme avec *cen* (la préposition « sans ») qui commençait à l'admettre en v. irl. s'étend aux dépens du composé avec *neb-* (« non- ») qui ne l'admettait pas. Mais, en moy. irl., *cen* + Nom Verbal n'est toujours pas employé après préposition, et n'est toujours pas « orienté », rien ne distinguant l'actif du passif.

En irlandais moderne, le dernier obstacle important à l'homogénéité du syntagme a disparu, le pronom personnel ayant maintenant le même statut que le nom dans la construction de « type 3 » (« que l'on me tue » pouvant être désormais rendu non seulement par *mo mharbhadh* « mon tuer » mais aussi par *me do mharbhadh* « moi à tuer », qui l'évince peu à peu).

On aboutit alors, au terme de cette longue évolution, à une espèce linguistique très proche d'un infinitif, nettement définie par sa forme, sa négation particulière, etc., et surtout par une syntaxe originale mais claire qui s'impose partout sauf dans certaines tournures participiales. La syntaxe de la phrase à Nom Verbal présente désormais les caractères de celle d'une véritable phrase verbale.

La conclusion générale de l'auteur, reprenant les faits dégagés par lui, montre qu'à toute époque le Nom Verbal irlandais a pu être fonctionnellement un véritable infinitif, le « type 3 » comportant un nom d'action adnominalement rapporté au terme qui la subit ou (sans doute plus tard) au terme qui l'accomplit (ce qu'il compare à la syntaxe du participe ind. eur. en *-e/on-t- et du « gerundivum » en *-e/on-do- latin).

Une série d'indices (la forme du datif supplantant souvent déjà à l'époque ancienne les autres cas du NV, l'équivalence fréquente de traitement des cas directs et de l'adverbe, la provenance épitaxique du « type 3 », le fait qu'il s'accompagne d'un agent au datif comme les tours impersonnels, etc.) amènent l'auteur à suggérer que le celtique, qui possédait à la fois un génitif et un datif adnominaux, a pu spécialiser l'usage du second dans la fonction phrastique, et que cet usage a pu considérablement progresser dans le cas du nom d'action affecté de la préposition *do*. D'après lui, par l'extension de cette syntaxe du Nom d'Action, la langue aurait pu chercher à suppléer, aux fonctions d'un infinitif disparu, et on pourrait y voir quelque chose de

comparable à la création du supin du latin et du slave, et de l'infinitif du sanskrit. Mais les langues celtiques ont toujours eu un goût particulier pour l'expression nominale qui a empêché cet énoncé de se verbaliser complètement. — Il faut signaler tout particulièrement les paragraphes ultimes de l'ouvrage, qui nous ouvrent de précieuses perspectives sur le plan de la grammaire historique comparée, et sur la préhistoire de l'infinitif en indo-européen.

Telles sont les lignes générales de ce livre, dont nous avons déjà souligné l'importance. Elles ne doivent pas nous faire oublier les précieux enseignements de détail que nous y trouvons à chaque page, et dont il ne saurait être question ici, sur tous les emplois du Nom Verbal, et en particulier la formation des diverses périphrases construites avec le verbe « être ».

On pourra noter en passant que, malgré Mr Dillon ZCP XVII (*Nominal predicates in Irish*), l'auteur pense que le tour *tá sé i n-a rig* (m. à m. « il est en son roi », c'est-à-dire « il est roi ») pourrait être antérieur au tour sans possessif (p. 66 n. 1). — En irl. mod., malgré Bergin (*Keating, Stories* p. 81) et T. F. O'Rahilly (*Desiderius* p. 262), on ne saurait distinguer *ghá dhéanamh* « le faisant » de *dhá dhéanamh* « étant fait », car la confusion phonétique de *ag+a* et de *do+a* était déjà complète. — Dans bien des cas, son analyse des faits permet à l'auteur de corriger les traductions des textes antérieurement données (entre autres dans le *Thesaurus Palaeohibernicus*). — Enfin, l'évolution, dégagée par lui, du comportement du Nom Verbal qui tient, on le sait, une place privilégiée à toute époque dans la langue irlandaise, va ajouter une série de critères importants à ceux que nous possédons déjà pour fixer l'âge relatif des textes.

E. BACHELLERY.

XI

LÉON FLEURIOT, *Dictionnaire des Gloses en vieux breton*, 372 p. in-4°. — Du même : *Le vieux breton, éléments d'une grammaire*, 439 p. in-8°, Paris, Klincksieck, 1964.

Les deux ouvrages de M. Fleuriot (qui doivent se prolonger par d'autres travaux actuellement sur le métier) marqueront certainement une date dans l'histoire des études sur la langue bretonne et leur donneront, nous l'espérons, une impulsion nouvelle. L'auteur, historien de formation, s'intéressait à l'origine à l'histoire du peuplement de l'Armorique par les immigrants bretons, et avait même procédé à des fouilles sur certains sites de peuplement. Il pensa tout naturellement qu'une connaissance sérieuse de l'état ancien de la langue de la Bretagne armoricaine pourrait l'aider dans ses travaux, et se mit, vers 1950, à l'étude du celtique. Mais les textes dont nous disposons sont, de ce point de vue, décevants. La langue bretonne ne nous donne, en effet, de textes continus qu'à partir de la deuxième moitié du xv^e siècle, c'est-à-dire de la période du moyen-breton tardif. Plus tôt, nous ne disposons guère, à part quelques rares notes marginales

de scribes, que des noms de personnes et de lieux-dits qui émaillent les chartes latines et les vies de saints.

Cependant, au cours du IX^e siècle, et aussi du X^e s., au milieu de la période du vieux-breton (VI^e-XI^e s.), à une époque où une dynastie, rassemblant les immigrés bretons, avait créé un état fort et où le vieux breton devait être la langue des classes cultivées, les manuscrits latins des scriptoria armoricains ont été fortement glosés en breton. Ces gloses, jointes aux noms contenus dans les cartulaires, nous laissent deviner l'existence, pendant deux siècles, d'une ancienne langue de culture.

Mais bientôt les invasions normandes devaient disperser les scribes des monastères et les membres des classes dirigeantes. Ces derniers, revenant plus tard en Bretagne, étaient dès lors francisés dans une large mesure, et par surcroît les ducs devaient s'installer dans leurs conquêtes de l'Est, à Rennes et à Nantes qui n'avaient jamais été bretonnantes. Le breton devait dès lors cesser assez vite d'être la langue des hautes classes de la société et aussi celle des intellectuels. Il est de fait que l'on ne trouve guère de gloses bretonnes postérieures au X^e siècle.

Ces gloses avaient été rassemblées en 1883 par Joseph Loth dans son *Vocabulaire vieux breton*. Depuis, beaucoup d'autres avaient été découvertes dans les manuscrits et publiées dans diverses revues.

Mais l'ensemble ne constituait qu'un amas d'assez pauvres lambeaux, souvent difficiles à interpréter parce que tentant d'expliquer des textes latins obscurs ou même hispériques. De plus, il ne s'agissait que de mots isolés, tout au plus de rares groupes de deux ou trois mots, sans aucune véritable phrase.

La parution en 1953 de l'ouvrage magistral du professeur Kenneth Jackson, *Language and History in Early Britain*, qui étudiait l'évolution des sons dans les trois langues britanniques du VI^e au XI^e siècle, et en particulier le chapitre II de sa première partie qui traite des sources écrites, donnèrent à M. Fleuriot le désir et l'idée de chercher à élargir les maigres sources dont nous disposions. Il pensa qu'une fouille systématique, dans les différentes bibliothèques, des manuscrits anciens pouvant provenir de Bretagne permettrait de découvrir de nouvelles gloses. Comme les indices de cette provenance étaient rares, il y ajouta la fouille systématique de manuscrits portant des textes souvent glosés dans les pays celtiques : Priscien, comput, etc.

Ces recherches devinrent possibles grâce à l'aide du Centre national de la recherche scientifique. Souvent décevantes pendant de longues périodes, elles n'ont pas découragé M. Fleuriot, dont la persévérance a été finalement récompensée par une ample moisson de gloses inédites. Grâce à lui, nous disposons maintenant à peu près du double des éléments dont nous disposions il y a dix ans. Et, par surcroît, nous avons maintenant plusieurs douzaines de phrases, dont certaines, certes, sont tronquées ou mélangées de latin ou glosent des textes obscurs et sont elles-mêmes obscures, mais leur découverte n'en constitue pas moins un très gros progrès.

À l'issue de ses recherches (que d'autres pourront poursuivre, découvrant

peut-être d'autres gloses), M. Fleuriot a eu l'idée de constituer une sorte de corpus de l'ensemble des gloses bretonnes désormais connues. Dans son *Dictionnaire*, qui constitue sa thèse complémentaire de doctorat, chaque mot est donné à sa place dans l'ordre alphabétique, et chaque phrase sous le premier mot breton qu'elle contient. Le passage latin glosé est en général largement donné. Suit l'article, fournissant l'explication ou une tentative d'explication du mot, où l'auteur met largement à contribution la comparaison avec les autres langues brittoniques et avec l'irlandais, ainsi qu'avec les autres langues indo-européennes. Il convient ici de souligner l'étendue de l'érudition dont font preuve ces discussions. Au cours de 14 années de travail sans relâche, l'auteur a acquis une connaissance approfondie des ouvrages et revues consacrés à l'étude scientifique des langues celtiques. Son ouvrage, où toutes ses connaissances sont largement utilisées, tend en pratique, bien qu'il s'en défende, à être un dictionnaire étymologique comparé des langues brittoniques anciennes. En fin de volume, des index, celtique antique, irlandais, gallois, breton, et cornique, très complets, rendent des plus commodes la consultation du dictionnaire.

Il n'est que de comparer le présent volume avec le *Vocabulaire vieux breton* de 1883 pour mesurer toute l'étendue des progrès accomplis. Certaines des lectures de Joseph Loth et d'autres éditeurs de gloses déjà publiées sont corrigées par M. Fleuriot, et les interprétations sont mises à jour, souvent il est vrai d'après des travaux postérieurs de Joseph Loth lui-même ou d'érudits gallois tels que Sir Ifor Williams. Mais l'auteur apporte beaucoup de lui-même, et, dans son interprétation des gloses inédites, le mérite et la responsabilité des explications et des comparaisons lui revient, bien entendu, entièrement.

Comme pour les gloses contenues dans le V. V. B., nous avons ici encore beaucoup de mots inexpliqués, et qui ne seront peut-être jamais expliqués. Mais M. Fleuriot ne s'avoue jamais vaincu, et tout en reconnaissant dans ces cas-là qu'il n'existe aucune explication sûre, il suggère certaines possibilités qui pourront être utiles. Il serait oiseux de les discuter ici.

De même que l'auteur découvre et corrige avec raison certaines erreurs de lecture et d'interprétation de Joseph Loth, d'autres découvriront sans doute dans l'avenir bien des occasions de corrections ou d'améliorations à son dictionnaire, ce qui est inévitable dans un ouvrage qui édite un nombre aussi considérable de gloses à des textes latins souvent difficiles.

Parmi les rares faits de détail qui nécessiteront quelques errata, on peut signaler :

— P. 326 : le lat. *uillum*, glosé en bret. par *uinan* et ailleurs par *guinan* p. 192, est dans le texte de Priscien précédé par *uinum*, dont il est le diminutif. Il s'agit donc de « petit vin », de « piquette ». Le mot v. irl. *finan* qui dans le ms. de St Gall (Sg. 48 b 6) glose ce même *uillum* suivant *uinum* dans un troisième passage de Priscien non glosé en breton dans le ms. de Paris 10290 (mais que nous retrouvons dans ce même ms. de Paris fo 30 b 25 glosant par erreur *ullum*, v. plus haut p. 121), est un diminutif de v. irl. *fin* « vin » formé pour les besoins de la cause au moyen du suffixe diminutif *-an*. Peut-

être cette même glose irl. se trouvait-elle ici sur l'archétype du ms. de Paris dont la tradition provenait bien évidemment d'Irlande (cf. ci-dessus p. 103 et 108 sq.) et le scribe breton a-t-il transformé lettre pour lettre en v. bret. une glose irlandaise ? Il pouvait tout aussi bien, à partir du mot v. bret. *uin* « vin » (empr. au lat.) qui au IX^e s. évoluait en *guin*, former un diminutif *uinan*, *guinan* « petit vin » au moyen du suffixe diminutif -an courant en v. bret. L'article *uinan* p. 326 est donc à refaire : les mots celtiques issus de la base i. e. **gendh*- ont *i* bref et -*nd*- passant à -*nn*- : v. irl. *find* « chevelure », etc. m. gall. *gwynnawn* « touffe de brindilles ou d'herbes sèches combustibles ».

— P. 195, M. Fleuriot rapporte la difficile glose bretonne *guo-guil*, sur la foi d'un point, au mot *fel* du texte latin. Mais le point après *fel* n'est légèrement relevé qu'à cause de la remontée finale de l'*l*. Le mot *guo-guil* glose donc bien le mot *subtel* « creux du pied ». Or, dans le ms., la glose *guoguil* est suivie, dans une autre main, de la glose latine *subtilis* : certains scribes ignorants voyaient donc dans *subtel* une forme de *subtilis*. Un sens comme « scrupuleux, méthodique, soigneux » pourrait justifier une glose v. br. qui, avec le préverbe *guo-* < **yo-* < **u(p)o-*, contiendrait le radical verbal *guil-* qui exprime l'idée de « surveillance, attention, etc. ». Ce serait le *guil* (2) du *Dictionnaire* p. 191 auquel correspondent de nombreux faits gallois groupés autour du verbe *gwylio* « surveiller, etc. ».

— Le ms. de Paris du texte latin de Priscien est, nous l'avons vu, l'aboutissement d'une tradition qui vient d'Irlande, et les mss irlandais, gallois et bretons reproduisent souvent les mêmes variantes et les mêmes erreurs. Il est certain qu'il serait d'une grande aide aux éditeurs de gloses celtiques de bien connaître dans leurs détails les passages latins correspondants tels qu'ils apparaissent dans les autres manuscrits des scriptoria celtiques. Nous en trouvons une preuve de plus à la p. 78 du *Dictionnaire des gloses* à l'article *banleu*. Le texte de Priscien donne : *et lenæ femininum lenonis esse putentur*. M. Fleuriot signale que la glose fait difficulté, et propose une explication par *ban* « femme » et *leu* « chef, dirigeant », c'est-à-dire « chef de femme, souteneur » renvoyant à l'article *ban* p. 78 et à l'article *leu* p. 241 sq. Les comparaisons données dans ces articles pour expliquer ces deux mots sont irréprochables. En particulier, un radical v. bret. **leg-* « piloter, diriger », non attesté, est assuré par la langue postérieure et par la comparaison avec le gallois et le cornique. Mais dans le ms. de Paris, *banleu* semble gloser plutôt *lenæ* que *lenonis*. D'autre part, si nous nous reportons au passage correspondant de l'édition du *Thesaurus Paleohibernicus* du ms. de St Gall nous lisons *leenæ, femininum est lenonis, esse putentur*. La leçon de ce ms. est erronée. Or, un examen du photostat du manuscrit de Paris nous prouve que c'est cette même version erronée que portait le ms. à l'origine, à l'époque où il a été glosé. Le grattage d'un des deux *e* de *leenæ* et l'adjonction d'un *n* à *lenonis*, avec la glose *quod uenit a leno* sont de la main d'un correcteur postérieur qui a rétabli le texte. Le scribe irl. du ms. de St Gall 55 b 6 avait glosé ce passage d'une phrase bâtarde *indi as lenonis leena femininum*, c'est-à-dire « *leena* est le féminin de *lenonis* ». C'est probablement ce qu'a compris le glossateur breton du ms. de Paris

en glosant *leenæ* par *ban-leu*. Nous y trouvons sans doute le préfixe féminin *ban-* (v. Dict. p. 78) et le mot *leu*, emprunt au lat. *leō* par **lewo*, et qui se trouve dans toutes les langues celtiques : *ban-leu* signifierait « lion femelle », c'est-à-dire « lionne ». Cependant, le préfixe *ban-*, courant en irl. pour féminiser un mot (cf. *ban-chú* « chienne ») est mal attesté en bret., le seul exemple absolument certain étant m. bret. *banuez*, m. à m. « festin de femme » d'où « festin de noces » puis « grand banquet », où le préfixe *ban-* n'a pas tout à fait la même fonction. Se pourrait-il que nous ayons là la reproduction par le scribe breton d'une glose irl. *ban-leu* « lionne » qui se serait trouvée dans son original ?

— Cette incertitude sur l'identité de la langue celtique dans laquelle sont écrites les gloses des manuscrits bretons de tradition irlandaise est constamment, et avec raison, dans l'esprit de M. Fleuriot, et il en tient compte dans ses discussions. Mais malheureusement pas toujours puisque p. 175 du *Dictionnaire* nous trouvons l'article *gerent grec*, glose à *quod νεμερις* (sic) *dicunt*, que l'auteur traduit par « disent les Grecs », et où il voit une forme verbale d'un radical *ger-* « appeler » correspondant au thème verbal irl. *gair-* « appeler », jusqu'ici non attesté en bretonique qui ne connaît que le substantif m. gall. *geir*, bret. *ger* « mot » (de **gario-*), le corn. *geriit* « famosus » n'en étant peut-être qu'un dérivé nominal. — Or, au passage correspondant du ms. de St Gall 27 b 18, le gr. *νεμερις* est glosé en v. irl. *gerind grecdae* « géronidif grec », et il ne fait pas de doute, comme le signale l'auteur dans la feuille d'*errata* au dict. que cette glose irl. ou une forme approchante se trouvait dans l'original du ms. breton. Nous pensons qu'il s'agit tout simplement d'une glose irl. plus ou moins mal recopiée plutôt que d'une adaptation à un radical verbal *ger-* « appeler » qui aurait existé en v. bret.

— C'est avec raison que p. 175 du *Dict.* l'auteur ne donne que sous toutes réserves une explication bretonique de la gl. *glainnet* traduisant le lat. *mala*, et qu'il confirme ce doute dans un erratum. Le mot *glainnet* ne peut être que la corruption (avec fausse adjonction par un copiste du *t*-initial d'un mot suivant dans une glose originale perdue) de v. irl. *glainne* que l'on trouve dans un autre passage du ms. irl. de St Gall, Sg. 45 b 18 glosant aussi *mala*. C'est un diminutif en -*ine* de *glaine* « mâchoire », dont un autre diminutif, *glainethat*, glose dans ce même passage de notre ms. de Paris le mot *maxilla* qui suit immédiatement *mala* (voir plus haut p. 110). Aucune explication par le bretonique ne peut ici être retenue.

— Une autre considération dont l'auteur aurait peut-être pu tenir compte davantage, est le calque possible des significations de mots irlandais transformés en breton. Il arrive en effet souvent qu'en v. irl. et en v. bret. une même notion soit exprimée par des mots dérivés d'une même forme celtique commune, et dans certains cas la correspondance phonétique en est encore sentie par les irlandais et les bretons. C'est peut-être le cas ci-dessus (p. 194), si v. bret. *uinan* > *guinan* est calqué sur v. irl. *finan*, un glossateur breton étant conscient de la correspondance entre *f*-initial v. irl. et *u*-initial v. bret. évoluant en *gu-*. C'est presque certainement le cas ms. de

Paris fo 41 b où le lat. *ligo* est glosé *feleh uel bah* « *feleh* ou *croc* ». Au fo 35 a nous avons également *ligo* glosé *bah*. Dans ces deux ex. *bah* est une graphie pour *bach*, mot exprimant l'idée de « *croc, crochet* » dans toutes les langues brittoniques. Or, dans le ms. de St Gall 52 a 14 et 62 b 10, aux mêmes passages de Priscien, *ligo* est glosé par le v. irl. *bacc*, qui se trouvait certainement dans la tradition commune et a été reconnu par un scribe breton comme correspondant au v. bret. *bach* (la correspondance v. irl. *-kk-* géméné/v. bret. *-ch-* aspiré apparaissant de façon fort claire dans certains mots usuels). Le lat. *ligo* était parfaitement expliqué par v. irl. *bacc* « *croc, crochet, houe, faucille, serpette* ». Le glossateur irlandais a même ajouté (*Thes. Pal.* II p. 116) *buana finime* « pour tailler la vigne », ce qui confirme l'étendue des sens de *bacc* en v. irl. Mais peut-on en conclure que *bach*, qui n'est il est vrai attesté ailleurs que plus tardivement dans les langues brittoniques et ne signifie alors que « *croc, crochet* », ait jamais signifié une « *houe* » ? La question de l'étendue des sens de *bach* à date ancienne reste donc ouverte. Et si, d'aventure, l'éventail de ses sens était aussi ouvert que celui d'irl. *bacc*, il se pourrait que ce soit dans la direction d'un « *instrument à tailler la vigne* » qu'il nous faille chercher la signification du mystérieux *feleh*. A moins que dans l'esprit du glossateur breton *feleh* n'ait constitué qu'une alternative s'opposant à *bah*, mot qu'il avait reformé mécaniquement à partir de v. irl. *bacc* mais qui ne lui paraissait pas traduire correctement le latin *ligo*.

On voit tous les secours (et toutes les complications) qu'une nécessaire et constante comparaison avec des gloses irlandaises existantes ou possibles peut nous apporter.

— On pourra d'autre part discuter de l'opportunité de publier un certain nombre de gloses de forme vieille galloise dans un *Dictionnaire des gloses en vieux breton*. Mais en ce qui concerne le ms d'Angers, l'auteur semble bien avoir prouvé qu'elles ont été rajoutées postérieurement, et ce en Bretagne armoricaine. Parmi celles d'Angers et de Paris, on peut hésiter sur le caractère gallois ou breton de beaucoup d'entre elles. Les deux langues étaient au IX^e s. presque identiques, et dans certaines gloses, des scribes bretons ont pu machinalement remplacer des formes galloises qu'ils comprenaient par les formes bretonnes qu'ils avaient dans l'oreille. D'ailleurs, M. Fleuriot fait précéder du signe f. v. g. les formes qu'il considère comme vieilles galloises. Et Joseph Loth, dans son *Vocabulaire vieux-breton* a bien publié pêle-mêle les gloses galloises avec les gloses bretonnes. Les formes vieilles galloises nous apportent en outre une foule d'éléments précieux. Il était nécessaire qu'elles fussent publiées, et elles ajouteront encore à l'utilité de cet ouvrage de grande valeur qui sera désormais une des bases de départ indispensables de toute étude sur les langues brittoniques anciennes.

L'ouvrage qui constitue la thèse principale de doctorat de M. Fleuriot, *Le vieux breton, éléments d'une grammaire*, a pour objet de décrire ce que nous pouvons savoir du vieux breton. Les éléments en sont fournis d'abord

par les gloses rassemblées dans le *dictionnaire*. Mais ce ne sont là que les lambeaux, les débris d'une langue, dont beaucoup, nous l'avons vu, sont d'interprétation difficile ou encore impossible. D'autre part un grand nombre de notions simples, ne nécessitant pas d'explication, n'ont pas fait l'objet de gloses (le paradigme du verbe « *faire* », p. ex., n'est pas attesté). On ne saurait donc faire fi de l'aide très importante que peuvent nous apporter les noms de personnes et de lieux contenus dans les cartulaires et les vies de saints dont beaucoup sont de signification transparente, et attestent les formes anciennes d'une foule de mots conservés plus tard dans la langue ou qui ont disparu depuis. Une partie très importante des noms de personnes contenus dans les cartulaires avaient été rassemblés par Joseph Loth dans sa *Chrestomathie bretonne* (1890). M. Fleuriot, qui a en chantier un dictionnaire des noms de personnes et des noms de lieux bretons de l'époque du vieux et du moyen breton, a déjà dépouillé entièrement les chartes du vieux breton. Il utilise pleinement ces éléments dans sa description grammaticale, et, chemin faisant, il explique un grand nombre d'entre eux, améliorant sur certains points, pour ceux qui sont déjà connus, les explications déjà données, et ébauchant parfois d'avance un travail analogue à celui déjà fait pour les gloses dans le *Dictionnaire*.

Les faits sont décrits selon un plan logique, en quatre parties, *Phonologie, Les Formes, Formation des Mots, Formation des Phrases*. Cette dernière partie est, et pour cause, des plus réduites. Les phrases sont peu nombreuses, beaucoup sont tronquées, certaines sont mi-bretonnes mi-latines, et beaucoup sont de sens et de construction incertains. Dans cette esquisse de syntaxe, il ne s'agit donc que d'un effort courageux, mais au résultat assez limité dans l'état actuel de nos connaissances. Il est vrai qu'un certain nombre de phrases sont déjà traitées dans les chapitres concernant les propositions relatives, la construction du nom verbal, et les conjonctions, où nous trouvons d'autres éléments de syntaxe.

A l'intérieur des parties, les faits sont classés dans des chapitres qui nous donnent du vieux breton une image beaucoup plus claire et complète que celle que nous avions jusqu'ici. Cependant, nous l'avons vu, nos connaissances sont très fragmentaires, et, à part la partie phonologique (les chapitres d'une phonologie sont toujours faciles à remplir), les vides sont nombreux et béants. Dans ces conditions, dans le cas d'une langue comme le vieux breton, où la langue est bien connue dans ses états postérieurs, malheureusement très appauvris, et où des langues anciennes parentes sont bien attestées, un auteur peut être légitimement tenté de procéder à des reconstitutions (assorties d'ailleurs ici de toutes les précautions de style voulues). Mais il vaudrait mieux éviter les reconstitutions inutiles, comme p. 283 celle de la conj. **HOEN*, bien que le moy. bret. *hoguen* et la comparaison avec m. gall. *hagen* assurent son existence. De même, par exemple, pour l'équatif p. 249 § 107, l'auteur ne cite guère que des faits postérieurs, et ce paragraphe n'est presque entièrement qu'une restitution par déduction et comparaison. Il en est de même dans d'autres endroits, où l'auteur marque d'ailleurs toujours nettement qu'il s'agit de restitutions.

Un autre reproche que l'on pourrait être tenté de faire à l'auteur est de ne pas s'en tenir à une description synchronique du vieux breton et de faire des incursions constantes sur le plan diachronique. Mais M. Fleuriot tient surtout à être utile. Il sait mieux que personne qu'une grammaire historique du breton nous fait cruellement défaut. Il se trouve être à la fois l'un de ceux qui connaissent le mieux les textes attestés du moyen breton tardif, et les noms propres des chartes du moyen breton archaïque (XI^e-XV^e s.) qu'il a déjà en partie dépouillées. Nul plus que lui n'est qualifié pour lancer à partir des faits vieux-bretons, et à travers la période obscure du moyen breton archaïque, des antennes qui seront précieuses pour ceux qui consulteront son livre. On doit lui être reconnaissant de l'avoir fait.

Un ouvrage comme celui-ci peut prêter le flanc à de nombreuses critiques de détail, dont beaucoup sont dues à ce que les faits sont rares ou mal connus. Dans la partie phonologique, par exemple, après un chapitre I consacré à la notation des phonèmes, notation souvent incohérente du fait de l'insuffisance de l'alphabet latin, nous trouvons un chapitre II intitulé « les voyelles ». On s'attendrait à y voir traiter les voyelles d'après leur son. Or, du fait de l'ambiguïté des graphies, c'est bien souvent encore d'après les graphies et non d'après les sons eux-mêmes que nous les trouvons classées, l'auteur s'efforçant de déterminer les sons véritables notés par ces graphies, ce qui n'est pas toujours possible. C'est ainsi que pp. 40 sqq. dans le chapitre consacré à *o*, *ō* bref et *ō* long ouvert devraient logiquement être traités tout à fait séparément. De même pp. 51 sq. pour *i* bref et *i* long, pp. 68 sq. pour les sons *ya-* et *ia*, *yu-* et *iu-*, etc.

D'autre part, le fait de ne disposer que d'éléments fragmentaires rend souvent difficile la structuration d'un plan rigoureux à l'intérieur des chapitres et des paragraphes. On a parfois l'impression d'une certaine gaucherie dans la classification des faits que l'on trouve parfois à des endroits inattendus. P. ex. Introduction p. ix, par opposition aux « noms propres », nous trouvons des prépositions classées avec les « noms communs », ou bien p. 252 § 111, on est un peu gêné de trouver sous les adjectifs un paragraphe sur les diminutifs dont deux alinéas sur trois concernent des substantifs. Parfois une certaine maladresse dans l'expression donne à tort l'impression que l'auteur n'est pas tout à fait sûr de ses faits. Par exemple, p. 83 § 31, 1), dans *GUOIAM* « hiver », on n'a pas *gw-* initial suivi de *oi*, comme la rédaction du paragraphe pourrait le faire croire, mais bien une simple graphie aberrante de *GOIAM*. — P. 73 § 25, 1, 1) encore, la rédaction du texte pourrait faire croire (ce qui est invraisemblable étant donnée l'érudition de l'auteur) que M. Fleuriot ignore que *ei* ind. eur. était déjà *ē* long fermé en celtique commun (Jackson LHEB 330). — P. 321, les formes du verbe être à addition dentale n'ont probablement pas *i* lénifié, mais un *d* dont l'origine est incertaine mais qui est écrit *i*. — P. 278, sur la ou les particules *IT*, *ET*, *ID*, *ED*, il faudrait tenir compte des derniers travaux de Mr Calvert Watkins.

— P. 99 pour *HISCENT* gl. *uligo* (alors que *Dict.* p. 212, il sépare avec raison ce mot de ceux qui signifient « sec » et qui viennent de **si-sk-* ou **si-sky-*, et, suivant Stokes, US 302, et Pokorny, IEW. p. 895, y voit un

élargissement en *-sk-* de la rac. **sek-* « couper », M. Fleuriot semble proposer **sisk-*. En fait, là comme pour les autres exemples cités, *-sk-* interne semble s'être conservé parce qu'il était précédé d'une consonne.

— P. 100, § 36, 1 (b). *POETH* « cuit, chaud » n'a pas *-yl-* britt. venant de *-kt-* ni de *-gt-* ind. eur. mais de *-kyl-* ind. eur. qui a donné *-yl-* dès le celtique commun : **pekūto-* > **kpekūto-* > **kpoχto-* > britt. **poχto-*.

— P. 113, § 41, 1, *GRAM* ne signifie pas « oignon » mais « ail », « ail sauvage » comme gall. *cra(f)*, irl. *crim*, *crem*.

— P. 130, § 45, III. Le gall. moy. *hiraethau* n'a qu'exceptionnellement le sens de « ardent » dérivé de l'acception « désireux, à qui il tarde ». Le sens normal est « nostalgique » dérivé de *hir* « long ». A lire ce passage on pourrait croire que *Coat ilezec* près de Morlaix signifie « bois ardent », ce qui paraît improbable.

— P. 136, § 47, III, 2 sous *CIMPENNER* « on répartit, on arrange », il fallait comparer le verbe gall. *cymhennu* « arranger, ranger » qui correspond exactement au verbe breton.

— P. 276, § 126, 5, sous *NA NI GUID* « qui ne sait pas », on n'a pas « deux négations qui ne s'annulent pas », mais un des très nombreux emplois de *na* non négatif dans les langues brittoniques. En gall. anc., *na..na..* a le sens alternatif de *siue...siue...* (*C. Ll. H.* p. 91, *C. A.* p. 205, *Brut Ding.* 92.23). Le sens alternatif fait place au sens énumératif « et...et... » dans *Brut Ding.* 163.25 : *drwy na thwyll na chedernit* = *vi et violentia*. Il n'y a qu'un pas de là au sens copulatif : *yn iach, awen na chywydd!* « adieu, inspiration et poésie ! » *Gutun Owain* LXIII, 1.

En moyen breton le sens copulatif de *na* est constant : Mirouër 129-130 : *M'edy Nabuchodonosor.../Na Iulius Cesar.../Moyses nac Aron, na Salomon an roue...* — Nonne 942 : *An caezraf nan netaff caffet « et la plus pure... »*. — Jésus 10a : *quement den so.../ganet /Na so bezet na so quet en bet man.*

On a le copulatif non répété Nonne 1480 : *Na mar groa quen.. « et s'il agit autrement... »*. Cf. l'emploi de *na* avec interrogation : Barbe 364 : *Na te ? « eh bien, toi ? »*, — 118 : *Na pïu voe...hen ordrenas ? « qui donc... ? »*. — Dans la poésie populaire moderne, *na* sert constamment d'expletif, et même de cheville.

Ces quelques critiques de détail ne sauraient dissimuler l'importance et la valeur de l'ouvrage, qui nous apporte une foule de faits nouveaux, en général bien classés et bien interprétés, et qui apprendra beaucoup de choses à tous ceux qui le liront.

La meilleure partie du livre est peut-être l'excellent chapitre XXVI qui porte sur les noms de lieux et de personnes, leur formation et leur évolution. On a là un avant-goût de la qualité des travaux que nous proposent les recherches de M. Fleuriot dans ce domaine. Devant la richesse de ce qu'il nous apporte, on peut regretter que des nécessités matérielles l'aient contraint (contrairement à ce qu'il avait fait pour le dictionnaire) à réduire les index de son étude grammaticale à leur plus simple expression.

E. BACHELLERY.

XII

Roparz HEMON, *Trois Poèmes en moyen-breton*, 171 p., The Dublin Institute for Advanced Studies, 1962.

M. Roparz Hemon a fait une œuvre extrêmement utile en rééditant les « Trois poèmes en moyen-breton ». L'édition de 1879 par Hersart de la Villemarqué était devenue introuvable et la connaissance du moyen-breton, depuis les travaux d'Ernault, a fait de grands progrès. Cette nouvelle édition a été faite d'après des microfilms des textes conservés de ces « Trois Poèmes » datant l'un de 1530, l'autre de 1622. Ces textes se trouvent à la Bibliothèque Nationale à Paris et nous avons pu constater que l'édition de M. Hemon était scrupuleusement exacte, corrigeant celle de H. de la Villemarqué sur nombre de points.

Le premier des « Trois Poèmes », *Tremenuan an ytron guerches Maria*, le « Trépas de Madame la Vierge Marie », comportant 190 strophes de quatre vers, est des trois le plus incohérent. L'ordre des strophes a été bouleversé ; le texte comporte des lacunes et des interpolations. Le texte latin qui semble être la source de ce poème a été identifié par H. de la Villemarqué (éd. Hemon, p. ix et x). Le second poème, *Pemzec leuenez Maria*, les « Quinze joies de Marie », groupe 36 strophes de quatre vers. Il a beaucoup moins souffert que le précédent ; il est cohérent mais ne doit pas être complet, car deux des quinze joies manquent dans le texte qui nous est parvenu. Le troisième, *Buhez mab den*, la « Vie de l'homme », formé de 60 strophes de six vers, bien qu'incomplet semble-t-il, diffère des précédents par sa versification, savante et assez bien préservée, l'art de l'auteur et vraisemblablement la date de composition. Les deux derniers poèmes n'ont pas de source connue. D'après l'étude des rimes et de la langue M. Hemon arrive à la conclusion très vraisemblable que ces trois poèmes ont été composés au cours du xve siècle la « Vie de l'homme » étant des trois le plus ancien.

Ces poèmes offrent de nombreuses obscurités dues essentiellement à deux causes : les bouleversements subis par le texte original, l'archaïsme de la langue.

Les fautes de versification, nombreuses dans le premier des trois poèmes, indiquent en général que le texte est corrompu car les auteurs de l'époque étaient très pointilleux sur le chapitre de la métrique. Dans bien des cas cependant les difficultés présentées par le texte viennent de l'ancienneté de la langue ; les tournures, le vocabulaire, tout indique que nous avons ici des œuvres dont l'original est à peu près contemporain de la « Vie de Sainte Nonne » et, à ce titre, elles sont parmi les plus anciennes qui nous soient conservées en breton. Ce sont précisément les passages les plus obscurs qui sont les plus intéressants dans bien des cas car ils gardent trace de l'état ancien de la langue.

Il faut reconnaître toutefois que cet aspect de la question intéresse surtout quelques spécialistes. Le lecteur de ces poèmes est en général surtout frappé par le nombre de mots français qu'ils contiennent et les sujets religieux qu'ils développent attirent peu les contemporains.

Sur la question des mots français dans les textes en breton-moyen tardif on est à peu près d'accord. Les auteurs de ces textes semblent avoir connu à la fois le breton, le français et le latin. Il leur arrive d'employer des mots français par élégance, mais ils en ont surtout besoin pour satisfaire aux exigences sévères de la rime. A la strophe 132 la rime amène par exemple le mot français « paradis » à la place du mot breton. Combien de mots français ont été introduits ainsi par les rimes en *-ant*, en *-ur* et d'autres bien commodes ! Cependant ces auteurs connaissaient bien leur langue ; ils auraient pu, avec les ressources de leur vocabulaire, être très « puristes » ; ce souci moderne ne les tracassait guère.

La traduction de M. Hemon cherche et atteint l'exactitude, au contraire de celle de H. de la Villemarqué qui atteignait la poésie au prix de nombreuses inexactitudes.

Cette nouvelle édition, comme tout livre important, sera une source de nouvelles études et bien des problèmes soulevés susciteront des recherches ultérieures. M. Hemon a le mérite de dire franchement qu'il ne comprend pas tel ou tel passage. Cette modestie n'empêche pas que les soixante pages de notes constituent une importante contribution à la lexicographie bretonne. On lira avec grand profit, entre beaucoup d'autres, les notes sur *quentel* p. 103, *seuen* p. 104, *dialahez* p. 107, *rouez* p. 108, *dylem* p. 113, *fleuzqueur* p. 120, *da dal* p. 122, *guiduidic* p. 131, *digruiz* p. 155-156, *feur*, *scort* p. 160, etc.

Parmi les nombreux points intéressants on notera str. 10 le sens et l'emploi de *oll* dans *Roanes oll oar an holl sent* « Reine absolue sur tous les saints ». — Str. 22 *rouez* substantif correspond au gallois *rhwydd* « puissance, richesse », ex. I. Williams Canu Aneirin p. 384. Le sens du substantif en breton moyen est « richesse, faveur, bien ». Il semble que *roufez*, *rouuez* au sens de « don » Catholicon et Nouelou 428 ont subi l'influence du radical *ro-* « don » (*reiff* « donner », *roadur* « traditio », etc.).

Comme adjectif, *rouez* en breton moyen a le sens de « facile, aisé » dans quelques ex. comme à la str. 244, sens analogue à celui du gall. *rhwydd* adj. au sens de « facile, aisé ». Le sens de « rare » du bret. mod. *rouez* dérive lui aussi du sens primitif de « facile à parcourir, libre, dégagé », d'où « clairsemé, rare ».

Très proche du sens d'origine est le breton moyen *roez* « terrain libre, dégagé, clairière » Nonne v. 288, Gwénolé v. 219 ; cf. le gallois moyen *tiroed ruid* « terres libres, dégagées », l'irlandais *réidh* « a clearing, level plain », etc. — Str. 28, on note l'emploi de *ha-m* au lieu de *ma* avant l'impératif ; l'auteur cite d'autres exemples dans sa note p. 110. — Sous la note à la str. 31 on notera les variantes *hogon*, *hegon* de *hoguen*, *hogen* « mais ». — Str. 44, *doe* semble être une variante de *edoe* « était ». On trouve d'autres exemples,

sans *e-* initial, Verbe breton p. 155, le vieux-bret. Elém. Gramm. p. 341, note sous la 3^e pers. de l'imparfait. — Str. 47, la correction de *heblas* en *habasq* est-elle nécessaire ? — Str. 64 figure le mot *rum* qui fait difficulté car les sens actuels « quantité, série, sorte »... ne conviennent pas dans les exemples anciens (fin xv^e, début xvi^e s.). Il est probable que ce mot a subi une évolution de sens assez considérable; Loth a fait R. Celt. t. 41, p. 403-404 une intéressante note sur *rum(m)*, irl. *rúaim*. — Str. 83 on remarque l'infinitif **prenoff* « acheter » à rétablir, en raison de la rime, dans le vers *eual oen doff oz prenaff tut*. Cette forme est une de celles qui témoignent de l'archaïsme du texte primitif; elle est importante pour l'histoire du passage du v. bret. -*om* prononcé /oŵ/ aux terminaisons modernes -*ou*, -*o*... — Str. 193 on note un autre exemple ancien de la préposition *ouch*, *och*, différente de *ouz* à l'origine. Nous nous permettons de renvoyer à ce sujet au Dictionnaire des gloses en vieux-breton article *oc* (2) et au surnom *Stach-och-bleil*, de 1262, le vx. bret. Elém. Gramm. p. viii. — Str. 195 *gluiz* ne serait-il pas le correspondant du gall. *gwlydd* « doux, tendre » ?... dans *Roe-n drindel* (lire **drindot*) a *macsoth gluiz* « le roi de la trinité que tu nourris tendrement » (il s'agit de la Vierge). *Gluiz*, employé ici adverbiallement, ne paraît pas isolé en breton; il existe un correspondant breton du gallois *gwlydd* « mouron » qui paraît être le même mot que *gwlydd* cité plus haut, v. bret. *guled* (ms. *gulaed*) bret. moyen *glueiz*, Ernault, Glossaire moyen-breton p. 262, breton moderne *gleiz*, *glei* au sens de « mouron ». La difficulté est que l'on attendrait **gluez* « doux » et non *gluiz*; on a cependant noté la forme *glueiz* plus haut, et les doublets que l'on trouve en breton comme *biz*, *bez* « doigt », *gwiz*, *gwez* « truie », etc. semblent indiquer qu'une forme *gluiz* « doux, tendre » n'est pas impossible. — Dans cette même str. on a noté que la forme *drindel* est à rectifier en **drindot* pour la rime, nouvelle preuve de l'ancienneté du texte original. — Str. 217 *toe* serait-il le substantif « serment » dans *toe ez voe guir a liuyris*, littéralement : « serment que fut vrai ce que je dis » ? — Str. 238. Le radical *len-* « s'attacher à, suivre » est bien représenté en v. breton (Dict. des gloses article (*len*)). — Str. 18 est évoqué le difficile problème de *mez* qui, dans beaucoup de passages, comme l'a montré l'auteur, a un sens encore proche de celui de son correspondant gallois *meth* « échec, insuccès, manque »... *Hep mez* signifie souvent « sans manque, sans faute ». Sur *mez*, de **meθ* voir Loth R. Celt. t. 50, p. 55-60. J'ai supposé, Dict. des gloses sous *med* (2), que dans deux passages str. 243 et 250, on avait un mot *mez* (de **meθ*) au sens de « pouvoir, capacité » (*meis*, *mé* « intelligence, attention »... Gloss. moy. bret. p. 400 paraît apparenté; pour la forme cf. *dez*, *deiz*, de « jour »). Par contre il ne fait aucun doute que str. 18, 103, 269 on a bien le mot *mez*, de **meθ* qui, du sens ancien de « manque, faute » a pris celui de « honte »; le cornique *mēdh* a également pris ce dernier sens à l'époque où il est attesté. — Str. 272 on a le seul exemple de *goai* « contredit » (gall. mod. *gwad*, v. bret. *guad*) attesté en bret. moyen. Si nos textes bret. moy. étaient plus étendus on s'apercevrait sans doute que bien des mots attestés seulement en vieux-breton ont survécu très longtemps. — Str. 281 la variante *diboe* de *diuoe* est des plus importantes pour l'explication du mot. —

Ces quelques remarques ne donnent qu'un petit aperçu de l'intérêt que présente cette nouvelle édition d'un des plus anciens textes bretons connus. D'autres publications suivront car ce volume est annoncé comme le premier d'une série intitulée « Mediaeval and modern Breton series ». L'intérêt manifesté pour le breton dans les pays celtiques semble grandir et la publication de cet excellent livre est de bon augure.

Léon FLEURIOT.

SOMMAIRE : I. ZEITSCHRIFT FÜR CELTISCHE PHILOGIE, vol. XXIV et XXV (1953-1956). — II. CELTICA VI (1963). — III. LOCHLANN II (1962).

I

Zeitschrift für Celtische Philologie, unter Mitwirkung von Rudolf Hertz herausgegeben von Julius Pokorny, Niemeyer, Tübingen, vol. XXIV et XXV.

Nous prions nos lecteurs d'excuser notre trop long retard à rendre compte des travaux parus dans la ZCP. Diverses circonstances y ont contribué et singulièrement la mort de J. Vendryes qui s'en réservait l'examen. Nous nous efforcerons dans l'avenir, après cette rapide mais indispensable rétrospective, à plus de régularité.

Volume XXIV (1953-1954).

Langues.

P. 1-5, R. Morton Nance dresse la liste des mots partiellement ou entièrement nouveaux contenus dans la traduction, jusqu'ici encore manuscrite (British Museum Add. MS. 46.397), faite par John Tregear en cornique, des homélies d'Ed. Bonner et de quelques autres, imprimées à Londres en 1555. Hormis quelques suffixes originaux de pluriel et d'infinitif, il s'agit surtout, semble-t-il, de variantes graphiques et d'emprunts ou de calques témoignant de l'influence de l'anglais.

P. 6-9, Arwyn Watkins relève dans le gallois de Cwm Tawe de nombreux cas de réduction, voire de chute, de la pénultième, pour le moins surprenants en une langue où cette syllabe précisément est supposée porter l'accent. Ce phénomène, qui n'est pas propre aux enclitiques signalés par D. M. Jones (BBCS VIII), mais se manifeste également et, lorsqu'il s'agit d'emprunts, seulement sous la forme galloise, dans les mots pleinement intonés, s'accompagne d'une augmentation de la valeur différenciatrice de la finale. Plutôt qu'à une distribution indépendante de la hauteur et de l'intensité, à peine sensible, d'ailleurs, dans les dialectes modernes du sud, l'auteur ferait volontiers appel pour l'expliquer à des considérations de quantité.

P. 58-80, F. J. Carmody confronte les résultats de son étude parue en 1946, dans les Publications de l'Université de Californie, sous le titre *Manx*

Gaelic Structure in the 1819 Bible and the 1625 Prayer Book, avec ceux d'une enquête menée par lui dans l'île en 1949, selon des méthodes employées naguère en Écosse et concernant, cette fois, le Manx parlé. Les échantillons de conversation, groupés dans l'ordre des faits de grammaire qu'ils illustrent, sont tous numérotés et régulièrement disposés comme il suit : transcription phonétique suivie du nom de l'informateur avec, suivant les cas, variantes personnelles, puis correspondance graphique et traduction plus ou moins littérale en anglais. Parmi les traits les plus frappants, nous relèverons une tendance très forte à négliger les mutations après article ou possessif, dans le nom aussi bien que dans l'adjectif, l'absorption dans le corps de la préposition de l'« s » initiale de l'article qui la distingue de l'adverbe (*ayn/ ayns*, etc.), le remplacement du possessif par la « conjugaison » d'une préposition, l'articulation du nom suivi d'un complément (*yn kione yn droghad*), la disparition quasi totale des formes simples du verbe au profit des formes complexes rendues passées par *geddyn* — phénomène ultérieurement exploité par H. Wagner (Das Verbum in den Sprachen der Britischen Inseln p. 88 sq.) — la parenté infiniment plus étroite avec le bretonique qu'avec le gaélique de la syntaxe du nom verbal devenu par l'absence de toutes variations l'équivalent morphologique de notre infinitif, la perte à peu près générale, au profit du second, de l'opposition d'*is* et *ta*, la constitution enfin, d'un système interrogatif simplifié qui ne laisse guère subsister, en face de *quoi*, « qui », et *kyd*, plus rarement *cred*, « quoi », que des tours libres à préfixe normalisé.

P. 81-90 et 204-226, J. Hubschmid reprend, après W. von Wartburg (Festschrift Jud 336-8 et FEW V 372-4), la question de l'étymologie du français « laiche » et de l'allemand *Lische*, dont les formes (*leiska, *leuska, *lāska) comme la sémantique (tranche > roseau à feuilles coupantes) semblent devoir faire pencher la balance en faveur d'une racine indo-européenne à thèmes alternants et différemment élargis I *él-w, *él-j, *él-ə, II *l-éu, *l-él, *l-ə, qui signifierait « couper » et serait à la base du latin *ulua*, du skr. *lunati* et du grec *λύω* (pour complément, voir W. Krogmann, ZCP XXV, 174-175).

Optant, d'autre part, en faveur d'un gaulois *berga, *bergna, à variante ibérique *barga, pour rendre compte à la fois du français « berger », du breton *bern* et du gallois *bera*, il fait l'inventaire des nombreux toponymes ainsi formés de la Méditerranée occidentale, dont la répartition le fait conclure à une origine certainement indo-européenne d'un thème issu de *bhergh-/*bhrgh-, bien connu du germanique, et signifiant foncièrement « versant ».

P. 91-93, H. Wagner constate le parallélisme d'un idiome alémanique de Notker *uuart... ferlōren* (« il fut perdu » pour « il est mort ») et de l'expression usuelle en irlandais moderne *cailleadh é* (litt. « ça le perdit »), explique par le caractère facultatif de la désinence médio-passive *-ri* en hittite le fait que les déponents prennent en vieil-irlandais régulièrement la forme active en cas de suffixation d'un pronom, identifie l'hapax vieux-saxon *lud* (Hel. 154) avec le moyen-irlandais *lúth* qui signifie « la force », propose

enfin de voir, sur la base de relations sémantiques qui se trouvent aussi bien en allemand qu'en euskaro-caucasien, dans le nom irlandais et gallois du « blaireau », le nom d'agent **brokkos*, à gémation expressive, de la racine **bhergh-* signifiant « se cacher ».

P. 121-127, 227-228 et 234-243, V. Hull, d'après MI 39 a 9 et 59 a 22, propose d'ajouter à la liste des conjonctifs d'origine nominale qui provoquent en vieil-irlandais la nasalisation *airet*, après lequel le moyen-irlandais généralise la lénition. Dans l'expression *ben taitthigi na báu* qu'on trouve dans la *Táin Bó Fraich* (Byrne and Dillon ed. p. 47), il interprète, à juste titre, *taithigi*, tenu par les éditeurs pour une forme relative de 3^e pers. du sg., comme le génitif d'un nom verbal suivi lui-même d'un autre génitif. Deux textes sont par lui cités à l'appui de la conjecture de Thurneysen (ZCP XI 34) concernant la spécialisation de *sceóla(e)* au sens de « messager » ; d'autres se trouvent amendés qui font apparaître dans le *Sanas Cormaic* un emploi de *ro* « potentiel » au présent de l'indicatif de *rannaid*, de *ro* « itératif », dans FB § 101, à l'imparfait de l'indicatif de *sinid*. Il attire également l'attention sur quelques cas d'omission du possessif dans l'expression *i ndis* « tous les deux » et sur une série de textes archaïques prouvant que *do* suivi du possessif avait alors la forme *doa*. Il fonde, sur le témoignage de textes soit de vieil-irlandais, soit parmi les plus anciens du moyen-irlandais, l'existence de *bee* comme 2^e personne du sg. du subj. présent absolu du verbe substantif, de *do-u(i)c* comme forme deutérotonique, en cas d'infexion, de *tu(i)c* impératif de *do-beir*, de *fo-len*, d'après *fo-lile* attesté dans RC XV 121, de *do-sceinn*, à côté de *do-aith-sceinn*, comme composé de *sceinnid* « bondir », de *-gét*, en face de *-geguin*, comme forme la plus ancienne du prétérit passif de *gonaid* « blesser ». Il suggère enfin d'interpréter, dans FB § 24, *setta*, non comme forme relative « syncope » de *saidid* « être assis », mais d'un dénominatif *sétaid*, tiré de *sét* « apprécier », et de supprimer du Dictionnaire, d'une part, un prétendu verbe *ecortaid* qui est en réalité *in-córta* (N. V. *ecurtuth*) « envelopper », d'autre part, la référence faite, sous *táthaid*, au *tathai* attesté dans l'*Anmchairdes Manchain Leith* et qui n'est qu'une forme suffixée de la 3^e pers. du présent absolu du verbe « être ».

P. 198-200, A. Tovar s'appuie sur l'irlandais *leth-lám*, « l'une des deux mains », dont l'étymologie est claire, pour interpréter le basque *ezker* comme venant d'*esku-erdi*, « main d'un côté ». Outre que la spécialisation au sens de « main gauche » est inconnue de l'irlandais, il peut sembler aventureux — et Vendryes l'a montré dans BSL LII, 1 sq. — d'y trouver, en tout cas, le reflet de quelque isoglosse touchant le finno-ougrien et précédant l'indo-européen.

P. 229-233, E. P. Hamp cherche en celtique même l'explication de la divergence des formes historiquement attestées du verbe « prendre » (ir. *gabál*, gall. *gafael*, *caffael*, *cael*, *cahel*, corn. *gauel*, bret. *kavout* ou *kaout*). Il suppose trois thèmes au départ, **ghabh-*, **kap-* et **kagh-*, sémantiquement très proches, et dont la phonétique du proto-celtique devait, parce qu'athé-

matiques, inextricablement emmêler les flexions. L'analogie, nous dit-on, fit le reste et tandis que le gaélique gardait exclusivement la première, le brittonique, outre les traces conservées des deux autres, tentait, par la création de l'hybride **kab-*, de normaliser son paradigme.

P. 248-263, R. Hémon fait une intéressante étude du « verbe réfléchi en breton ». Outre le maintien de la flexion du pronom-régime précédant *em* en moyen-breton, on notera, d'une part, sa tendance, sur le modèle probable des formes finies, au redoublement devant le nom verbal et sa quasi-inexistence, d'autre part, devant le participe passé. A l'exception du dialecte de Vannes, qui n'a guère conservé que *am* et conjugue le verbe avec l'auxiliaire « avoir », le breton moderne conjugue avec « être » son réfléchi désormais stéréotypé sous la forme de 3^e pers. *en em*. A l'image du français, il joint, à défaut du passif, un sens volontiers réciproque au sens proprement réfléchi, et sans doute trouverait-on dans le moyen-français (cf. « mourir » et « se mourir ») le fondement sémantique des paires étudiées par l'auteur sous le terme d'« action indirectement réfléchie ».

P. 264-265, P. Quentel, à l'instar de J. Loth qui voyait (MSL XVIII 351 sq.) dans ir. *mátharlach* et *brollach* et dans gall. *bronllech* des composés du nom du « lieu », propose d'expliquer par d'anciens « classificateurs » les suffixes respectifs de gall. *asgurn*, *migurn*, *llogswrn* (bret. *askorn*, *migorn*) < *korn*, « partie osseuse ou cartilagineuse », de gall. *talcen*, bret. *dourgenn*, *bougenn*, *korfkenn*, *gargenn*, etc. < *kenn*, « peau ou objet fait de peau ».

P. 280-307, R. L. Thomson, sous le nom de « Glossary of Early Manx », commence l'inventaire (lettres *a* et *b*) du vocabulaire du plus ancien texte suivi que l'on connaisse du manx, c'est-à-dire de la traduction faite en 1610 par J. Phillip du Book of Common Prayer. La graphie est modernisée et une table de concordances facilite les références.

Textes et Manuscrits.

P. 56-57, M. Förster corrige l'erreur de Max Manitius qui, à propos d'un passage du chap. 17 de la *Descriptio Kambriae* de Giraldus Cambrensis, parle de la traduction d'un poème celtique en anglais, alors qu'il s'agit seulement de deux proverbes moyen-gallois (*Dychaun Dyu da dy unic et Erbyn dibuilh puilh paraul*) et de trois en moyen-anglais, sans autre lien que d'illustrer l'emploi de l'allitération dans les deux langues.

P. 126-138, 238-242, 266-271, V. Hull, exploitant, d'une part, le ms. Philipps G. 7^e de la National Library of Ireland qui date du xv^e s. et que Thurneysen connut trop tard pour l'utiliser dans sa restitution des textes du *Cin Dromma Snechta*, publie les versions qu'il contient des *Comperit Con Culainn*, *Togail Bruidne Da Derga*, *Tulchuba Briathar*, auxquelles il adjoint quelques notes concernant des erreurs de lecture commises respectivement par K. Meyer (*Anecdota from Irish Manuscripts* I 15-24) et par S. Pender (version du Book of Ui Maine) dans l'édition du texte de l'*Indarba na nDessi*. Il tire, d'autre part, argument de la comparaison des *Annales d'Ulster* et des *Annales d'Innisfallen* pour situer au cours du xii^e s. la dispa-

rition progressive du prétérit passif en *-th(e)a*, entre le début du XI^e et la fin du XIII^e le règne de son correspondant moyen-irlandais en *-(a)it*, aux alentours de 1100 l'apparition du pronom indépendant qui ne devait toutefois supplanter définitivement l'infixe — sauf archaïsme délibéré, bien sûr — qu'au moins cinquante ans plus tard. Quant à *sidein*, concurrent moyen-irlandais de *side*, pour lequel il adopte l'étymologie de Bergin, il en fixerait volontiers l'apparition vers le début du XIII^e s. et la disparition dans les dernières années du XVI^e.

P. 139-153, M. E. Dobbs édite côte à côte, avec traduction et notes en appendice, un « Tombeau » métrique de LL composé après 972 par un certain Broccán de Clonmore et sa version défectueuse du Book of Uí Maine qui ne sont pas sans rappeler le poème de Flann de Glen Uissen, publié dans ZCP VIII 117-9, et présenter, du point de vue topographique et archéologique, un indiscutable intérêt.

P. 272-280, R. L. Thomson publie des fragments de psaumes négligés par A. W. Moore lors de l'impression faite pour la première fois en 1893-4 de la traduction en manx du Book of Common Prayer remontant à 1610.

Histoire et Civilisation.

P. 10-55, 165-197, J. Weisweiler, après beaucoup d'autres, mais avec plus de rigueur (j'allais dire trop) et comme membre à membre, oppose les deux mondes épique du cycle d'Ulster, romanesque du cycle de Leinster ou de Finn. Encore qu'une brève allusion soit faite à la différence des styles, son propos n'est pas littéraire et il admet sans discussion d'y voir respectivement le répertoire du *filii* et du *bard*. Ce qui plus précisément l'intéresse, ce sont les contrastes de civilisation : d'un côté des guerriers-pillards aux mœurs rudes, combattant en chars et razziant des taureaux, de l'autre, des chasseurs épris de la nature et poursuivant à pied des cerfs ; *buachaill* et *fénid*, *táin* et *tóraigecht* lui semblent symétriquement se répondre comme ces animaux mythiques, successivement avatars, totems ou blasons, que sont, suivant qu'il s'agit de la saga ou de la romance, les bovins ou les cervidés. On sait la place qu'occupent les premiers dans la geste de Cúchulainn aussi bien que dans les institutions (*tarb-fes*, *bó-aire*, etc.) les plus anciennes de l'Irlande ; l'hydronymie et la toponymie témoigneraient, à défaut d'autre preuve, de l'importance autrefois accordée à cette hypostase du héros. On savait moins, parce qu'ils portent souvent même nom, que les seconds avaient joué un rôle en tous points identique, non seulement dans le cycle de Finn, mais dans l'hagiographie (*faeth fiada* de Patrick) et l'ensemble de la lyrique profane (*Buile Suibne*) ou monastique ; toponymes, si nombreux dans l'*Acallam na Senórach*, ainsi qu'anthroponymes (Oisín, Oscar et jusqu'au premier nom de Finn, *Demne*, supposé dérivé de *dam*) disent assez qu'il y eut un peuple ou un temps aux yeux de qui le cerf n'était pas, comme dans la geste précitée, tenu pour un symbole de timidité. Or cette ambiguïté culturelle reproduit selon lui, dans le microcosme irlandais ou plus exactement occidental (cf. représentations gauloises du

taruos trigaranos et du *cernunnos*), au-delà du monde indo-européen — latins ou grecs, d'un côté, avec leurs *βουκόλος*, *βοηλαστής*, *Βουκόλια*, *Εἰδοῦτα*, etc., voire (V)italia(?), et leur égal mépris d'une *κραδίην ἐλάφου*, germains du nord, de l'autre, selon l'idée déjà exprimée par F. Altheim — qui l'aurait empruntée et vraisemblablement propagée, celle, beaucoup plus vaste, d'une civilisation « méditerranéenne » dont l'Etrurie, la Crète, l'Égypte ont sans doute été l'épicentre et d'une civilisation « hyperboréenne », qualifiée par l'auteur d'*eurasisch-arktisch*, et commune, en même temps qu'aux russes, aux lapons et aux samoyèdes, fût-ce même aux eskimos, dont il n'est pas loin de tenir les *Fir Bolg* pour une variété. Intéressant développement, au passage, sur l'histoire du nom irlandais du héros : *caur*, *fénid*, *cing*, *mil*, *laech* et *ridire*.

P. 94-120, J. Pokorny entreprend de réfuter point par point l'opinion de T. F. O'Rahilly (*Early Irish History and Mythology*, 1946) qui fait de l'ouvrage perdu de Pythéas la source unique de l'onomastique irlandaise dans la géographie de Ptolémée. D'une part, l'incertitude de la tradition concernant la toponymie de l'Irlande s'explique suffisamment par la situation marginale de l'île à l'égard de l'empire. Outre qu'il n'est nullement prouvé, d'autre part, que l'autorité de Pythéas eût été tenue pour mieux fondée que celle de tels commerçants dont Philémon invoque le témoignage, la philologie s'accorde avec la vraisemblance pour faire penser que Ptolémée disposait, comme Marinus, dans le Périple probable d'un **Μετδο-κριτος*, dans celui des annales puniques d'Himilcon, dans les cartes établies sur celle d'Agrippa, d'un champ plus vaste d'information. Tirer de l'absence de toute mention des « milésiens » la conclusion que les Gaëls n'avaient encore pas mis le pied dans l'île, c'est admettre abusivement une identification qui ne repose, on le sait depuis E. MacNeill, que sur une fiction de généalogistes. Sans doute y a-t-il enfin sur la côte méridionale des ethniques indiscutablement brittoniques (*Brigantes* et *Manapii*), mais il en est aussi de germaniques (*Cauci* et *Coriandi*) ; et si, dans l'ensemble de l'onomastique, les radicaux ne manquent pas qu'on puisse vraisemblablement tenir pour gaéliques (*Ro-bogdii*, **Ululi*, *Aulini*, **Mudo(r)nos*, *Birgos* et *Ravios*, sans parler même d'*Edros* et d'*Argita*), on ne saurait oublier que la divergence dialectale était à l'époque trop mince pour avoir une quelconque signification historique.

P. 201-203, 244-247, M. E. Dobbs trouve dans la description du bassin d'argent d'Étáin la preuve de l'introduction en Irlande, avant l'époque de la Tène, de rites et de symboles originaires d'Europe centrale confirmant l'autorité, traditionnellement admise, du *Tochmarc Étaíne* sur la *Táin*. Elle tire également argument de la nature des trésors rapportés de son *echtra* par Crimthand Nia Náir pour conclure à l'historicité d'une expédition mycénienne ou crétoise des Celtes au premier siècle après J.-C.

Volume XXV (1955-1956).

Langues.

P. 30-58, J. Corominas, rappelant l'intérêt d'une recherche systématique des traces de celtique continental dans le vocabulaire des langues qui s'y sont historiquement substituées, insiste sur la particulière richesse, à ce point de vue, du domaine hispanique trop longtemps négligé et désormais rendu plus commodément accessible grâce au *Diccionario Crítico Etimológico de la Lengua Castellana* (Bern-Madrid 1954). Compte tenu des échanges ultérieurs et surtout de la diversité linguistique tant des indo-européens que des Celtes — en Q ou en P — de la péninsule, il lui semble possible, d'une part, de dresser une carte des zones d'influence, depuis confirmée par le travail d'Ulrich Schmoll, *Die Sprachen der vorkeltischen Indogermanen Hispaniens und das Keltiberische* (Wiesbaden 1959), de classer les emprunts, d'autre part, en groupes sémantiques comprenant, à quelques exceptions près, des termes agraires ou botaniques, plus rarement zoologiques, et des termes topographiques. Il ne saurait être question ici d'entrer dans le détail des restitutions proposées, dont certaines atteignent, je crois, un haut degré de probabilité. Disons seulement que l'ingéniosité des explications (cf. **senarā*, **uarandā*), jointe à la spécificité des mots expliqués, ne nous semble pas toujours offrir les garanties d'une parfaite sécurité.

P. 59-87, R. Hemon traite des avatars de la spirante dentale en breton. Complété et, sur quelques points, corrigé maintenant par le travail de L. Fleuriot sur *Le vieux-breton; Éléments d'une grammaire* (Paris 1964) p. 100-6, cet article représente une bonne mise au point de ce que nous savons d'un phonème dont la graphie, plus que pour aucun autre, a contribué à embrouiller l'histoire. C'est, en gros, le xvi^e s. qui marque le point de départ de la détérioration du système. Tandis que la sonore, partout ailleurs, s'amuit et que la sourde, devenue vélaire en Vannes, se transforme en sifflante, en Cornouaille et en Tréguier, ce n'est guère qu'au xviii^e s. que la spirante, en Léon qui l'avait jusqu'alors maintenue, commença à s'assibiler, y compris celle résultant d'une mutation initiale que certaines régions de Vannes ont au contraire intégralement conservée.

P. 100-140, 264-308, R. L. Thomson continue la publication du *Glossary of Early Manx* (lettres c à lh).

P. 161-173, H. Wagner, rappelant, en marge de sa thèse, *Zur Herkunft der ē-Verba in den indogermanischen Sprachen* (Zürich, 1950), que le développement de cette classe de verbes i. e. est corrélatif de la disparition du parfait et, comme tel, infiniment plus avancé en latin qu'en grec et en balto-slave, s'accorde avec Vendryes (*Mélanges Pedersen*, pp. 287 sq.) pour voir dans les particularités flexionnelles de *saidid*, *laigid*, *dligid*, *con-tuli* et peut-être quelques autres, les restes d'un type correspondant de présent dont l'équivalent se retrouve précisément en gotique.

P. 237-242, 246-263, V. Hull, en vue de rétablir le texte indument corrigé

d'un passage de l'Introduction au *Senchas Már*, cite quelques exemples, propres à la langue archaïque des Lois, d'emploi d'*acht* comme préposition suivie de l'accusatif. Il relève, dans les *Laud Genealogies*, un cas de substitution d'*ad-* à *in-* comme préverbe devant l'accent; dans le poème terminant le *Bórama* du Livre de Leinster, une preuve de l'existence, dès le début du moyen-irlandais, d'une forme *cúl*, « vers toi », comme doublet de *cuc(c)ut*; dans la *Vita Brigitae*, l'archaïque *ind nocht*, source vraisemblable d'*innocht*; dans le *Monastery of Tallaght*, des exemples supplémentaires de *do*, voire *dua*, issu de la combinaison de *do* et du possessif ou de la particule relative. *Ad-lá*, jusqu'ici présumé, lui semble être explicitement attesté dans un passage particulièrement archaïque des *Bretha im Fuillema Gell*; geste, représenter, au témoignage du *Monastery of Tallaght*, la 2^e pers. pl. absolue du présent du subjonctif sigmatique; *-deraib* (N. V. *derbaidh*, non *derba*, d'un plus ancien **derbuith*), dans les Lois, le présent du subjonctif d'un composé de *-lá*, de préférence à *-ben*; *fengaid*, le présent d'un verbe authentique et non pas inventé par les lexicographes, dont l'imparfait se trouve dans la *Fingal Rónáin*; *lústa*, dans le *Cath Cairnn Chonaill*, le gérondif d'un verbe faible *lúsaid*, synonyme d'*ibid*, « boire »; *-roglé*, dans les *Immrama* édités par Van Hamel (p. 45, l. 673), se justifier au lieu de **roglia*, par un déplacement de l'accent qui n'est pas sans exemple.

Textes et manuscrits.

P. 88-99, 211-225, 243-245, V. Hull trouve dans la présence des deux archaïsmes *tre* (pour *tri*), « trois », et *anuis* (pour *anfiss*), « ignorance », une confirmation de la date (antérieure à 611) suggérée par Thurneysen pour la composition de l'*Aipgitir Crábaid* et publie une troisième version, tirée du Book of Ui Maine, du texte édité par K. Meyer dans *Hibernica Minora* (pp. 70-3) sous le titre « The Death of the three sons of Diarmait Mac Cerrbeóil », qui, malgré ses défauts, s'accorde généralement avec Rawlinson B 502, pour former, avec Rawlinson B 512, les copies d'un même archétype probablement vieil-irlandais. Il établit l'édition critique, la traduction et le commentaire de ce texte vieil-irlandais, mais abondamment glosé à l'époque du moyen-irlandais, qui fait partie du *Senchas Már* et qu'on nomme *Bretha Im Galla* et publié, enfin, la version contenue dans le livre de Ballymote du récit publié par Stokes, d'après le Livre de Leinster, du marchandage auquel Conchobar dut la royauté de l'Ulster.

Littérature et folklore.

P. 183-210, J. Szövérfy discerne, dans un des contes de Donegal édité par Seán Ó Súilleabháin, en 1952, sous le titre de *Sealtia Cráibhheacha*, un double thème (baptême rétrospectif d'un héros par un saint et mort du roi Conor due au récit de la Crucifixion) familial, d'une part, à l'hagiographie depuis la Vie de St Grégoire d'un moine de Whitby d'où se serait probablement inspiré Tirechán et bien attesté, d'autre part, dans la littérature puisque le second, qui remonte en définitive aux récits de la Destruction de Jérusalem,

termine, on le sait, l'*Aided Chonchobuir*. L'auteur eût pu, me semble-t-il, rattacher aussi au premier le *Siaburcharpat Con Culaind* et certains épisodes du cycle de Finn. Nous avons là une preuve de plus de l'étroite complémentarité qui règne entre folklore et littérature en Irlande.

P. 226-236, V. Hull constate la remarquable permanence en Irlande du motif des « larmes de sang » (*déra folá*), universellement répandu sans doute, mais curieusement ignoré des autres Celtes, aussi bien dans les œuvres religieuses qu'historiques ou profanes à travers toute la tradition.

Histoire et civilisation.

P. 1-29, E. Mac White, en vue d'apprécier la contribution respective de la linguistique et de l'archéologie à la préhistoire des Celtes, fait un rapide inventaire des problèmes soulevés notamment par les travaux de T. F. O'Rahilly, pris à tort, selon nous, pour un authentique représentant de la saine philologie, de J. Raftery et de J. Pokorny, à savoir celui, général, d'un « substrat » pré-indoeuropéen et celui, plus particulier, d'un « substrat » *brillonnique* en Irlande où l'on voit les tenants de la théorie de la propagation raisonner eux-mêmes en termes de transmission, celui, si débattu et dont la signification ethnique a été considérablement exagérée, de la répartition initiale des Celtes en Q et en P, celui, enfin, du crédit que l'on peut accorder soit aux traditions indigènes, soit aux témoignages greco-latins, concernant la nature et les développements des migrations.

Jean GAGNEPAIN.

(à suivre).

II

CELTICA VI (Institiúid Árd-Léinn Bhaile Átha Cliath, 1963), vi-296 p. in-8°.

Le fascicule commence par un hommage du prof. Myles Dillon au regretté Michael O'Brien, décédé en 1962 (v. Ét. Celt. X, 558 sq.).

Parmi les travaux qu'il contient, il faut tout d'abord signaler deux très importants articles dans lesquels le prof. Calvert Watkins de Harvard, poursuivant son étude comparative des faits irlandais anciens (et plus particulièrement pré-classiques) et de ceux des autres langues indo-européennes les plus anciennement connues, fait ressortir l'archaïsme du vieil-irlandais et l'aide précieuse qu'il peut apporter dans la reconstitution des faits de langue et de métrique indo-européens primitifs.

Le premier de ces articles (pp. 1-49) « Préliminaires à une analyse historique et comparée de la Syntaxe du Verbe vieil-irlandais » s'attaque à la syntaxe du verbe en mettant en œuvre la même méthode de reconstruction interne qu'il avait utilisée dans le domaine de la morphologie dans ses *Indo-European Origins of the Celtic Verb. I. The Sigmatic Aorist* (cf. Ét. Celt. X, 570 sqq.). — Il part de correspondances entre le vieil-irl. et certaines

des langues ind. eur. anciennes : sanskrit védique, hittite, grec, latin, qui permettent de reconstruire en gros une typologie syntaxique de la phrase indo-européenne. Puis, dans le domaine de l'irlandais, il procède à des « reconstructions vers l'avant », cherchant à reconstituer l'évolution syntaxique qui aboutit aux types connus.

Dans son analyse de la phrase, il tient compte principalement de trois éléments : le préverbe (P), le verbe (V) et l'enclitique ou pronom objet (E), les deux autres, élément relatif ou subordonnant (R) et élément de liaison (N) pouvant se rattacher en irl. soit à la classe P, soit à la classe E.

On sait qu'en vieil-irl. *classique* la place du verbe est en tête (sauf dans la phrase emphatique introduite par la copule et mettant en exergue un autre élément que le verbe, ce dernier étant alors au relatif). — V est donc régulièrement en tête, précédé en cas de verbe composé d'un ou plusieurs préverbes, après le premier desquels est infixé le pronom personnel complément (la « particule conjointe », là où elle apparaît, jouant le rôle de premier préverbe). On a donc PEV en tête de phrase. Le verbe simple, lui, est en tête, suivi du pronom objet suffixé (atone comme le pron. infixe) : donc VE en tête de phrase. — Or, l'examen des autres langues ind. eur. à leur stade le plus archaïque montre que partout à l'origine la position normale du verbe était en fin de phrase, avec en général possibilité, dans certains cas syntaxiquement marqués, de mettre le verbe en tête. —

Dès 1912, Joseph Vendryes (*La Place du Verbe en Celtique*, MSL XVII, 337-351) avait expliqué cette construction apparemment aberrante de l'irlandais en montrant que la position obligatoirement infixée (c'est-à-dire suffixée au préverbe) du pronom objet en v. irl. en cas de verbe composé (cas de beaucoup le plus fréquent) devait fatalement, lors de la perte de l'autonomie du préverbe par l'univerbation, placer le groupe PEV en tête de phrase : la loi de Wackernagel (*Indog. Forsch.* I, 333-436) fixait en effet le pronom objet, en tant qu'enclitique, en 2^e position, et par conséquent le préverbe, auquel il était suffixé, en tête de phrase. Ainsi, Vendryes dégageait « le rôle prépondérant qu'a joué le pronom enclitique dans la constitution de la phrase » (*op. cit.* p. 348). Il avait d'ailleurs pressenti l'importance du rôle d'autres « enclitiques ». C'est ainsi qu'il décelait un « enclitique » d'origine dans l'élément *-d-* (à rapprocher du gr. *δέ*) qui précède le pron. obj. infixe en cas de relation (en védique et en grec aussi, les pron. compléments cédaient le pas aux particules enclitiques) et que l'irl., qui n'a pas de pronom relatif proprement dit, a tendu à spécialiser dans l'expression de la relation, — ainsi que dans l'élément *-ch-* qui précède le pronom infixe après la négation.

Depuis, divers travaux d'édition avaient fait apparaître de nombreux faits irlandais archaïques antérieurs au v. irl. classique, et sur le plan de l'indo-européen, l'étude des faits hittites avait permis de mieux connaître l'état de choses ancien. C'est en partant de tous les faits maintenant connus, et armé de sa nouvelle méthode que Mr Watkins reprend l'ensemble de la question. Il commence, sur la lancée de Vendryes, par l'étude de divers enclitiques et particules de liaison, et tout d'abord, après Mr Binchy (*Celtica*

V. 77-94, cf. *Ét. Celt.* X. 336 sq.), de cet élément *-ch-* qui dans les textes archaïques, apparaît fréquemment comme copulatif enclitique en 2^e position pour relier deux phrases (comme *-que* en lat. archaïque) et vient de **kue* (corresp. à lat. *-que*, skr. *ca*, gr. *τε*). La forme na(i)ch < **ne kue* est aussi employée archaïquement comme le lat. *neque*. En v. irl. archaïque, l'emploi de *-ch-* est cantonné en position infixale après des mots ou particules prétéroniques. Mais Mr W. montre qu'il n'y a là qu'un exemple de la tendance irlandaise à remplacer la suffixation par l'infexion. A l'origine, *-ch-* devait pouvoir être attaché au verbe d'existence accentué aussi bien qu'à la copule inaccentuée.

Les travaux du prof. Myles Dillon, qui a comparé la forme et l'usage de certaines particules de liaison hittites à certains éléments irlandais, ont également servi de point de départ à Mr Watkins dans son travail. Le préverbe irl. *no* qui, entre autres, sert à infixer des pronoms aux verbes simples, et qui précède toujours ces derniers aux temps secondaires, peut (Dillon, *Trans. Phil. Soc.* 1947 pp. 22 sqq.) être expliqué par comparaison avec la particule de liaison hittite *nu* (qui, comme lui, suppose un ind. eur. **nu*), placée en tête de phrase et suivie d'enclitiques, et qui est obligatoire, dans les passages narratifs, dans chaque proposition sauf la première. De même (Dillon, *ibid.* et *Égise* X, 120-126) la particule irl. *to* qui a été placée devant des thèmes verbaux pour former des composés, souvent sans changer le sens du simple, et a pu s'étendre à partir des cas où elle servait à introduire des pronoms infixes, doit être comparée à la particule de liaison hittite *ta* (pouvant, comme elle, venir d'ind. eur. **to*). Enfin, on peut comparer la partic. de liaison hittite *šu* à l'irl. *se* qui, tout comme *no*, sert à infixer l'élément copulatif *-ch-* à la copule *is* (*se-ch-is*, *no-ch-is*). Ce sont ces particules hittites, combinées avec le pronom 3 sg. masc. neut. *an*, soit *n-an*, *l-an*, *š-an*, qui expliquent les formes irl. des particules *no*, *to* avec pronom infixé 3 sg. masc. : *na n-*, *da n-* < **ne n-*, **te n-* < **n(u)em*, **t(o)em*. (Cf. *te-fel*, *Crith Gabl.* p. xv, où l'on a probablement pronom inf. 3 sg. neut. de 3^e cl. lénifiant *te*). — Pour Mr Watkins, l'emploi obligatoire de la part. irl. *no* devant les temps secondaires des verbes simples (qui ont les nouvelles désinences « secondaires » de l'irl.) doit provenir de l'usage répété dans un récit d'une particule de liaison, qui a pu devenir obligatoire devant les formes des temps secondaires. C'est de la même façon que Mr Watkins explique l'« augment indo-européen *é* ». La particule de liaison louvite *a-* (< ind. eur. **é*) qui joue le même rôle que hitt. *nu*, v. irl. *no*, montre que l'augment du grec, de l'ind. ir., et de l'arménien a dû être à l'origine une part. de liaison employée dans un récit continu devant des formes injonctives (à désinences secondaires). — Ces particules de liaison (**no*, **to*, **so*, **e*) du hittite, du louvite, du v. irl., présentent le thème *nu*, c'est-à-dire le plus ancien, du pronom démonstratif. — Par cet emploi du syntagme « particule de liaison + pronom enclitique », les langues celtiques et anatoliennes ont conservé un stade de l'ind. eur. plus ancien que les autres langues de la famille.

Ces particules apparaissent d'ailleurs en ind. eur. également comme enclitiques en 2^e position, p. ex. en hitt. après la nég. **ne*, d'où la négation

normale *natta*, et la conj. altern. *naššu* (*našu*) « ou bien » qui (Pedersen, *Hittitisch und die anderen idg. Sprachen*, 200, J. C. S. I, 4) correspond exactement à irl. *no*, gall. *neu* « id ».

On retrouve d'ailleurs dans d'autres langues ind. eur. des traces de ces particules de liaison dans leur forme et leur fonction d'origine : ex. lat. *nu* dans *nudius tertius*; russe *teper* « maintenant » (*to-*); v. sl. d'égl. *nu* « mais », russe *no*; got. *nauh*, *paub* (all. *noch*, *doch* < **nu kue*, **tu kue* (irl. *no-ch*, *to-ch*); védique part. de liaison *sá*; grec mycénien (tabl. lin. B) *ō* (*hó-*) en position initiale; après *hó-*, la forme verbale enclitique devait être atone, ce qui permettrait de comprendre qu'en irlandais (Bergin, *Ériu* XII, 212), en tête de phrase, les formes verbales d'un thème à voyelle initiale précédée de la particule *to* (sans infixe enclitique) présentent l'accent sur *to* : ex. *lt(o)-icc*, au lieu de la forme deutérotonique attendue *to-icc*. Les faits mycéniens et irlandais, ainsi que le tour védique *sá* + forme verbale, semblent donc confirmer que la place occasionnelle du verbe en 2^e position pouvait remonter à l'ind. eur. (Wackernagel, *Kl. Schr.* I, 95 sq.). — On notera au passage pp. 22-24 l'explication parallèle de gr. *οὐτος* (part. de liaison *ho-*, part. enclitique *u* dont le correspondant védique *u* précède les pronoms enclitiques, et pronom *to-itā-*) et du pronom démonstratif irl. *suide* qui, comme le démonstr. grec *ὅδε* comprend **so* + la part. enclitique *de*, à laquelle s'ajouterait le thème pronominal ind. eur. **e/o-*, qui apparaît dans hitt. *nu-war-aš* « et is », soit **so-de-os* « et is », d'où **sodio->suide* (le nom.-acc. neutre *sodain* étant supplétif et d'origine différente). On trouve déjà ind. eur. **so* comme composante initiale de démonstratif dans le gaulois *σο-σιν*.

Cette étude préalable des différents éléments de liaison et des particules enclitiques, de leurs origines et de leur rôle, est d'un grand secours à Mr Watkins dans son explication des procédés variés que l'irlandais, qui n'avait pas de pronom relatif proprement dit, a utilisés pour marquer la relation.

On sait qu'en position relative, les pronoms compléments infixes ont des formes spéciales caractérisées par une dentale précédant la forme normale. Ce *-d-* se retrouve dans la forme *nad* de la négation relative et dans certaines formes de la copule. Comme l'avait vu Vendryes (MSL XVII, 348 sq.) et malgré Thurneysen (*Gramm.* § 511) cet élément n'avait pas à l'origine de signification relative : avec la négation *-d-* et *-ch-* sont en distribution complémentaire : avec la copule, *nad* (**ne-de-est*) dans les relatives lénifiantes, et *nach* (**ne-kye-est*) dans les relatives nasalisantes ; — avec les autres verbes, *nad-* (**ne-de-*) en l'absence de pronoms infixes, *nach-* avec pronom infixé : *nacham-* (**ne-kye-me-*). La répartition des usages de ces formes est un phénomène tardif et secondaire et qui, dans le cas des pronoms infixes, n'est pas même encore achevé, puisqu'aux premières et deuxième personnes les formes avec ou sans *-d-* sont employées indistinctement dans la phrase relative. — Mr Watkins donne alors une explication nouvelle des trois « classes » de pronoms infixes irlandais qui paraît fort probante. A l'origine, la « classe A » (pronom simple) devait pouvoir être

employée dans tous les cas. Mais il devait aussi exister une variante précédée d'un enclitique *-d-*. Après les préverbes à consonne finale, le *-d-* s'amalgamait indissolublement à la consonne du préverbe, d'où p. ex. *fritam* < **yrit-de-me-*. On a eu alors, inévitablement, dans tous les cas, ce que Thurneysen appelle la « classe B ». Mais, après préverbe à voyelle finale, la particule *-d-* conservait son statut quasi indépendant, d'où des doublets du type **ro-me-* > *rom-* (classe A) / **ro-de-me-* > *ro-dom-* (classe C). La variété à dentale (classe C), peut-être sous l'influence de la généralisation en position relative de la négation *nad* (**ne-de-est*), a été réservée à l'emploi relatif, où elle est devenue obligatoire aux 3^e personnes et facultative aux 1^{res} et 2^{es}.

Pour l'étymologie de *-d-*, il semble qu'il faille rejeter l'opinion de Thurneysen (*Gramm.* §§ 455 et 511) qui tendait à y voir une forme réduite de *-id-* et à le comparer à skr. *ihá* « ici » et gr. *idē*, suivant ainsi Pedersen II 221 et 234. Mr Watkins se rallie à l'opinion de d'Arbois de Jubainville MSL X, 286, reprise par Vendryes MSL XVII, 349, qui y voient l'équivalent du gr. *ôé* : la forme *-id-* (3 sg. masc. neut. classe C) n'est qu'une variante à voyelle venant des préverbes disyllabiques se terminant par une voyelle, avec nouvelle coupe morphémique, le nouveau morphème *-id-* se suffixant ensuite librement à d'autres préverbes. On avait à l'origine *d-* suivi d'une voyelle d'avant, qu'on peut expliquer comme un ancien élément de liaison enclitique, identique au gr. *ôé*, mais qui avait perdu sa valeur sémantique.

Mr Watkins examine ensuite l'élément relatif *-e-* que l'on trouve suffixé dans les formes relatives spéciales du verbe aux 1^{re} et 3^e pers. du plur. et à la 3^e du sg. sauf au présent (où l'on a un suffixe *-s*, mais on devait avoir *-e* à l'origine, comme le prouve l'exception *tête* « qui va »), de même qu'après les deux préverbes *imm-* et *ar-*, anciens disyllabes à voyelle finale. Comme le prouve la forme gauloise *dugiontio* « qui honorent », on a là une particule relative suffixée **-yo-*. Mr Watkins pose une forme **-yo-* (comme au génitif **-os-yo-*, skr. *-as-ya* et dans la particule de liaison enclitique anatolienne *-ya-*) qu'il préfère à l'explication par l'ancien neutre **yod*, skr. *yád* (Pedersen II, 235, Thurneysen, *Gramm.* § 509) avec chute du *-d* final qui, en cette position, n'est pas certaine en celtique. — On avait, à l'origine, après verbe simple (aux 3^e sg. et pl. et à la 1^{re} pl.), *V+yo*, et, après certains préverbes, *P+yo+V*. On attendrait partout la lénition après *-yo*. Lorsque *V* est la copule, *V+yo* provoque en effet la lénition. Et dans la phrase relative dite « lénifiante », la lénition initiale de *V* après préverbe prétonique est due de même à l'élément **-yo-* qui, après d'autres préverbes que *imm-* et *ar-* a disparu sans laisser de traces, et qui, devant verbe simple aux autres personnes que les 3^e et que la 1^{re} du plur., devait être infixé par *no-*. Ainsi, la distribution de la particule relative **-yo-* : *V-yo*, *P-yo-V*, *no-yo-V*, est identique à celle des pronoms objets enclitiques : *VE*, *PEV*, *no-EV*. — On retrouve en védique la même position enclitique du thème relatif **yo*, selon les types *Vyo* (verbe simple) et *PyoV* (verbe composé), bien qu'il existe aussi d'autres types. En hittite (Dillon, *Trans. Phil. Soc.* 1947 pp. 22 sqq.), bien que le pron. relatif *kui-* suive en général le groupe d'enclitiques attachés à la particule de liaison, on trouve aussi des constructions compa-

rables à irl. *Vyo* et *PyoV*. La phrase relative lénifiante de l'irlandais est donc bien la phrase relative d'origine, héritée de l'indo-européen.

Quant à la phrase relative nasalisante, elle est de caractère marginal. On pourrait l'expliquer par un élément **-sa n-* identique à l'article neutre, attaché au préverbe ou au verbe simple lui-même, si la disparition en toute position de l'*-s-* sans laisser de traces, ne faisait difficulté. C'est en tout cas cet élément qui constitue la particule nasalisante après préposition gouvernant une relative. L'origine en pourrait être l'emploi de (*s*)*a n-* « ce qui » devant phrase relative à lénition, avec extension secondaire de l'emploi des formes verbales conjointes ou prototoniques. (Cas d'élément démonstratif marquant la relation, cf. Benveniste, BSL LIII, 39-54.)

Mr Watkins aborde alors (pp. 30 sqq.) de façon plus générale, le problème de l'ordre des éléments constitutifs dans la phrase irlandaise.

En v. irl. classique, lorsqu'il n'y a pas de préverbe, *V* occupe la position initiale, à les terminaisons « absolues » et peut être suivi de *E*. On a le schéma : **V(E).....* §.

Lorsqu'il y a un ou plusieurs préverbes, *P₁* est en tête, suivi le cas échéant de *E*, lui-même suivi immédiatement des autres préverbes, puis du verbe (qui a les terminaisons « conjointes ») : **P₁(E)(P₂...)V.....* §.

Mais en irl. archaïque, nous avons de nombreux exemples de deux autres schémas :

1^o la *tmèse* : le premier préverbe, *P₁* vient en tête, suivi du pron. objet infixe. Le reste du groupe verbal vient en fin de phrase :

**P₁(E).....(P₂...)V* §.

Si la phrase est relative, rien ne l'indique (sauf, le cas échéant, la forme relative de la négation (*na(d)*), du pronom infixe, ou du préverbe *imb-* (« imbe- »). Elle a donc dû perdre le **-yo* enclitique en 2^e position.

2^o le schéma de la « Loi de Bergin » (*Ériu* XII, 197). Le verbe est en fin de phrase, avec flexion conjointe, ou forme prototonique s'il est composé. Mais il ne peut avoir aucun objet pronominal. Et il n'est jamais en construction relative.

Ces deux constructions sont donc partiellement complémentaires l'une de l'autre, la *tmèse* apparaissant plutôt avec un enclitique ou en construction relative. Dans les deux, le verbe est en fin de phrase. Dans la *tmèse*, l'enclitique est toujours en deuxième position. L'élément mobile est le préverbe (initial dans la *tmèse*, préfinal dans la Loi de Bergin).

Mais la position du verbe simple en tête de phrase en v. irl. (que l'on trouve aussi comme type syntactiquement marqué dans les autres langues ind.-eur. anciennes), suivi éventuellement de l'enclitique d'après la loi de Wackernagel, devait, selon Mr Watkins, se trouver déjà en v. irl. archaïque où elle était héritée. On peut donc poser pour le v. irl. archaïque les types suivants :

Pour le verbe simple : (1) **V(E).....* § ; (2) **.....V* § (Loi de Bergin).

Pour le verbe composé : (3) **P(E).....V* § (*tmèse*) ; (4) **.....PV* § (Loi de Bergin).

Pour le verbe simple, les schèmes (1) et (2) représentent respectivement les positions héritées, marginale et normale, de l'indo-européen. Pour le verbe composé, la position finale du verbe en (3) et (4) est la position normale en indo-européen. Les schèmes (3) et (4) correspondent exactement aux deux types dégagés par Mr Kurylowicz en sanskrit védique (*Les Formes Verbales composées du Rig Véda*, p. 39), où le préverbe est, soit en tête de phrase, détaché du verbe, soit immédiatement devant le verbe, ce dernier étant toujours en fin de phrase (car, argue Mr Watkins avec vraisemblance, ce qui le suit éventuellement n'est qu'une « amplification de la phrase », et les enclitiques étant toujours, bien entendu, en 2^e position. Dans les autres langues indo-européennes anciennes, la tendance à l'univerbation de P et de V a souvent obscurci la situation. Mais une analyse serrée montre que primitivement elles devaient aussi posséder les deux types que le védique et l'irlandais archaïque avaient conservés.

Dans le schème de la loi de Bergin, l'absence d'objet pronominal, et l'exclusion des types (2) et (4) en construction relative, venaient de ce que, le pronom objet et la particule relative *-yo ayant perdu leur statut indépendant du verbe, n'auraient pu s'y placer en seconde position, le groupe verbal étant en fin de phrase.

En ce qui concerne l'accentuation du groupe verbal, l'accent, dans le schème (4) de la loi de Bergin, portait sur P, le groupe $\S \dots PV \S$ formant une unité accentuelle. Par contre, en cas de tmèse (schème 3), le verbe en fin de phrase portait l'accent principal, mais le préverbe autonome en tête de phrase portait aussi au moins un accent secondaire, comme l'avait montré Joseph Vendryes (*op. cit.* p. 347).

Or, en vieil irlandais classique, le type normal $\S P(E) IV \dots \S$ présente une accentuation aberrante du groupe verbal. Ce phénomène permet à Mr Watkins d'apporter un argument supplémentaire à l'appui de la théorie de Vendryes (v. ci-dessus, p. 213) sur l'origine de cette formation. Mr Watkins fait observer que l'accentuation en v. irl. du groupe $P(E) IV$ sur V ne peut s'expliquer que par un processus tardif d'univerbation du type (3) de tmèse $\S P(E) \dots IV \S$, postérieur à la fixation de l'accent initial démarcatif sur P et sur V. La conservation de l'hiatus et le fait que P n'a pas fait subir la mutation à l'initiale de V montreraient en effet que ce n'est que très tard que l'univerbation a poussé V aussi loin qu'il pouvait aller vers P (qui, lui, était fixé en tête de phrase par la nécessité de soutenir E), c'est-à-dire jusqu'à E. Dans le nouveau groupe formé des deux unités accentuées 1PE et 1V , c'est alors l'accent de 1V qui l'emporte, 1P gardant un accent secondaire, comme p. ex. dans le composé anglais *stone-cutter* de deux mots indépendants où dans le composé l'accent du deuxième devient prépondérant. Si, dans le cas où il n'y a pas d'infixe, le groupe P^1V est accentué de même, c'est qu'on aurait un « infixe-zéro » E, qui empêcherait aussi la mutation de l'initiale de V par P. — Le nouveau schème $\S P(E) V \dots \S$ a éliminé non seulement la tmèse, mais aussi celui de la « Loi de Bergin » $\S \dots PV \S$: c'est qu'il était plus maniable, en ce qu'il permettait l'emploi des pronoms compléments, de divers infixes, et de la particule relative.

Désormais en irl., le verbe se trouve, sauf cas d'archaïsmes, partout en tête de phrase.

Enfin, Mr Watkins termine son article par une étude sur les *flexions verbales absolue et conjointe du verbe*¹. On sait qu'il s'agit d'une opposition formelle que l'on trouve à tous les temps et modes du verbe simple irl. qui viennent du système présent-aoriste ind. eur., c'est-à-dire toutes les catégories sauf celles qui sont issues du parfait ind. eur., et sauf les temps secondaires irl. qui, obligatoirement précédés du préverbe *no* (s'il n'y a pas d'autre préverbe ou de « particule conjointe »), présentent toujours les formes conjointes.

On sait que les formes absolues sont plus longues que les formes conjointes et devaient donc comporter à la finale un élément supplémentaire. Pedersen II 340 sq. y voyait un pronom sujet **(i)s* pétrifié. Ceci a été réfuté avec raison par Mr Myles Dillon, *Language* XIX, 252 sqq. (1943), *Trans. Phil. Soc.* 1947, 22 sqq., 1955, 104 sqq. Dans les verbes composés, l'absence de lénition de V par P n'est pas due à un -s- perdu, mais à leur séparation d'origine (v. ci-dessus). Et la comparaison avec l'usage en hittite des pronoms sujets enclitiques impliquerait des schèmes V-s et P-sV très rares en cette langue : celle-ci n'utilise vraiment les pron. sujets enclitiques qu'après les particules de liaison *nu*, etc. D'ailleurs, en irl., *no* n'infixe que des pronoms objets. De plus, cette théorie n'explique pas la présence de désinences secondaires ind. eur. dans les verbes composés.

Il suffit de considérer la 3^e pers., membre de base du paradigme, pour s'apercevoir que les formes absolues reflètent les désinences primaires ind. eur. : abs. 3 sg. *berid*, 3 pl. *berait* < **bhereti*, **bheronti*, et que les formes conjointes reflètent les désinences secondaires : conj. 3 sg. *-beir*, 3 pl. *-berat* < **bheret*, **bheront* (cf. Thurneysen *KZ* XXXVII, 115, *Gramm.* 559 sqq., accepté par Brugmann, *Grdr.* II² 3. 613, 635). Les autres formes conjointes remontent d'ailleurs aussi à des formes secondaires : 1 sg. *-biur* < **bherō*, 2 sg. *-bir* < **bheri* (**bherci*), 1 pl. *-beram* < **bheromo*, 2 pl. *-berid* < **bherete* (Thurn.). Les autres formes absolues ne sont pas claires, à part 1 pl. *-mi*, qui rappelle védique *-masi* < **mesi*. Mais en ind. eur. ce sont les désinences secondaires qui sont les plus anciennes, la formation d'une opposition entre désinences primaires et secondaires n'était pas pleinement achevée avant la séparation des dialectes : dans toutes les langues anciennes certaines formes primaires sont des innovations indépendantes.

Mr Watkins s'attache ensuite à expliquer la distribution des formes absolues et conjointes en irl. En v. irl. archaïque, quand V simple est en tête de phrase (cas (1)) il a les formes absolues. Quand V est en fin de phrase (cas 2, 3, 4) il a les formes conjointes. Ces formes conjointes se trouvent

1. Au moment de mettre sous presse, nous parvient le livre de Mr Wolfgang Meid : *Die indogermanischen Grundlagen der altirischen absoluten und konjunktiven Verbalflexion*, dont il sera rendu compte prochainement.

aussi, tant en v. irl. classique qu'en v. irl. archaïque au «responsif» (1^{re} sg. des verbes dans les réponses, cf. M. Draak, *Ériu* XVI, 74 sqq., cf. *Ét. Celt.* VIII, 501), et à l'impératif où les trois pers. du plur. des thèmes vocaliques et la 1^{re} sg. ont des formes identiques aux formes conjointes de l'ind. présent (la forme exceptionnelle *tét* «qu'il aille!» prouve qu'il devait en être de même à la 3^{sg.}). Dans le cas de verbes composés, l'accent frappe alors non pas V, mais P (forme prototonique). On a donc : $\#V\ldots\#$ ou $\#PV\ldots\#$.

Ainsi, l'irl. s'est constitué un paradigme complet d'impératif (pour compléter la 2^e pers., forme extra-grammaticale qui constitue le seul véritable impératif d'origine), en utilisant des formes originellement indicatives à désinences secondaires. D'autre part, la négation de l'impératif se fait au moyen de l'adverbe négatif *na* (qui représente la négation normale ind. eur. *ne plus un élément vélaire vide de sens, ? < *kye*), alors qu'aux autres temps il a été remplacé par la forme avec copule *ní* (< *ne est).

Thurneysen (KZ XXVII, 172-180), dès 1883, avait montré que l'«*injunctif*» représentait la forme la plus archaïque du verbe ind. eur., le noyau originel du présent-aoriste, du subjonctif, et de l'impératif (sauf la 2^e personne). Il était purement prédictif, sans considération de temps ou de mode. Or, il était caractérisé par les seules désinences secondaires. Mais dans la plupart des langues ind. eur. primitives, ce paradigme à seules désinences secondaires a été remplacé par une opposition «désinences primaires/désinences secondaires» dans une corrélation de temps «présent/passé», ce qui ne s'est pas produit en celtique. (En indo-iranien, l'injonctif a survécu dans la fonction marginale de «prohibitif», avec les désinences secondaires de l'ind. eur.)

Dans la plupart des langues anciennes, le système de l'impératif a été complété par une 2^e pers. plur. tirée de l'«injonctif» (véd. -*ta*, hitt. -*ten*, lat. -*te*). On en trouve le correspondant exact dans la 2^e pers. pl. impér. irl. *berid* «portez!», dont la désinence secondaire < *-*te* est donc d'origine «injonctive». Tout le paradigme de l'impératif irl. (sauf la 2^e sg.) faisant apparaître des désinences secondaires, on peut en conclure que l'impératif irl. (comme d'ailleurs le «responsif») préserve dans une fonction nouvelle les formes de l'«injonctif», forme la plus ancienne de l'indicatif, tout comme la négation *na* de l'impératif conserve la forme la plus ancienne de la négation propre à l'indicatif. Car les constructions du v. irl. archaïque, tmèse et Loi de Bergin, à verbe en fin de phrase avec désinences secondaires ind. eur., nous montrent bien la vaste extension primitive de l'usage de cet ancien indicatif. Mais lors de l'élimination de la «Loi de Bergin» comme type de phrase normale et de la substitution de *ní* (*ne est) à la négation *na* à l'indicatif, les formes anciennes ont servi à compléter l'impératif et à former le «responsif».

Formellement donc, les formes «conjointes» irl. représentent les désinences secondaires ind. eur. Les formes «absolues», de leur côté, représentent les désinences primaires; car tout comme les autres dialectes ind. eur. primitifs, le proto-celtique avait aussi hérité les désinences primaires, formées, on le sait (Thurneysen, *op. cit.*, — A. Martinet, *Trav. Inst. Lingu.*

I, 17-18) par la suffixation de la particule enclitique -*i* (marque du «hic et nunc») aux désinences secondaires. Mais il ne les a pas opposées aux désinences secondaires dans une corrélation de temps présent/passé. Il devait avoir conservé la faculté de combiner *ad libitum* les désinences personnelles (secondaires) avec la particule renforçante expressive -*i*. Or, en protoceltique comme ailleurs en ind. eur., on devait avoir opposition entre la position finale normale du verbe en fin de phrase, et sa position emphatique, expressive, en tête de phrase. Il était donc normal qu'en cette dernière position les désinences expressives (primaires) en -*i* fussent fréquemment employées (mais pas toujours, cf. l'impératif et le «responsif»), et même qu'on eût tendance à les généraliser pour renforcer formellement l'opposition à la position finale du verbe. Mais ce n'est sans doute que lors de l'élimination de la position finale du verbe que les désinences primaires ont été systématiquement généralisées pour le verbe *simple* non précédé de particules «conjointes» à l'indicatif en position initiale, les désinences secondaires étant conservées à l'impératif et au «responsif».

C'est à dessein que nous avons donné ici un large résumé de cette leçon magistrale où Mr Watkins, partant des résultats obtenus par Joseph Vendryes et par Mr Myles Dillon, expose le cheminement qu'a suivi la syntaxe du verbe depuis l'indo-européen jusqu'au vieil irlandais classique. Faut-il pour cela rejeter absolument l'action possible d'un substrat?

On sait qu'une école de comparatistes de tout premier plan, parmi lesquels il faut citer MM. Ernst Lewy, Heinrich Wagner (*Das Verbum in den Sprachen der Britischen Inseln*) et surtout Mr Pokorny (*Das nicht-indogermanische Substrat im Irischen*, ZCP XVI, 95 sqq., 321 sqq., 363 sqq., XVII, 373 sqq., — *die Sprache* I, 235 sqq., — *Keltische Urgeschichte und Sprachwissenschaft, die Sprache* V, 152 sqq.) ont fait ressortir des correspondances frappantes surtout du point de vue de la syntaxe, entre les langues celtiques insulaires et les langues hamito-sémitiques. Ceci les a conduits à penser que les populations non indo-européennes qui ont précédé les Celtes dans les îles britanniques devaient parler des langues apparentées au hamito-sémitique qui auraient laissé en celtique un important substrat. Mr Pokorny, dans une critique de l'article de Mr Watkins tout récemment parue dans les *Münchener Studien für Sprachwissenschaft*, 26 p. 75 sqq. sous le titre *Zur Anfangsstellung des inselkeltischen Verbums*, s'oppose de nouveau à la théorie de Vendryes, étudiée ci-dessus, qui montre le verbe, lors de la perte de l'autonomie du préverbe, attiré vers le début de la phrase jusqu'au groupe PE qui, lui, ne peut quitter sa position. Car c'est le préverbe, moins fortement accentué que le verbe, qui, d'après lui, devrait logiquement se déplacer vers ce dernier. Reste à savoir dans quelle mesure (Vendryes, *op. cit.* p. 347) le préverbe rendu autonome en tête de phrase par l'appui du pronom enclitique, y était réellement fixé par la position obligatoire de ce dernier en deuxième place dans la phrase. Cette position du pronom objet après le préverbe, souligne-t-il à nouveau, si elle se trouve en grec, en védique, en lituanien, etc., n'y aurait été que facultative. Tandis qu'en hami-

tosémite (ZCP XVII, 383), nous trouverions la même distribution (et les mêmes constructions) qu'en irlandais entre pronom pers. indépendant, pronom suffixé après verbe simple, pronom infixé après le préverbe. Il n'est donc pas du tout inconcevable que, dans son choix à certains carrefours, le celtique ait pu être aussi poussé par l'influence d'un substrat hamito-sémite, à adopter l'ordre des mots qui est, chez lui, devenu la règle. Il n'en reste pas moins que, grâce à Vendryes et à Mr Watkins, le déroulement du processus de l'évolution de l'ind. eur. au vieil-irl. nous paraît désormais bien près d'être élucidé.

Le deuxième article que donne Mr Calvert Watkins dans ce même fascicule de *Celtica* (pp. 194-249), *Indo-European Metrics and Archaic Irish Verse*, démontre que, sur le plan de la métrique également, les documents les plus anciens de l'irlandais nous permettent de retrouver la trace des faits indo-européens communs. Ceci est d'autant plus important que l'examen de la métrique du vieil irlandais classique avait conduit de nombreux celtistes (dès 1884, R. Thurneysen dans son article *Zur irischen Accent- und Verslehre*, RC. VI, 309-347, et après bien d'autres, tout récemment le regretté Gerard Murphy, dans son *Early Irish Metrics*) à voir dans les mesures syllabiques classiques irlandaises une élaboration par les *filid* de certaines mesures poétiques latines.

Mais, comme le prouve Mr Watkins, ce ne saurait être le cas pour la poésie archaïque, telle que celle publiée par K. Meyer (*Über die älteste irische Dichtung*, Abh. Kön. Preuss. Akad. Wiss. 1913 et 1914), ou celle des « rhétoriques » qui émaillent les récits épiques anciens, déjà depuis longtemps signalée, ou celle des maximes juridiques qui forment une partie importante du noyau archaïque des textes de lois édités par Thurneysen et par Mr Binchy, et qui sont foncièrement étrangères à la tradition latine. Mr Watkins souligne à nouveau le conservatisme de la tradition irlandaise ancienne dans le domaine de la structure linguistique et du vocabulaire, et dans celui des institutions. C'est un vocabulaire indigène, hérité de l'indo-européen, qui exprime l'activité de la classe privilégiée d'« hommes de l'art », à l'origine à la fois poètes, prophètes et juristes. Les écoles indigènes de poésie existaient avant le contact avec la culture latine. Il est significatif que le verbe indigène *canid* « il chante » s'applique, comme le lat. *canere* et ses dérivés, aux chants poétiques, aux charmes magiques, aux maximes légales, etc., et la racine **kyer-* « former, créer », est à l'origine de v. irl. *creth* « poésie », gall. *prydydd* « poète », comme aussi du védique *kārtram* « incantation, charme », etc. Et ceci s'applique à toute une série d'autres termes¹.

1. On retiendra au passage l'étymologie croisée donnée par l'auteur du mot v. irl. *sēis* qui, dans le sens de « signification, dessein, arrangement » est un emprunt au lat. *sensus*, mais qui, dans celui d'« art musical » serait une formation indigène **syen-sti-* (même suff. que dans *gnāis* < **gnū-sti-*. Cf. également ce qui est dit p. 217 de *anamain* (IT III, I, 165) < ? **ana-mon-i* « ? inspiration »).

Mr Watkins procède alors à une comparaison entre la métrique des poèmes irl. archaïques et celle des langues ind. eur. les plus anciennes. — Meillet (*Origines ind. eur. des mètres grecs*) avait prouvé dès 1923 que les mesures grecques et du sanskrit descendaient d'un prototype commun ind. eur. — Mr Roman Jakobson (*Oxford Slavonic Papers* III, 21-66) a montré en 1952 que l'ancienne métrique slave en descendait également, et que le vers parémiaque des proverbes était, par sa forme et sa fonction poétique, la forme la plus proche du prototype commun indo-européen qu'il appelle « le décasyllabe gnomico-épique ».

D'après Mr Watkins, ce vers gnomico-épique de 10, et sans doute aussi parfois de 11 ou 12 syllabes (cf. les mesures éoliennes et certaines mesures védiques), avec sa terminaison parémiaque ◡◡◡◡, devait, en ind. eur., constituer un vers relativement long, à trois *cola*, par opposition à un vers plus bref de structure analogue mais à deux *cola* seulement, opposition que l'on trouve en védique, en slave et en grec. Après une étude très claire des types de vers et des schèmes métriques dans ces langues, Mr Watkins, examinant méthodiquement le fonds poétique archaïque de l'irlandais, y trouve des correspondances frappantes.

La métrique archaïque irlandaise se caractérise par une césure, suivie d'une terminaison trisyllabique, la première des trois syllabes étant accentuée, la deuxième inaccentuée, et la troisième soit accentuée, soit le plus souvent inaccentuée (donc, soit 'xx', soit 'xxx) c'est-à-dire en irlandais que l'on a après la césure, soit un mot de 2 syllabes suivi d'un mot d'une syllabe, soit le plus souvent un seul mot de trois syllabes. Mr Watkins voit dans cette terminaison la descendante directe de la terminaison catalectique ◡◡ du vers parémiaque indo-européen, la position de la césure produisant automatiquement plus tard en irlandais un temps fort sur la syllabe qui la suit. — La longueur du vers (le plus souvent sept syllabes en v. irl. archaïque comme en v. irl. classique), semble à première vue faire difficulté. Mais quelques exemples nous ont été conservés d'une mesure extrêmement archaïque dans les *Bretha Nemed* inédits (O'D. 2212) et dans l'*Amra Choluim Chille* §§ 12-18 et 33-35. Il s'agit d'un vers de onze syllabes, le plus souvent du type 4/4/3. Ce serait le correspondant d'origine du vers long indo-européen à trois *cola*. Mais ce ne seraient là que des vestiges résiduels d'un type disparu. Dès avant le début de la période historique, la chute des syllabes finales et la « syncope » de certaines syllabes internes avaient beaucoup abrégé les mots irlandais. Un vers d'une telle longueur eût été trop surchargé de mots pour être conforme à l'idéal de concision et de vivacité de l'expression poétique irlandaise. C'est donc l'heptasyllabe, obtenu par suppression du *colon* central du vers long indo-européen, qui est, dès le vieil irl. archaïque, le vers long irlandais, la mesure gnomico-épique de base (dans les récits et les généalogies épiques et dans les poèmes juridiques gnomiques). Mais le nombre des syllabes qui précèdent la césure, et qui sont d'accentuation libre, n'est pas toujours de 4. On en trouve parfois 5, 3, ou 2. Comme en grec, la démarcation est parfois difficile en irlandais archaïque entre vers long et vers bref. Le pentasyllabe joue

parfois le rôle de vers long, mais le plus souvent celui de vers court, parfois en alternance avec des heptasyllabes (vers long). Quelquefois de type 2/3, il est le plus souvent de type 4/1, mais Mr Watkins semble bien prouver que dans ce dernier type il s'agit en réalité du type 2/3 se terminant par un monosyllabe, avec abandon de la césure après la 2^e syllabe. Comme en grec, on trouve dans la métrique irlandaise archaïque le phénomène de catalexie : il se manifeste dans les vers à terminaison disyllabique. À côté du type 5/3, on trouve 5/2, de 4/3, 4/2, de 3/3, 3/2, de 2/3, 2/2, avec souvent alternance des terminaisons trisyllabiques et disyllabiques. Il existe ainsi de très riches possibilités de combinaisons qui ont été exploitées par les *filid*. À côté de la catalexie, l'acéphalie sert aussi à fournir des vers courts. Le vers bref irlandais de 4 syllabes : 2/2 (avec ses variantes, surtout de 5 et 3 syllabes) tient fonctionnellement le rôle du vers bref indo-européen et est employé généralement dans un style plus familier que le vers long de 7 syllabes, qui sert aux genres plus nobles.

Mr Watkins ne voit plus, comme on l'admettait jusqu'ici, dans la poésie archaïque une poésie accentuelle s'opposant à la poésie syllabique. Il semble bien prouver que c'est la position de la césure qui est le trait constituant essentiel de la métrique archaïque. Elle a pu exister en proto-goidélique, et même en celtique commun, bien avant la naissance d'un accent. L'accent de mot, en irlandais, est en effet essentiellement démarcatif. Or, en celtique, le système des mutations initiales prouve que la limite entre les mots n'était ni marquée ni signalée, puisque les sons initiaux sont traités exactement comme s'ils se trouvaient en position interne. Un accent démarcatif n'aurait pu s'établir qu'après la stabilisation des mutations initiales en un système d'alternances morphophonémiques. De ce fait, le système accentuel étant au plus tôt contemporain des mutations (milieu du v^e s. P. C.), antérieur de 150 ans à peine aux premiers textes attestés, ne pourrait pas être à la base de la métrique archaïque. L'allitération non plus, car elle ne serait que l'utilisation de la nouvelle prééminence de l'initiale du mot après la stabilisation des mutations. De plus, l'allitération se fait, non pas par phonèmes, mais par morphophonèmes (*g*, par exemple, allitère avec lui-même, avec sa forme lénifiée la spirante *γ*, et avec sa forme nasalisée *ng*). Mais jusqu'ici précisément on pensait que l'allitération devait être antérieure aux mutations parce qu'elle semblait ne pas en tenir compte.

Pour terminer, Mr Watkins aborde brièvement la question des *mesures classiques* de l'irlandais ancien. S'il ne conteste pas que la métrique du bas-latin ait pu exercer une forte influence sur elles, il pense qu'on a sous-estimé l'élément indigène traditionnel dans la constitution de ces mesures : la rime interne, ou *aicill*, par ex. peut avoir pour origine l'allitération dont elle reprend la fonction. — L'alternance des rimes accentuées et inaccentuées dans le *debide* peut venir des terminaisons alternées 'xx'x et 'xxx du vers archaïque indigène. Il a bien pu y avoir influence du tétramètre trochaïque catalectique latin sur la formation du *dian midéng* (8^e7^e8^e7^e3, alternance de vers de 8 et 7 syllabes avec alternance de mots de 2 et 3 syllabes à la rime) et du *sénad mór* (8^e7^e8^e7^e1) comme le veulent Thurneysen

et Gerard Murphy, mais il ne faut pas oublier : qu'il existait en irl. archaïque des strophes de 4 vers ; — qu'il y existait des vers de 8 et 7 syllabes qui pouvaient alterner dans une strophe ; — que des terminaisons de 1, 2, et 3 syllabes pouvaient y alterner dans une strophe selon un schème fixe ; — et que la transition du *dian midéng* au *sénad mór* (7^e3>7^e) se retrouve dans l'évolution archaïque du pentasyllabe (2/3>4/1, voir ci-dessus). Les nouvelles formes métriques classiques ont donc subi l'influence latine. Mais elles ont conservé la longueur syllabique fixe du vers qui comporte toujours une première partie d'accentuation libre, et une terminaison de longueur syllabique et d'accentuation fixes, cette dernière cependant renouvelée par la rime finale. Une mesure comme la strophe du *rinnard* (6^e3^e6^e6^e3^e), par exemple, qui n'a pas de modèle latin, peut fort bien s'expliquer par comparaison avec le vers indigène 4/2. — Mais surtout, les mesures classiques du vieil irlandais ont maintenu l'opposition indigène (héritée de l'indo-européen) du vers long et du vers court (6-8 syll./3-5 syll.), qu'elles utilisent, soit dans des laisses sans schème strophique, soit dans des strophes à schème fixe.

On voit tout ce que ce travail nous apporte de nouveau, et, à vrai dire, de révolutionnaire dans son explication des mètres classiques. Mais l'essentiel est dans son analyse magistrale de la métrique irlandaise archaïque, qui y dégage des traits parallèles à ceux des systèmes du védique, du grec et du slave, et nous permet ainsi, en y trouvant la descendante d'un original commun indo-européen, de constater, sur ce plan comme sur bien d'autres, l'archaïsme frappant de la tradition irlandaise.

Les autres articles de ce volume de *Celtica* comprennent tout d'abord (pp. 50-61) une intéressante contribution à la mythologie comparée par Mr Georges Dumézil, « le puits de Nechtan », dont la matière avait été présentée dans une conférence du Collège de France, donnée par l'auteur à la suite de recherches effectuées par lui sur les conceptions et les cultes du feu chez les Indo-Européens. Partant du personnage et de la légende dans les hymnes védiques d'un dieu du Feu, *Apdm Nápāt* « le descendant des Eaux », où nous trouvons personnifié le mystère du feu et des éclairs dans l'eau, et d'un homonyme *Apqm Nápāt* dans l'Avesta, qui cache dans l'eau d'un lac le *Xv arənah* (qui donne les dons du prêtre, la puissance et la force défensive) « la Gloire ? », que le touranien Frāgrasyan cherchera en vain à conquérir, l'auteur leur compare la légende irlandaise de la source de la Boyne. Nechtan possède un puits dont lui seul et ses échantons peuvent approcher sans qu'un rayonnement meurtrier fasse éclater leurs yeux. Sa femme Bóand, par orgueil, approche du puits secret, et trois vagues lui arrachent une cuisse, un œil, et un bras. Elle s'enfuit alors, poursuivie jusqu'à la mer par la rivière qui est ainsi créée et prend son nom (Rev. Celt. XV, 315, — Dindsh. III 26 sq.). L'histoire présente donc un parallèle frappant dans de nombreux détails avec l'aventure de Frāgrasyan dans

l'Avesta. — Bien que le nom de *Nechtan* ait été traditionnellement rattaché par les Irlandais à *necht* « pur », proprement « lavé » (rac. de *nigid* « il lave ») il pourrait aussi venir de **Nept-a-no-*, le nom lat. *Neptūnus* pouvant également avoir été une retouche analogique (sous l'influence de *Portūnus*?). Pourrait-on avoir dans *avest.* *Napāt-* un élément correspondant à **Neptanō-*, de sens obscur, auquel *Apām* aurait été rajouté ? Mais comme le dit l'auteur, on n'a jamais *Napāt* seul en védique, et il serait aventuré de poser un **Nept-a-no-* sans mention des eaux.

Éditions, et corrections de lectures de textes

— Pp. 64 sq. Mr Mac Namara corrige un certain nombre de menues erreurs de lecture des gloses des mss de Milan et de Turin dans les *Old Irish Paradigms and Selections from Old Irish Glosses* de Strachan et Bergin.

— Pp. 82-117, Mr R. A. Q. Skerrett publie, d'après le *Liber Flavus Fergusiorum*, le ms. Laud Misc. 610, et d'autres mss, deux traductions irlandaises du *Liber de Passione Christi* attribué à S^t Bernard de Clairvaux.

— Pp. 156 sqq., M^{me} Nessa Ní Shéaghdha donne, d'après plusieurs mss, un texte en prose, confirmé par un poème, énumérant les droits léonins attribués à Mac Diarmada par le roi de Connacht (et d'Irlande) auquel il laisse la royauté.

— Pp. 173 sqq., la même, d'après plusieurs mss, publie un poème composé à l'occasion de l'inauguration de Conchobhar mac Conchobhair (O'Conchobhair Chiarraige), xvi^e s.

— Pp. 184 sqq. Mr Myles Dillon publie trois fragments en prose associés dans les mss au *Book of Rights*, mais qui, en fait, lui sont étrangers, bien que composés à son imitation : les tributs dus au roi de Cashel, — ceux dus à Cruachain, Ailech, Tara et aux Ulaid, — enfin les droits et tributs du roi des Uí Briúin.

— Pp. 256 sq. Mr R. A. Breatnach corrige des interprétations de textes : *snámh ós éidreóir*, l'un des tours d'adresse de Lugh dans le poème de Gofraidh Fionn (Ridgeway Essays 325-7) ne signifie pas « swimming beyond exhaustion » (Bergin, avec doute) mais « nager à travers une mer inconnue ».

— Dans le poème 56 des *Dánta Grádh*, strophe 8, on n'aurait pas dans *a orghánna aláinn* « ô toi qui est beau et semblable à un orgue », mais un exemple d'oxymoron en rétablissant *orghránna* et en comprenant « ô beau qui es maintenant laid » en parlant du château en ruines. — Dans le poème 56 des *Measgra Dánta*, strophe 2, une émendation est proposée pour les deux derniers vers corrompus.

— Pp. 259 sqq. Mr Gearóid Mac Niocaill, d'après le ms. R. 14.48 de Trin. Coll. Cambridge, donne un fragment du récit de *Tochomlad Mac Miledh* (cf. M. Dobbs, *Ét. Celt.* II, 50 sqq.).

— Pp. 271 sqq. la même, d'après le ms. 1 de la Bibl. Nat. d'Irlande (copié en 1583-1584), donne une traduction irlandaise des *Rudimenta Physionomiae* (*Secrédum Secretorum*, III^e partie, chap. 2-17).

Lexicographie

— Pp. 67 sqq. Mr Padraig Ó Súilleabháin, d'après Brit. Mus. Egerton 119 publie une liste alphabétique de mots irlandais compilée en 1820 par James Scurry, du comté de Kilkenny.

— Pp. 127 sqq. M^{me} Nessa Ní Shéaghdha, d'après le ms. G. 30 de la Bibl. Nat. Irl. (copié en 1735 par Muiris Ó Fearghaoile au collège de S^t George à Alcalá), donne un vocabulaire anglais-irlandais.

— Pp. 262 sqq. Mr Tomás de Bhaldraithe donne une liste de mots commençant par *s-* entendus par lui dans le dialecte de Cois Fhairge et qui ne se trouvent pas dans les *Contributions to a Dictionary*, ou dont le sens y était incertain. Les références à ces mots dans les différents dictionnaires irl. mod. du xvii^e s. à nos jours sont aussi fort instructives.

Notes de Vocabulaire

— P. 62, Mr David Greene reprend la question des adj. irl. en *-dh*, *-gh*, *-th* auxquels correspondent des subst. abstraits en *-s* (*baes* : *baeth*, *gaes* : *gaeth*, etc.). Thurneysen (Gramm. § 259.4) voyait l'origine de cette formation d'abstrait en *-s* dans l'adjonction d'un suffixe *-tā* à des adjectifs dont la finale *-t*, *-d* n'était pas un suffixe, mais la finale radicale. Mais Pedersen II, 19 sq. avait bien vu qu'il s'agit dans ces cas de deux suffixes différents : **-to* pour les adjectifs, **-stā*, **-sto*, **-sti* pour les subst. abstraits, ajoutés à un thème vocalique monosyllabique (cette formation servant ensuite de modèle à d'autres subst. abstraits en *-s* d'adj. en *-th* par le jeu de l'analogie). Pour Mr Greene, les formes dont l'étymologie est certaine comportent toutes une base « lourde » à laryngale finale : *gnāth* « habituel » (got. *kunþs*, etc.), *tlāith* « doux, faible » (gr. *τλητός*, etc.), *mlāith* « doux » (gall. *blawd* « farine »), auxquels correspondent les subst. abstraits *gnás*, *tlás*, *mlás* (gall. *gnawd*) subst. *gnaws*). Ce procédé, devenu très productif par analogie en irlandais, ne l'a pas été en bretonique. Le vieux haut allemand a l'adj. *kund*/subst. *kunst*, mais aux autres abstraits en *-st* (**-sti*) de l'all⁴ ne correspondent pas d'adj. en *-t*. — L'adj. irl. *deid* « oisif, inactif, insouciant » que M^r Marstrander (*Dict.* sous *deid*) tire de **de-sed-*, pourrait aussi venir de *de-+āith* « aigu, prompt, etc. », et l'on pourrait expliquer *deid* « oisif » / *dezs* « oisiveté » comme des composés de *āith* / **ās*, ce dernier pouvant être attesté dans l'expression courante *ar āis nó ar écin* (où *ar āis* était difficile à expliquer) qui aurait à l'origine signifié « rapidement ou de force », d'où « de gré ou de force ».

— P. 66, Mr Eric P. Hamp : le composé *esséirge* « résurrection » est expliqué par Pedersen II, 595 comme contenant le préverbe *ess* redoublé. Or, le redoublement des préverbes est rare. D'autre part, on peut difficilement avoir *-ér- < -esr-*, car ici la forme primitive eût été **-eksr-*. Le gallois donne des formes correspondantes en *-uyre-* (*arwyrein*, etc.). On peut donc

poser pour les 2 langues *-ēreg-, où l'*-ē- viendrait de *-ei- représentant le préverbe *epi- que l'on retrouve dans iad- « fermer » et éithech « parjure » (Ped. II 653). On pourrait peut-être expliquer de même déрге « abandon », comérge « fait de se dresser », et même érge « fait de se lever ».

— P. 118, le même reprend l'explication d'irl. scál « spectre » que M. O'Brien (Ériu XI, 89 sq.) avait rapproché de got. skohsl « δαίμων » < *skōkslon. Depuis, F. Mezger (K. Z. LXXV, 123), à l'intérieur du germanique, a rapproché le mot gotique de v. angl. scēoh (angl. shy), etc., le vocalisme ō venant d'une diphtongue longue. Le *w pourrait représenter la laryngale A^w de Martinet et le k devant l's être une autre résultante de la laryngale en cette position. On aurait donc *skeA^wsl- > *skōksl- ou *shōksl-. La racine aurait donc été *skeA^w-.

— P. 126, Mr Vernam Hull ajoute à l'exemple de ad-cois « que tu puisses raconter », 2^e pers. sg. subj. prés. parf. actif de ad-fét « il raconte », un deuxième ex. Fél. Oeng. (1905) p. 25, l. 182. (trouvé par lui Seel Túain Maic Cairill, Celtica V, 135).

— P. 193, Mr Myles Dillon publie certains mots et expressions recueillis par lui à Dunquin (Kerry). On notera entre autres l'emploi, pour dire « trois cents », de cúig fhichid déag, équivalent exact de l'ancien français « quinze vings ».

Toponymie

— Pp. 119-129, Mr Liam Price : Le mot baile, à l'origine, ne signifiait que « lieu » et n'a commencé à entrer dans la composition des toponymes qu'au XII^e s., tout d'abord dans le sens de « terre ». Ces noms se multiplient à partir du XIII^e s., le 2^e élément étant, soit le nom du possesseur ou de son groupe familial, soit un mot en déterminant la situation. Dès le XIV^e s., le sens nouveau de baile « groupe de maisons, village, ville » est fermement établi. Il s'est développé à partir de l'idée du manoir, de la cour, entouré de communs et souvent fortifié. Dans les noms de lieux, il désigne le plus souvent une ferme. — De même que le vieil anglais tūn était rendu par villa dans les documents latins, il en a été de même de l'irl. baile (sans doute par imitation). — Au XIV^e s. certains noms anglais en -ton ont été traduits en irl. avec Baile comme premier élément.

— Outre ces articles, on lira avec intérêt les notes grammaticales de Mr R. A. Breatnach sur des formations adjectivales, pp. 253 sq. : dócha et dóiche, à l'origine comparatifs de dóigh, dóich « probable », puis nouvelle forme comparative doichi, à l'imitation des comparatifs en -(a)ighe des adj. en -(e)ach. — go leith « et demie » après un nom de nombre devient guile en Munster et subit la lénition dans certains cas, etc.

— Enfin le gaélique d'Écosse apparaît dans ce volume grâce à un article de Mr Gordon Mac Lennan. En gaélique d'Écosse comme en irl. mod. la préposition ag a g palatal devant substantif. Devant verbe, de même, le g disparaît si le verbe commence par une consonne, sauf (en Écossais et en Mannois) devant le nom verbal du v. « dire » : ag rádh. Il s'agit d'un

phénomène d'économie qui ne peut jouer devant substantif. Mais pourquoi alors le maintien du -g en Écossais et en Mannois devant le nom verbal rádh? La cause en est peut-être dans le fait que le groupe consonantique gr- était fréquent à l'initiale, et que dans ce cas particulier il n'y avait aucune confusion possible dans la langue. Mais en Mannois et en bien des cas en Gaélique d'Écosse, on a eu grádh par fausse coupure, et cela a dû se produire au moment où Écossais et Mannois formaient une unité séparée de l'Irlandais (XIII^e-XV^e s.). Cf. K. Jackson, Common Gaelic.

E. BACHELLERY.

III

LOCHLANN II (1962).

Le deuxième volume de la revue *Lochlann*, dirigée avec sa maîtrise habituelle par Mr Alf Sommerfelt, fait plus que tenir les promesses du premier. Non seulement *Lochlann* continue à nous donner des articles de fond de grande valeur, mais l'éditeur s'efforce d'élargir encore davantage le côté « information » dans une chronique (pp. 165-195) et des comptes rendus (pp. 196-258) de sa propre plume et de celle de nombreux celtistes norvégiens et étrangers.

L'un des articles les plus intéressants est celui (pp. 93-102) où Mr Magne Oftedal, faisant avec raison remarquer l'insuffisance des descriptions des systèmes de mutations dans les différentes grammaires des langues celtiques, en propose une « évaluation morphémique ». À côté des mutations directement provoquées par un morphème précédant immédiatement la forme mutée et qu'il appelle *mutations projetées*, il propose de désigner sous le nom de *mutations incorporées* toutes les autres catégories, dont il esquisse une classification. Il met d'abord à part parmi elles les mutations dites *libres*, telles celles de l'initiale d'une forme verbale au passé en irl. mod. ou en gaélique d'Écosse, qui se trouvent souvent en tête de phrase. L'auteur y ajoute les formes négatives du verbe gallois, où la langue parlée, contrairement à la langue écrite, omet la négation *ni* et fait suivre le verbe de l'adverbe négatif *ddim* (cf. l'usage parallèle du français parlé omettant *ne* et utilisant *pas*). Mais l'influence de la langue écrite de la Bible sur les anciennes générations (qui la connaissent par cœur) et de la langue de l'école sur les jeunes, est si forte que nous doutons fort que les sujets parlants ne sentent pas l'aspiration des ténues et la lénition des autres consonnes comme *projetées* par une allomorphe zéro de la négation *ni*, d'autant que la forme *na* de la négation renforcée de la réponse négative, et de la subordonnée négative, toujours prononcée, produit les mêmes mutations. Nous avons donc plutôt ici oscillation entre « mutation projetée » et « mutation libre » comme l'auteur le suppose justement pour les formes vocatives du gaélique. Pour les formes vocatives du gallois, où la particule vocative lénifiante *a* du moyen gallois a complètement disparu, nous sommes d'accord pour voir une mutation « libre », par exemple dans le vocatif *gyfaill* « l'ami », forme aimable courante

pour s'adresser à quelqu'un que l'on connaît peu, du mot *cyfaill* « ami ».

Mr Oftedal classe l'autre catégorie de « mutations incorporées », c'est-à-dire les « mutations liées », en « mutations inhérentes », comme le génitif des noms propres masculins gaéliques d'Écosse, toujours à initiale lénifiée, — et les « mutations rétrospectives » dues à une relation syntaxique, comme p. ex. en gallois (on pourrait y ajouter le breton) la lénition, après un nom de personne, du subst. ou adj. en dénotant une caractéristique, ou encore la lénition en gallois de l'objet et parfois du sujet après une forme verbale, etc., etc. — On pourrait ajouter de nombreuses autres mutations « rétrospectives » à celles que signale l'auteur. Il a raison de regretter l'oubli relatif de ces problèmes par les grammairiens. Mais il ne faudrait pas oublier que, pour le gallois moyen et moderne, ces mutations ont été décrites de façon très complète par le professeur T. J. Morgan dans son ouvrage *Y Treigladau a'u Cysrawen* (cf. *Ét. Celt.* VII, 457 sq.) et dans ses articles du *Bulletin of the Board of Celtic Studies* (cf. *Ét. Celt.* vol. VI, p. 477).

— Un article des plus intéressants (pp. 50-57) est celui de Mr Seán de Búrca sur les schèmes métriques irlandais. Dans la prosodie ancienne, des pieds d'un nombre donné de syllabes sont marqués par l'allitération, puis assemblés en véritables vers par la distribution de rimes finales d'un vers à l'autre (verticales) et de rimes intérieures horizontales. Vers le XVI^e s., des schèmes de rimes verticales intérieures se constituent, les syllabes importantes du schème se trouvant répétées dans le même ordre d'un vers à l'autre, sur un rythme iambique. Ce développement, qui aura, aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e s. une fortune extraordinaire dans les *amhráin*, est probablement dû en partie à l'influence de la prosodie anglaise.

— Un certain nombre de notes de vocabulaire méritent l'attention. Pp. 18-22, Mr R. A. Breatnach montre que *irl. mod. lághach*, *gaél. éc. laghach* « beau, décent, aimable » avait à l'origine un *a* bref. Le groupe *-ay-* (normalement *>ai-*) est devenu *á-* par un traitement plus rare mais attesté dans d'autres mots. Cet adjectif absent des textes avant le XVI^e s., devait être d'origine populaire. Il est surtout employé en parlant de personnes. Ce serait un dérivé d'un mot rare et poétique *lagh* « ? renommée » qui pourrait être une variante de *logh* « récompense ». Il aurait remplacé un dérivé *laigthech*, var. *loigthech* (Cormac § 306) « généreux, libéral » du participe d'un verbe *logaid*, n. v. *logud* « pardonner » tiré du même *logh*. — Pp. 135 sq. Mr Heinrich Wagner rapproche *irl. mod. du Sud, dóthain* « suffisance » (pron. suivant les endroits *do:hín', dE:χ'in't', dI:χ'in't'*) du synonyme gall. *dogyn* « id. ». Il faudrait supposer une forme brittonique **dochyn* contaminée par *dichawn > dichon* « accomplir, pouvoir » dont la variante *digawn* a donné gall. mod. *digon* « assez ». Peut-il s'agir d'un vestige de l'*Iarmbére* brittonique qui d'après T. F. O'Rahilly aurait été parlé en Irlande jusqu'au VII^e s. ? (EJHM pp. 85 et 206). — Pp. 128 sqq., Mr Melville Richards étudie la répartition des noms de lieux gallois en *meid(i)r*, fém. mot local du Pembrokeshire signifiant actuellement « petite route ». La prononciation est *moydir*. Il s'agit donc de la diphtongue v. gall. *ou*, devenue ailleurs *eu* mais *og* dans le dialecte de Dyfed. On peut reconstituer **moudr*,

ou plutôt **boudr*, l'*m-* initial pouvant être une fausse restitution à partir de la forme lénifiée en *v-* initial. Il faudrait en rapprocher l'*irl. bóthar* « route », comme Sir John Rhys l'avait jadis suggéré. Le mot *irl.* vient de **bou-itro-* « passage pour vaches » (O'Rahilly, *Celtica* I, 160), mais le mot gallois suppose un deuxième élément du composé différent. — Pp. 122 sqq. M^{me} Anne Holtsmark, à la suite de l'étude de M^{me} Maura Carney (*Áro* 1957) sur la correspondance de l'expression v. norroise *banabáfa* et de *Írl. fód báis* « le terrain (le lieu) de la mort » (cf. Plummer, *BNE* I, 236, 11 229), lieu fixé par le destin pour la mort d'un personnage : Le mot norrois (étudié par Strömbäck, *Studier tillägnad A. Kock*, 69 sqq.) serait un calque de l'irlandais et devrait s'ajouter aux éléments celtiques dans la tradition islandaise étudiés par Einar Ol. *Béaloideas* 1957 p. 3.

C'est le rôle joué par les Vikings dans la tradition irlandaise que Mr Reidar Th. Christiansen s'efforce de dégager pp. 137 sqq. Ces hommes du Nord, du pays de Lochlann, les *Lochlannaigh*, y sont surtout mêlés à une atmosphère fantastique et irréaliste et font figure d'êtres surnaturels. L'auteur cite entre autres le conte (dont une variante du Kerry a été publiée *RC. XLIX*, par Marie Louise Sjoestedt) où le héros part en Norvège et y trouve le secret d'un trésor laissé dans un tumulus et qu'il ramène à ses propriétaires. On trouve quelque chose de plus réaliste dans la première partie de la vie latine de St Fintan, enlevé au IX^e s. par les *Nordmanni*. L'auteur en redonne le texte avec traduction anglaise (cette *Vita* contient quatre courts passages en irlandais ancien, publiés *Thes. Pal.* II, 258).

On sait toute l'importance des travaux de l'école norvégienne de celtique dans le domaine de la dialectologie. Il est donc naturel que cette branche de nos études occupe ici une place de choix.

Pp. 7-17, Mr Alf Sommerfelt apporte une nouvelle contribution à notre connaissance du dialecte irlandais de Torr (Donegal), en nous donnant la matière des notes prises par lui, sur les travaux de l'année dans cette partie de l'Irlande. On y trouve, notamment, dans des phrases en transcription phonétique, suivies d'une transcription en orthographe habituelle et d'une traduction, la description de la culture des pommes de terre, de l'avoine, des navets et du foin, la récolte de la tourbe, et la fabrication de la chaux. Cet article fournit de très précieux points de comparaison avec le vocabulaire d'autres dialectes, et avec les procédés techniques utilisés dans d'autres régions. — Pp. 58-92, le même qui, on le sait, avait déjà si parfaitement décrit le *Breton parlé à St Pol de Léon* (extrême Est du pays de Léon), nous rend le grand service de publier les notes prises par lui en 1917 sur le parler d'une sexagénaire de Dourduff en Plouézoc'h, sur la rive Est de la rivière de Morlaix. Nous avons là un précieux témoignage sur le parler de l'extrême Ouest du Pays de Tréguier finistérien. On sait que l'*Atlas linguistique de la Basse Bretagne* de Pierre Le Roux, instrument de travail de très haute valeur, n'a sur cette partie du pays entre le Douron et la rivière de Morlaix qu'un seul point d'enquête, le point 18 situé à

Plougasnou, localité du Nord-Ouest de la zone qui subit souvent l'influence du Léon. De ce fait, les isoglosses que l'on peut tracer d'après l'atlas sont souvent imprécises dans cette région où justement, à la charnière des dialectes de Léon d'une part, de Tréguier-Cornouailles de l'autre, les faits changent souvent sur un petit espace. L'auteur de ces lignes a pu lui aussi constater que les faits entendus par lui à Plouigneau étaient souvent différents de ceux du point 18 de l'Atlas. Parmi les nombreux enseignements qu'on pourra en tirer, on notera qu'à Dourduff comme nous l'avions constaté à Plouigneau, on a souvent abrégement de *r* long (-*rr*-) interne ou final après voyelle brève d'origine avec le plus souvent allongement correspondant de la voyelle : *adāre* (*adarre*), *bēr* « court » (*berr*), *kar* « charrette » (*karr*), *kārek* « rocher » (*karreg*), etc. — Ce phénomène a aussi été constaté à Plougrescant par Mr Kenneth Jackson (*Ét. Celt.* IX. 376 § 57). Un examen attentif du vocabulaire donné dans cet article par ordre alphabétique pourra donc être fort utile. On y notera par exemple qu'« aujourd'hui » se dit *io* comme au point 18 et à Plouigneau : cette forme s'étend donc à la plus grande partie du Pays de Tréguier finistérien. On notera aussi dans la partie phonétique que l'auteur n'a pas entendu dans le breton de son informatrice, le son *ʸf* (sorte de *v* sourd) qu'il a entendu à St Pol-de-Léon, que Mr Jackson a entendu à Plougrescant chez l'ancienne génération (*op. cit.* 366 sq. § 47 et 48) et que nous avons entendu au Pays de Tréguier finistérien (*cf. Ét. Celt.* IV, 338 sq.).

Le vocabulaire est suivi par une liste de formes grammaticales : prépositions « conjuguées » et principales formes verbales. Ces formes sont le plus souvent répandues sur la plus grande partie du Pays de Tréguier finistérien (on notera cependant les *i* longs des 3^e pers. sing. et plur. de la préposition *evit* « pour » conjuguée avec les pronoms personnels : 3 sg. m. *evitā*, f. *evitī*, pl. *evitē*).

— Pp. 103-121, Mr Breandán Ó Buachalla donne en transcription phonétique, suivie de transcription en orthographe usuelle et de traduction, quelques textes du dialecte irlandais d'Oileán Cléire dans le comté de Cork ; cette île est le point le plus méridional où l'irlandais est encore parlé (60 % des 240 habitants qui y restent parlent irlandais très couramment). L'éditeur les fait précéder de quelques remarques qui permettent de situer par rapport aux autres formes d'irlandais moderne ce très intéressant dialecte. Il fait preuve, entre autres, d'un conservatisme frappant, utilisant par exemple couramment les datifs pluriels en *-ibh*. Mr Ó Buachalla a sur le chantier une étude phonétique et morphologique du dialecte.

— Pp. 38-49, Mr T. Arwyn Watkins, après avoir montré l'urgence d'un atlas linguistique gallois (recul de la langue, pénétration de l'anglais dans les dialectes, et altération des dialectes sous l'influence du gallois littéraire des écoles), nous donne comme avant-goût la traduction de 50 mots ou expressions anglais en gallois dans 4 points différents situés respectivement au S.-O., S.-E., N.-O. et N.-E. du territoire de langue galloise.

— Enfin, pp. 23-37, Mr Archibald A. Hill, reprenant les faits donnés

par P. L. Henry dans son *Anglo-Irish Dialect of North Roscommon*, tente de donner une description structurale du système vocalique.

Ce numéro contient, comme le précédent, une *Chronique* fournie, quatre notices nécrologiques (Joseph Vendryes par A. Sommerfelt, R. I. Best par Myles Dillon, Calum I. Maclean par Stewart I. Sanderson, et Gerard Murphy par D. A. Binchy).

Les comptes rendus bibliographiques sont tout particulièrement intéressants. On notera en particulier le long article (pp. 196-226) consacré par M. Carl Marstrand au fascicule A du *Lexique étymologique de l'Irlandais ancien* de Joseph Vendryes. Le grand linguiste norvégien est, on le sait, un de ceux qui connaissent le mieux la langue et le vocabulaire irlandais anciens, et l'irlandais moderne du Kerry. Ses critiques, ses suggestions et ses addenda sont donc du plus haut intérêt et nous ne saurions trop en recommander la lecture. Entre autres en ce qui concerne les emprunts au vieux norrois. Parmi ses observations, nous pouvons citer : *abach* « entrailles » serait d'après lui le nom verbal du thème *ad-boing-* (idée de vider les entrailles d'un animal). — *abar-* préfixe renforçant s'appliquant surtout à l'obscurité pourrait venir de *abra* « paupière ». — *abba* « raison » viendrait bien de *ad-ben-* dans le sens de « battre », *cf. fo bith* « à cause de » qui contient l'ancien nom verbal. — *accar* « désir, faim » n'appartiendrait probablement, ni à la racine *car-* « aimer », ni à celle du lat. *carēre*. — Le v. irl. *accidit* « accident » est devenu *aicid* « maladie » en irl. moy. et mod. Le lat. *accidentia* d'où il vient avait souvent le sens de « symptôme de maladie ». — Pour *accobor* « désir », Mr Marstrand repousse l'étymologie par un adj. **kup-ro-* (*cf. lat. cupio*) généralement acceptée faute de mieux, et propose **ad-com-wer-*, (*cf. irl. adbar*), mais le sens fait difficulté. — *achad* « champ, plaine » ne serait pas à rapprocher du blat. *acnaa*. Il pourrait venir de **ago-sedon*, comme *machad* « champ où l'on trait les vaches » de **mago-sedon*. — *a(i)cher* « aigu » serait indigène comme le propose Pok. 20, on ne pourrait le séparer du nom pers. gén. *Aichir* (LL 348, 350 b). — sous *acre* « se plaindre, poursuivre », de **ad-gair-*, J. Vendryes n'avait mentionné que comme une possibilité de rattacher les dérivés *acraide* et *acraidecht* au radical *cráid-* « tourmenter », ce qui est repoussé par Mr M. — *ádh* « bonne chance, succès » ne pourrait venir du germanique, car en germ. de l'Ouest, *au>ō* devant dentale ne s'est produit qu'après les migrations continentales. — *adba* « demeure » serait le nom verbal de **ad-fen-* « tresser ». — le thème verbal *adr-* dans son second sens de « s'attacher à, se fier à, suivre » ne serait pas un emprunt à *adhaerere*, mais le développement du sens « honorer, venerare » que, d'après Ducange, avait *adorare* en bas latin d'église. — Pour *ae* « art poétique, savoir, connaissance, etc. » Mr M. propose de partir d'une base trisyllabique **aiewo-* qui pourrait expliquer germ. **aiwo-*, véd. *yōh*, lat. *jūs* (de *jous*), v. irl. *huisse* et *ae* (gén. *uad*), mais gall. *awen* ferait difficulté. Il nous semble pourtant très difficile d'écarter un rapprochement avec les faits gallois *awel* « vent » et *awen* « inspiration » (avec deux suffixes différents). — Pour *aicme* « race, tribu, classe », dont il repousse les étymologies suggérées, Mr M. propose avec doute *ad-com-ben-*,

cf. *con-ben* « il façonne, forme ». — De même pour le difficile *aidacht* « testament » il suggère sans grande conviction l'emprunt à « (*testamento*) *adoptare* ». — Pour *aided* « mort violente », l'explication par **ad-elh-* « attaquer » est repoussée, et il suggère une rac. **ped-* « tomber » (cf. Pok. 791). — *ail* « reproche, outrage » ne serait qu'un emploi figuré de *ail* « pierre, rocher ». — *ail* « héros » pourrait être dérivé du verbe *ailim*. — *ainmech* « (temps) mauvais, humide » serait un dérivé de *ainim*, *ainib* « défaut, tare ». — *airel* « lit » viendrait peut-être de *air*+*seól* « lit ». — *airigidir* « il observe, perçoit » serait dénomiatif, non pas de *airech* « considération », mais de *aire* « attention », d'un radical *ar-* « percevoir » qui pourrait avoir perdu un *p*-initial. — Sous *airinech*, *airec* est probablement le mot *aireag* « invention » de l'irl. mod. (*air*+*icc-*). — Pour *airm* « lieu, place » le thème verbal pourrait être *er-* « accorder, allouer, assigner » avec le sens primitif de « part ». — Pour le difficile *aistling* « vision », l'auteur suggère avec doute une dérivation de **aissel*, nom verbal non attesté de *as*+*sel-*, et compare *cossel*, *foxol*, etc. — Pour *ál* « progéniture, portée » et *álacht* « enceinte (d'une femme) », on peut partir de **agl-* et rapprocher gall. *ael* « engeance, portée », mais aussi le radical *al-* « nourrir, porter, mettre au monde », en comparant, pour l'*ā* long, le prêt. v. norr. *ól* et *oell* « qui vaut d'être élevé ». D'ailleurs, l'*ā* de *álacht* n'est pas sûr. Pour *alam* « troupeau, richesse » (= gall. *alaf*), la dérivation de *al-* est certaine. — Pour *allaid* « sauvage » il est à remarquer que Vendryes ne fait pas sienne l'explication par *al-fid* de Cormac qu'il mentionne. Il se borne à y voir un dérivé de *all*. — Le rad. verbal tardif *alp-* « avaler gloutonnement » pourrait venir de *ailp* « morceau ». — *alt* « maison » ne saurait être rapproché de got. *alhs* « temple », etc. les mots germaniques venant de **algjan* « protéger ». — *alt*, « hauteur, rivage » ne pourrait venir de *al-* « nourrir, élever » qui ne dénote jamais la notion de « hauteur ». — *anba* « très grand, grande quantité » pourrait venir de part. emphatique *an*+*bā* « profit ». — *apèle* « flatterie » ne peut être séparé de **apél* « rapide », irl. mod. Connacht *aibéil*, dont le compar. *lan-aibeile* apparaît déjà comme variante Stowe à *luathium* de TBC 1035. On a d'autres exemples d'un même mot signifiant « mobile, rapide » et « flatteur ». Il ne s'agirait donc que d'un seul mot, venant bien de *ad*+*bél* « lèvre ». — Aux autres conjectures pour expliquer *ás* « croissance », on peut ajouter celle qui le tirerait d'une base **āueg-*, lat. *augēre*. — Pour *ascac* « ennemi », on pourrait suggérer une origine légale, de *ad-saig-* « poursuivre, attaquer en justice ». — Sous *assa* « chaussure » la forme irl. *assán* ne peut pas venir de v. norr. *hosa*, qui n'a pas *o* ouvert.

E. BACHELLERY.

IMPRIMERIE A. BONTEMPS

LIMOGES (FRANCE)

Dépôt légal : 3^e trimestre 1965

ÉDITIONS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

15, quai Anatole-France — PARIS (VII^e)

C. C. P. PARIS 9061-11

Tél. 705-93-39

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

LES LANGUES DU MONDE

par un Groupe de Linguistes

sous la Direction de

A. MEILLET et M. COHEN

Reproduction photomécanique de la nouvelle édition (1952)

Ouvrage présenté en deux volumes, in-8° raisin, relié
toile, totalisant XLII-1296 pages et 21 cartes sous
pochette **80 F**



La création terminologique passerait, ici, à tort pour un jeu. Elle répond au souci de mieux souligner la complète autonomie, sur ce point, de systèmes génétiquement parents, mais typologiquement divergents. Ils ont, pourtant, l'un et l'autre en commun d'avoir successivement et dans la même mesure fait du *préverbe* et de la *périphrase* un usage grammatical. Nous disons bien successivement. Car il ne semble pas qu'on ait jamais tenu compte de ce que l'on pourrait appeler, en irlandais comme en gallois, la « complémentarité chronologique » des deux procédés. De signe contraire en vérité, tout se passe comme si avec le temps ils se substituaient purement et simplement l'un à l'autre et que la mutation portât moins sur l'opposition de valeurs — qui persiste — que sur la nature, en un mot, et sur l'économie de ses marques. Ce ne sont donc pas deux relations, mais une seule qui par là, selon nous, s'institue, doublant, dans les deux langues, l'intégralité des ensembles précédemment étudiés et ajoutant, du même coup, une dimension neuve à la définition de chacune des formes qui les constituent.

Peut-être M.-L. Sjoestedt-Jonval l'aurait-elle soupçonné (EC III, pp. 130, 263 et 273) n'eussent été les inextricables contradictions où s'empêtraient jusqu'à elle les comparatistes en voulant à tout prix tirer de l'aspect slave un modèle applicable à tout l'indo-européen.

A) FONCTION DE RO- (RY-, RA-)

On sait la polémique qu'à propos de *ro-*, incidemment de *ry*, engagèrent au début du siècle Zimmer (KZ 36, pp. 463 sq.) et Thurneysen (KZ 37, pp. 52 sq. et ZCP 12, p. 286). En dépit des efforts conjugués de Stokes (KB 7, pp. 3 sq.), de Strachan (TPS 1895-8, pp. 77 sq., 326 sq.; 1899-1902, pp. 408 sq. et RC 23, pp. 201 sq.), de Sarauw (*Irske Studier*, pp. 25 sq., 91 sq. et KZ 38, pp. 176 sq.)

de Pedersen (KZ 37, pp. 219 sq.; 38, pp. 421 sq.), doublés, pour *ry-*, de ceux du même Strachan (*Ériu* II, pp. 60 sq. et 215 sq.) et de Loth (RC 29, pp. 1 sq.; 30, pp. 1 sq.; 31, pp. 23 sq. et 333 sq.) qui en ont recueilli et confronté les emplois, on ne peut réellement tenir pour faite la synthèse (cf. Vendryes, GVI, § 444).

Chose curieuse, il ne paraît pas que les progrès de la recherche qui ne cessaient d'accumuler les preuves, pour l'époque la plus ancienne, de l'extrême variété des combinaisons possibles de la particule aient jamais conduit les descripteurs à remettre en cause l'opinion qui voulait qu'elle eût *d'abord* servi — mais synchroniquement rien ne le prouve — à la résolution du syncrétisme en celtique commun de l'aoriste et du parfait. M.-L. Sjoestedt-Jonval me semble avoir été la première à se libérer franchement d'un pareil préjugé (EC III, p. 243), encore que la valeur « terminative » qu'elle propose, avec son double sens « prospectif » et « rétrospectif », soit de toute évidence le reflet de la théorie qui l'inspire.

Nous ne croyons, quant à nous, ni à « certains concepts verbaux portant avec eux leur aspect », ni à « des oppositions lexicales où nous reconnaissons le point de départ d'une corrélation d'aspect grammaticale » (EC III, p. 219). C'est là, du point de vue de la méthode, considérer, si l'on peut dire, les choses à l'envers, attendu que la classification comme le supplétisme ne sauraient prétendre à fonder le système qui précisément les explique.

Nous souscrivons pleinement, en revanche, à l'idée émise par Zimmer (KZ 36, p. 536) et reprise à son compte par Pedersen (KZ 37, p. 226) que c'est en tant que tels (« durch ihren konkreten Sinn ») et non en tant que préverbes que *ro-* et *ry-* assument leur rôle en celtique.

A l'encontre on invoque qu'ils ne sont pas les seuls. Mais outre qu'on a bien du mal, en gallois, à déceler plus